This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

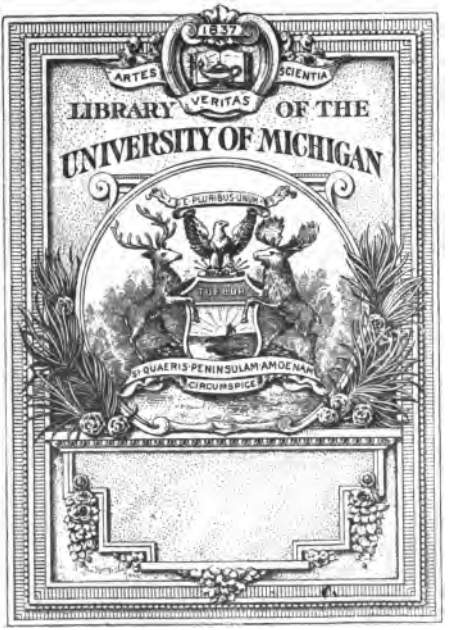
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

840.8
M72n

NOUVELLES FRANÇOISES

DU XIIIe SIÈCLE

Paris. Imprimé par GUIRAUDET ET JOUAUST, 338, r. S.-Honoré,
avec les caractères elzeviriens de P. JANNET.

NOUVELLES
FRANÇOISES
EN PROSE
DU XIIIe SIÈCLE

publiées d'après les manuscrits

AVEC

UNE INTRODUCTION ET DES NOTES

PAR

MM. L. MOLAND ET C. D'HÉRICAULT

A PARIS

Chez P. JANNET, Libraire

—

MDCCCLVI

A

MONSIEUR

L. VITET

L. MOLAND, C. D'HÉRICAULT.

INTRODUCTION.

Notre but, en publiant ce volume de Nouvelles du treizième siècle, a été de donner un livre de lecture et de littérature, plutôt qu'un livre de science et d'histoire. Nous avons moins pensé aux savants qu'à toute autre partie du public intelligent.

Nous portons, comme il convient, une grande estime aux érudits, nous rendons entière justice aux travaux de nos prédécesseurs dans l'étude du moyen âge, mais nous pensons qu'il est temps pour ce moyen âge d'exercer une plus large influence sur les tendances littéraires de notre époque. La littérature actuelle n'est point tellement féconde qu'elle ne puisse trouver le temps de regarder en arrière; l'imagination n'est pas assez riche pour faire dédaigner la mémoire. Les œuvres contemporaines, généralement médiocres, les écoles littéraires déroutées, incertaines, nous ont donc engagés à chercher dans le passé quelques uns des germes de l'avenir, à montrer aux es-

242805

prits fatigués de l'imitation des étrangers les premiers, les spontanés, les vigoureux essais du génie de la France.

La langue françoise n'a point à retourner en arrière. L'idiome du moyen âge peut l'aider à retrouver quelques mots perdus, quelques locutions maltraitées par les savants, les latinistes, les précieuses, les courtisans ou les philosophes des siècles qui nous précèdent; il peut lui fournir le modèle de quelques tournures plus concises ou plus gracieuses; mais nous reconnoissons que la grammaire du XIIIe siècle n'a point le devoir de tenter une insurrection contre la syntaxe du dix-neuvième. Celle-ci est trop formée, trop arrêtée, pour profiter, comme aussi pour perdre, à tout contact extérieur.

Mais, si la langue du moyen âge est une langue morte, — c'est une opinion qu'on est excusable d'admettre, — la littérature du moyen âge est vivante. Elle nous touche par les mœurs, par les idées, par le caractère, mais principalement par nos qualités et nos défauts, qui sont en partie restés les mêmes; elle nous prend par les liens du sang; elle nous instruit surtout parcequ'elle est, ainsi que nous l'indiquions plus haut, l'expansion de notre génie, de notre intelligence, de notre esprit, mais de notre génie plus libre, de notre intelligence plus jeune, de notre esprit plus sincère. L'imagination du dix-neuvième siècle doit gagner à entrer dans les voies de

cette méthode naturelle, simple et logique, qui va au but en cueillant les fleurs du chemin, en faisant ressortir les traits caractéristiques des personnages et tous les éléments du drame, mais sans efforts et sans perdre de vue ni la loi morale, ni la donnée principale de l'œuvre. Notre génie ne sauroit être gêné au milieu de cette atmosphère tantôt grandiose, tantôt gracieuse, parmi ces acteurs toujours réels, agissant nettement, sensément, sans embarras comme sans prétention. A coup sûr, enfin, l'invention de ce temps-ci a grandement besoin de cette observation sincère, de cette analyse fine et ingénieuse, mais sage et large, regardant de haut, fouillant profondément parfois et concluant moralement.

En résumé, nous avons voulu montrer à la littérature actuelle les essais d'un art vraiment françois, plein de puissance et de naïveté. Pour cela, nous avons cherché à rendre de telles œuvres facilement compréhensibles à l'homme intelligent le moins versé dans la langue du moyen âge. La méthode que nous avons suivie, l'exécution typographique, le grand nombre et le caractère des notes, rappelleront constamment ce but au lecteur.

Nous nous sommes efforcés cependant de présenter un livre qui ne fût pas inutile à l'histoire de la littérature. Le cercle où nous enfermoit une collection de Nouvelles en prose nous a imposé diverses entraves. Ce n'est sûrement ni dans la Nouvelle ni dans la prose

que se sont le plus complétement et le plus brillamment développées les qualités du XIIIe siècle; on rencontrera néanmoins dans ce volume les exemples des nombreuses inspirations littéraires de cette époque et les modèles de différents dialectes.

Nous n'avons point su trouver de textes dans le dialecte normand : son règne, qui a été brillant au siècle précédent, commence à passer; le dialecte picard le remplace comme importance et comme fécondité. Trois de nos Nouvelles sont écrites dans les diverses nuances de ce dialecte; les deux autres appartiennent à la langue de l'Ile-de-France et de la Champagne.

Nous rappelons plus complétement les diverses inspirations qui dirigent et constituent la littérature du XIIIe siècle.

Le catholicisme, ses sacrements, ses saints, son clergé, sont présents à chaque émanation artistique de la pensée du moyen âge. Il n'est pas toujours la donnée principale, mais il se fait continuellement reconnoître comme l'atmosphère ambiante des idées, comme la constante préoccupation des auditeurs. Il n'en pouvoit être autrement dans un art moitié poétique, moitié réaliste, et qui devoit au catholicisme tout à la fois les plus sublimes élans de sa poésie et la direction de ses pensées de chaque jour. Cette inspiration générale, nous la retrouverons dans chacune de nos Nouvelles.

Outre cela, la vie catholique a créé un genre où elle joue le rôle important, et qui est plus particulièrement sien. Ce genre, généralement connu sous le nom de genre pieux, de littérature légendaire, est représenté par Amis et Amile. Nous constaterons dans cette même Nouvelle l'influence franco-germaine, à laquelle nous devons sans doute l'énergie, la grandeur, la poésie guerrière des plus anciennes chansons de geste du cycle carlovingien.

L'Empereur Constant rappelle, quoique plus vaguement, les souvenirs classiques, avec une nuance d'orientalisme.

La Comtesse de Ponthieu, écrite sous l'influence des excitations des croisades, nous fait remonter à la source même des romans d'aventures auxquelles ces croisades donnèrent sinon la naissance, du moins la plus puissante impulsion.

Les données littéraires créées par la féodalité et l'invasion de la littérature du midi sont parfaitement indiquées, les premières dans le Roi Flore, la seconde dans Aucassin et Nicolette.

Nous aurions voulu voir les souvenirs classiques, les tendances gréco-orientales, auxquels nous devons les romans d'Alexandre et de Florimont nous aurions voulu les voir plus largement représentés qu'ils ne le sont dans l'Empereur Constant; nous aurions désiré surtout pouvoir introduire dans notre recueil quelque création de ce génie celtique auquel notre

littérature a emprunté les matériaux du cycle de la Table-Ronde. Nous ne voulons pas oublier cependant que notre tâche n'est pas terminée : nous comptons publier un recueil des Nouvelles en prose du XIVe et du XVe siècle ; nous pourrons alors rappeler à la pensée des lecteurs toutes les influences qui occupent la scène littéraire jusqu'à la Renaissance.

Ces influences, qui naissoient, les unes des principes constitutifs de la nation françoise, les autres des divers accidents de son histoire, avoient offert à l'activité intellectuelle du moyen âge plutôt des matériaux que des modèles ; il y avoit trouvé non pas des sujets d'imitation, mais la nourriture dont il avoit fait ensuite, pour ainsi dire, sa propre chair. Il étoit, en effet, trop vigoureux, trop hardi, pour tolérer les entraves de l'imitation ; il étoit trop original, trop spontané, trop différent, d'ailleurs, de la Grèce et de Rome, des Francs, des Celtes, de l'Orient, pour subir à titre de disciple docile les inspirations qui lui venoient de ces diverses nations. Quelques unes d'entre elles avoient sans doute assisté à la formation et à l'éducation de son intelligence ; mais, au XIIIe siècle, il étoit devenu lui-même, et les matériaux, les conseils, les sujets, les souvenirs qu'elles pouvoient lui offrir, il les attiroit à lui et se les assimiloit ; il leur donnoit une autre vie, sa propre vie ; il leur imposoit son art, ses habitudes, son amour, ses haines, ses pensées journalières ; il les employoit comme

l'homme de génie emploie les données qui lui sont fournies par les traditions littéraires précédentes et par les instincts de son temps.

Ce recueil de Nouvelles est la démonstration de ces idées, et c'est, à nos yeux, la plus grande utilité qu'il puisse avoir au point de vue de l'histoire littéraire. Les grands cycles, dont les premiers rudiments étoient immédiatement empruntés à ces influences diverses, franques, celtiques ou orientales, ne sont jamais complétement débarrassés, malgré leurs transformations successives, des quelques côtés plus accusés, des quelques apparences vigoureuses et grandioses, mais singulières et hétérogènes, qui rappellent leur origine. Ces Nouvelles présentent peu de ces disparates; elles nous montrent une partie de l'art du moyen âge dans sa perfection et son originalité propre; elles sont des modèles du conte et du roman tels que les comprenoit le génie de la patrie aux premières heures de son indépendance.

I.

Le conte de l'Empereur Constant (Coustant dans le dialecte picard) est celui qui nous reporte le plus haut dans l'ordre chronologique. La scène est placée à Bysance, et les principaux personnages sont le père et la mère du premier empereur chrétien, de Constantin le Grand. On verra toutefois que le héros, Constant, a bien peu de ressemblance avec le

Constance Chlore de l'histoire, et que la fille du prétendu empereur Muselin ressemble moins encore à cette Hélène, d'une naissance obscure, qui est illustre dans l'Eglise pour avoir miraculeusement retrouvé le bois de la Croix. Ce n'est qu'une fable comme le moyen âge aimoit à en placer dans la généalogie des grands hommes, une fable pareille à ce conte de fée qui a fait du *Chevalier au Cygne* l'ancêtre de Godefroy de Bouillon.

Les éléments de cette Nouvelle paroissent avoir été puisés aux sources gréco-orientales. Elle débute par une scène qu'on diroit empruntée aux Mille et une Nuits. Le fond même, la conclusion du récit, cette idée de la destinée toute-puissante, de la fatalité invincible, semble dénoncer l'Orient; mais, d'autre part, ce n'est certainement pas une simple traduction. Avec ces matériaux étrangers, quelle que fût leur origine, l'écrivain françois a fait une œuvre tout originale, et le conte de l'Empereur Constant appartient bien complétement à la littérature du XIIIe siècle.

Le texte que nous reproduisons, le seul qui nous soit connu, se trouve à la suite d'un autre conte dont nous parlerons tout à l'heure, celui du Roi Flore et de la belle Jehanne, dans le manuscrit n. 454, fonds de Sorbonne, de la Bibliothèque impériale. Ce morceau étoit jusqu'à présent demeuré inédit.

II.

La Nouvelle d'Amis et Amile présente un caractère particulièrement grand, sévère, un peu sombre; elle a conservé beaucoup de traces de son origine barbare. Le moyen âge ne l'a pas travaillée, revue et polie, comme il a fait au XIIe siècle de la plupart des données que lui avoient léguées les siècles précédents.

L'amitié pure et généreuse, poussée jusqu'à l'exaltation, arrivant jusqu'à la passion, l'emportant sur tout autre sentiment, sur tout autre devoir, tel est le fond poétique de cette légende; il vient s'y joindre un ressort dramatique, la ressemblance parfaite des deux amis, ressemblance qui domine tout le drame, qui constitue le nœud de l'action et rend possibles les principales péripéties.

Ces deux données sont communes à toutes les littératures. On sait le parti que les anciens en ont tiré, dans leur mythologie comme dans leurs comédies, et nous n'avons pas plus besoin de rappeler les Ménechmes qu'Oreste et Pylade, ou Castor et Pollux. Le poème slave du diacre Stefani, l'histoire de Sigurd et de Gunar, dans les poésies scandinaves, la légende de Gunther et de Sigfrid, dans les Niebelungen, l'histoire espagnole d'Olivier de Castille et d'Artus d'Algarve, les aventures d'Alexandre et de Louis, fils du roi de France, dans le roman des Sept sages, tout cela présente avec

notre légende les plus grands points de ressemblance. Il est apparent, d'ailleurs, que quelques unes de ces histoires ont été inspirées par elle.

D'où vient-elle elle-même? A quelle époque faut-il faire remonter sa création? Quelles circonstances ont dirigé les premiers efforts de son développement? La solution de ces questions présente les plus grandes difficultés.

Elle porte, bien particulièrement marquée, la trace de ce mélange de foi et de barbarie qui caractérise surtout les premiers siècles du moyen âge, et elle laisse voir toujours en présence, sinon en lutte, deux éléments que le temps n'a pas encore parfaitement combinés, les entraînements du dévoûment chrétien et les devoirs de cette confraternité d'armes si générale, si puissante, dans les peuplades franques. Elle affirme d'ailleurs que des deux héros l'un est Allemand, l'autre Bourguignon, mais de cette partie de la Bourgogne qui appartenoit à l'Allemagne. Nous pouvons conclure de tout cela que ce sont bien les instincts, les actions propres à la race franco-germaine, qui l'ont inspirée et qu'elle a développés. A l'aide de tout cela encore nous pouvons affirmer son ancienneté, et les détails de l'œuvre viennent confirmer une telle conclusion. L'action en est d'une rare simplicité, dégagée de tout accessoire; les passions y sont naturelles, les actes sauvages, les sentiments toujours pleins de vigueur, parfois de brutalité; tout y est viril;

l'élément féminin est tenu à distance, presque entièrement sacrifié, et les quelques femmes qui apparaissent sont remarquables par l'absence de recherche et de coquetterie.

Quelque ancienne cependant que soit la composition de notre légende, les probabilités de l'existence historique d'Amis et d'Amile, et l'absence d'unité que nous allons constater dans l'œuvre, nous empêchent de voir là la première formule de l'histoire de nos héros.

Nous croyons, en effet, qu'il faut établir une grande différence entre eux et la plupart des personnages poétiques du cycle carlovingien. La précision, la sécheresse, la minutie avec lesquelles le récit indique les dates, les événements historiques, les plus légers détails concernant les personnages, la manière froide et convaincue qui lui est propre, nous ont, en dehors d'autres considérations, amenés à regarder comme probable que deux chefs Germains de l'armée de l'empereur Charles, deux frères d'armes, liés par une amitié singulière, remarquables par une sorte de ressemblance, renommés pour leur foi, leur sagesse et leur courage, ont été tués pendant la guerre de Lombardie, au combat de Morterre. L'Eglise lombarde, opprimée par Didier, et qui voyoit l'armée du Christ dans l'armée de l'empereur Charles, reconnut des martyrs dans ces deux chefs illustres et pieux qui venoient de mourir pour sa cause; elle rédigea leur martyrologe : la Vie des saints martyrs Amis et Amile. D'au-

tre part, la poésie franque trouvoit là des développements qui convenoient à son génie. Les luttes qui pendant un demi-siècle firent des soldats de Charles les défenseurs armés de la civilisation chrétienne avoient dû éveiller en cette poésie les inspirations de la foi à côté des anciennes inspirations de la guerre, et tout, dans l'existence de ces deux personnages, devoit aussi lui donner la tentation de les transformer en héros d'un poème merveilleux. D'abord elle rencontroit en eux des Germains qui avoient joué un rôle important dans une guerre victorieuse, puis un sentiment qui prêtoit au drame, l'amitié; outre cela, un instrument qui rehaussoit l'action de ce drame, la ressemblance. Elle pouvoit faire de cette amitié une passion, de cette ressemblance une quasi-identité, et envelopper sa narration dans cette couleur miraculeuse et légendaire qu'elle aimoit; mais il lui étoit permis de négliger tout ce qui sortoit de son domaine, nous voulons dire toute la partie du récit qui n'étoit pas dominée par l'amitié et la ressemblance. C'est ainsi qu'à côté de la Vie des saints martyrs Amis et Amile, il y eut place pour un poème : l'Amitié des illustres chefs Amis et Amile.

Telles sont les conclusions auxquelles nous avons été amenés, surtout par l'étude minutieuse et approfondie de notre texte. Il présente, en effet, tous les caractères d'une œuvre sortie de deux inspirations différentes; il doit être divisé en deux parties complétement di-

stinctes. La première moitié, qui raconte la vie des personnages jusqu'à la guérison miraculeuse d'Amis, celle qui porte les apparences d'une origine germaine, celle-là a été travaillée par la poésie; on aperçoit les traces de la réflexion, on sent le souffle de l'imagination; l'auteur ne s'occupe que de ses héros, le reste n'est qu'un encadrement. Les faits sont trop réels, sans doute, encore trop rapprochés, pour qu'il puisse les changer au gré de sa fantaisie; mais, du moins, les arrange-t-il selon les lois de son art. L'autre moitié, au contraire, porte le cachet de l'histoire pure; nos deux soldats, à leur tour, ne sont plus que des accessoires, ils sont perdus dans la grandeur des événements; la narration devient pressée, sans dialogue, sans action dramatique. La guerre de Charlemagne contre Didier est le seul fait important, il tient toute la scène. On reconnoît l'ouvrage d'un chroniqueur, d'un chroniqueur ecclésiastique, et dont la nationalité se laisse facilement deviner.

Le soin avec lequel il cherche à rehausser la valeur de l'armée lombarde, la complaisance avec laquelle il montre cette poignée d'Italiens luttant contre l'immense armée des Francs, vaincus à grand'peine, et abattus plutôt par la colère divine que par la valeur de leurs ennemis, toute cette partialité démontre que l'hagiographe est Italien. Il ne peut nier la victoire des Francs; il s'en félicite sans doute, car l'empereur Charles défend la cause de l'Eglise; mais

il exalte de toutes ses forces le courage de ses compatriotes, conciliant ainsi sa piété avec son amour-propre national.

Maintenant, comment ces deux œuvres se sont-elles réunies pour former la légende latine à laquelle nous devons notre Nouvelle? Quelque pieux compilateur du XIe siècle, par exemple, aura-t-il voulu traduire cette partie brillante de la biographie des deux martyrs pour la joindre à celle qui avoit conservé toute la sécheresse de la chronique? Cela encore nous paroît vraisemblable.

Nous pourrions ajouter d'autres probabilités à l'appui de notre système; constatons seulement ici que cette double vie qui saisit à son origine l'histoire d'Amis et d'Amile continua avec une rare persistance pendant tout le moyen âge. La littérature s'empara de la partie poétique de la légende, lui fit subir, nous le verrons, des transformations de toute espèce; mais elle parut toujours ignorer l'existence de cette seconde moitié que nous avons appelée la partie historique. Celle-ci garda la forme que lui avoient donnée, selon nous, les compilateurs du XIe siècle. L'hagiographie et l'histoire politique l'adoptèrent; elle fut leur patrimoine exclusif; elle devint un document et resta vivante, mais immuable.

Ce fut seulement à la fin du XVIIe siècle qu'Amis et Amile furent repoussés du nombre des martyrs. Jusque là tous les hagiographes milanois, et le plus célèbre d'entre eux, Mom-

britius, avoient, sans hésitation, admis leur existence et leur sainteté. Le premier martyrologe qui les inscrive au rang des saints ne date, il est vrai, que de 1486; mais il est constant qu'ils étoient révérés d'*antiquité* à Novare et à Milan. Dom Berthod apporta dans l'étude de leurs actes la critique froide et sévère qui distingue les travaux des Bollandistes, et il conclut, sans attaquer la réalité de leur existence, que rien dans leur vie ne permettoit de les considérer comme des martyrs. (1794, *Acta sanctorum*, octobris, t. VI.)

L'histoire politique les avoit oubliés depuis long-temps, mais du moins elle ne les a jamais attaqués. Seulement, dès la première moitié du XIIe siècle, Albéric des Troisfontaines, en distinguant vaguement les deux parties que nous avons indiquées, montre les anachronismes, les contradictions, les invraisemblances de la première portion du récit, et lui refuse l'authenticité qu'il accorde absolument à l'autre. Il y a là une tentative de critique historique qui est remarquable à cette date; il y a surtout pour nous une nouvelle confirmation de nos hypothèses. Vers la même époque, Vincent de Beauvais raconte la vie et la mort des deux amis comme un des documents importants des règnes de Pepin et de Charlemagne. Sa narration, ainsi que celle d'Albéric, ne diffère de notre légende que par une plus grande réserve de dramatisation et de mise en scène. Cette légende est encore la source à laquelle ont

puisé les Grandes chroniques de France, saint Antonin, les historiens Milanois, et probablement aussi Gaguin, qui, à l'extrême fin du XVe siècle, rappelle les principaux détails de la biographie de ces deux victimes de la guerre lombarde.

Nous avons déjà dit que la littérature n'adopta pas ce texte comme l'avoit fait l'histoire; à partir du XIIe siècle, il semble relégué dans les cloîtres pour l'étude des savants, tandis que la poésie se saisit de cette partie dans laquelle nous avons déjà reconnu une vie à part, et la soumet à tous ses caprices. Chaque siècle y laisse la trace de son génie; chaque période littéraire la colore, l'amplifie et la transforme selon la méthode qui lui est propre, sur le modèle des formules littéraires en honneur, et suivant les instincts auxquels obéissent les intelligences du temps. A ce point de vue, la marche du roman d'Amis et Amile à travers les siècles du moyen âge pourroit servir de canevas à toute une histoire philosophique de la littérature. Elle indique nettement et complétement les influences que subissoient à chaque période de leur route, à chaque incident de leur développement, ces légendes, ces chansons de gestes, ces poèmes, toutes ces données littéraires, tous ces événements de l'histoire adoptés, transformés, agrandis par la poésie, qui les berça mystérieusement pour nous pendant les temps carlovingiens, et les apporta jusqu'au seuil de la Renaissance.

Nous ne pouvons ici esquisser que les accidents les plus saillants de cette marche, et nous nous bornerons à indiquer les développements généraux, les plus importantes modifications apportées à la tradition première.

Le plus ancien travail poétique que nous connoissions sur l'histoire d'Amis et d'Amile est un poème[1] qui, par son langage, remonte pour le moins aussi haut que notre Nouvelle, mais qui, par sa composition, est évidemment de beaucoup postérieur à la légende latine dont cette Nouvelle est la traduction. Lui aussi nous apporte la preuve de tentatives poétiques antérieures; il laisse clairement entrevoir un autre poème plus ancien, moins étendu, dont il seroit une sorte d'amplification, et il renferme bien évidemment en lui les éléments de deux poétiques distinctes. A côté des scènes qu'a développées le trouvère du XIIIe siècle, on aperçoit non seulement des détails de mœurs d'une autre époque, mais aussi des passages empruntés à un art précédent, les vestiges d'une littérature primitive bien autrement énergique et concise. C'est à ce monument antérieur qu'il faut sans doute rattacher cette exaltation de poésie épique qui distingue certains endroits, cet abandon facile de soi à ses instincts, cette naïveté sensuelle presque cynique qui est attribuée

1. Il a été édité par M. Conrad Hofmann, Erlangen, 1852, in-8.

aux héroïnes, et d'autres tendances analogues que nous avons rarement vues aussi accusées dans les romans du XIIIe siècle. A part ces détails et ces passages, il représente bien la poésie de ce XIIIe siècle dans les qualités et les défauts qui lui sont propres. Le trouvère laisse son imagination se jouer autour de détails parfois inutiles à la marche de l'œuvre; mais il n'a encore perdu ni la mesure, ni l'amour de la vraisemblance. Les nécessités de la rime sont tyranniques; le style l'emporte quelquefois sur la pensée, et le désir d'un développement poétique sur la sagesse et la logique de la composition; mais il sort souvent de ces défauts des scènes vigoureuses ou naïves, vraiment dramatiques et intéressantes, développées avec une grande vivacité dans des vers nettement coupés, rapides et saisissants. Le poète de ce temps commence à se préoccuper de l'analyse; les caractères sont dessinés et suivis, dessinés vigoureusement, suivis avec habileté; les personnages conservent la vérité, l'énergie, la grandeur; seulement ils sortent du vague de la vie exceptionnelle, de l'existence héroïque, pour entrer dans la vie réelle. Tout est précis : il y a une raison à chacune de leurs démarches, un nom de ville à chacun des accidents de leurs voyages, une explication à chacune de leurs pensées. — Le héros est devenu homme.

En résumé, ce poème a conservé la couleur primitive de la légende, et, à part les caractères

accessoires dont il faut constater la première introduction dans la littérature, à part aussi ces détails d'enjolivements, d'art et d'analyse que nous venons d'indiquer, il a reproduit d'une manière conforme à la tradition la merveilleuse amitié.

Aux tentatives poétiques de cette époque il faut rattacher un poème en vers latins rimés [1], qui n'est qu'une plate imitation des textes en prose latine.

Au XIVe siècle, la légende entre dans le cercle des romans d'aventures, et elle va en parcourir tous les degrés. Dans le siècle précédent, les aventures commençoient déjà, mais modestement, et elles avoient un caractère purement guerrier; elles étoient de très foibles accessoires, uniquement destinées à donner plus d'ampleur à la narration; maintenant l'imagination laisse prévoir qu'elle va perdre toute mesure. Déjà l'origine germaine est devenue insaisissable; le caractère historique et religieux, l'apparence miraculeuse, s'affoiblissent, les positions sont interverties, les détails grossissent de plus en plus, toute simplicité, tout naturel a disparu. Cependant toute trace d'antiquité n'est pas effacée; la version est belle encore, le fond est conservé, et on aperçoit quelques lueurs dernières, déjà incertaines, de la tradition primitive.—Le développement dramatique a cédé la place à l'art du conteur.

1. Bibl. imp., n. 3718 du fonds latin.

A côté de ce roman [1], qui tend à enlever au récit son apparence miraculeuse, vient se placer un drame où ce caractère reprend tous ses droits. Le « Miracle de Nostre-Dame, d'Amis et d'Amile [2] », appartient, lui aussi, au XIVe siècle; mais, plus encore que le roman, il s'éloigne de la donnée historique. Charlemagne et beaucoup d'autres personnages ont été changés, et, pour obéir aux nécessités de la mise en scène, pour ne prodiguer ni les acteurs ni les changements de lieux, il bouleverse complétement la composition traditionnelle. La pièce est, du reste, fort habilement agencée.

Au XVe siècle, notre histoire se présente avec deux physionomies distinctes; elle obéit aux deux principales impulsions littéraires qui dirigent cette époque : à l'influence bourguignonne, qui, pendant la première moitié du siècle, semble vouloir réveiller l'amour de la poésie dans les pays du nord; à l'influence bourgeoise, qui impose son caractère, ses besoins, ses inspirations, à la littérature de la seconde moitié.

Nous retrouvons dans un manuscrit d'Arras (n. 696) « le Romant de Amys et Amille, fait et escript le 14 decembre, l'an 1465; et l'escript Henry Riet, boullengier, demeurant à Aras, en la paroisse Sainte-Crois, ou Gardin Saint-

1. Bibl. de Lille, ms. du quatorzième siècle, E, n. 10.

2. Théâtre françois au moyen âge, par MM. Monmerqué et Francisque Michel, Paris, 1839, gr. in-8.

Waast. » C'est un poème de 14,000 vers, qui, suivant l'itinéraire ordinaire des romans d'aventures, a fait un pas de plus dans la mauvaise voie indiquée par l'œuvre du siècle précédent. La tradition est complétement abandonnée : aussi a disparu tout vestige du caractère historique et religieux. L'imagination est devenue la souveraine maîtresse; elle invente capricieusement les épisodes nouveaux, amplifie les précédents, multiplie les péripéties, abrége les détails connus, résume les anciennes scènes; et, quand les données premières sont respectées, ce n'est qu'à la condition de changer de valeur et de devenir de principales accessoires. Il seroit trop long de rechercher ici si cet Henry Riet est l'inventeur ou seulement le copiste de ce poème; il est facile de voir à l'allure des vers, à certains archaïsmes, qu'il a respecté quelques détails d'un texte plus ancien; mais le corps du langage, de même que la méthode, appartiennent bien évidemment au XVe siècle.

A cette période de sa marche, la légende d'Amis et Amile est entièrement reliée au cycle carlovingien. Dans le principe elle ne touche qu'à l'empereur Charles, et par un lien historique assez large; puis elle se rapproche plus intimement de lui par le mariage de sa fille Belissant avec Amile. Les trouvères du XIIIe et du XIVe siècle se préoccupent de rattacher par des liens nombreux nos deux héros à la famille poétique, aux personnages connus de

l'épopée carlovingienne. Déjà, dans le poème de Jourdain de Blayes, petit-fils d'Amis, leurs descendants prennent part aux prouesses de quelques uns de ces personnages. Bientôt ces descendants sont enveloppés dans une généalogie complétement carlovingienne; ils prennent le principal rôle, et, à l'extrême fin du XVe siècle, ce sont leurs aventures qui constituent la partie importante du « Roman de Miles et Amis » publié par Antoine Verard[1].

Ce texte en prose est uniquement remarquable par l'influence bourgeoise qui y domine de la plus singulière façon. Les rois et les empereurs y pensent et y parlent comme les bourgeois des petits métiers, avec une abondance inouïe de proverbes populaires, de maximes triviales et de considérations vulgaires. Il n'y a plus, du reste, la moindre originalité, pas de caractère distinctif, en dehors des noms, qui puisse empêcher ce roman d'être confondu avec tout autre roman d'aventures. Les courses, les tempêtes, les hasards des îles désertes, les griffons, les lions, les rois de Syrie, les amourettes, y ressemblent à tous les griffons, à tous les rois de Syrie, etc., du XVe siècle. Un seul personnage a une physionomie originale : un singe, un singe fidèle et intelligent, qui conduit l'action de toute la seconde partie. Jusqu'à ce que le lecteur soit amené devant ce héros,

1. Paris, vers 1503, pet. in-fol. Il a été aussi édité par Jean Bonfons, in-4. goth., sans date (vers 1530).

le récit saute d'Antioche à Constantinople, de là en Limousin; il court à Acre, revient à la cour de Charles, repart pour la Frise. A cet endroit, c'est-à-dire vers la moitié de l'œuvre, on arrive au commencement de la légende primitive; quelques détails du poème du XIIIe siècle reparoissent, et la narration retombe dans le tumulte des aventures d'Anceaume et de Florisset, fils d'Amile.

Au XVIe siècle, Nicolas Chrestien imprime « l'Hystoire des deux nobles et vaillants chevaliers Amis et Amille »; il y mêle les aventures de Jourdain de Blayes. C'est ce texte qui sert de modèle aux éditions de la Bibliothèque bleue.

A partir de cette époque, notre légende disparoît de la scène littéraire jusqu'au mois de décembre 1778. A cette date, la Bibliothèque universelle des romans donne une analyse de la version d'Antoine Verard, et elle la juge avec l'intelligence, l'érudition, la finesse et le bon sens qui distinguent les jugements que le XVIIIe siècle a portés sur le moyen âge.

Parmi toutes les imitations auxquelles notre légende a donné lieu chez les autres peuples, nous noterons le poème anglois d'Amis et d'Amiloun, à cause de l'influence chevaleresque de la littérature normande qui s'y fait sentir, et qui lui communique un cachet curieux, original, vraiment grand. Sous cette inspiration, le récit traditionnel s'est changé en un roman d'amour. La passion de Belissant

reçoit les plus amples, les plus gracieux développements, et le soin avec lequel le poète cherche à rendre toute action logique, tout personnage vivant, lui donne en quelques points les allures du roman moderne. Il nous est difficile d'indiquer une date certaine pour la composition de cette œuvre; tout nous porte cependant à l'attribuer au XVe siècle.

En résumé, l'histoire d'Amis et d'Amile a suivi, comme nous l'indiquions plus haut, la marche imposée par le moyen âge à toutes ses grandes œuvres. De fait historique nous l'avons vue devenir une légende pieuse et guerrière. Après un travail mystérieux, bien long peut-être, elle reparoît sous l'apparence d'un poème carlovingien. Elle est transformée en roman d'aventures; sous cette forme elle obéit à tous les caprices de l'amplification. Perdant ensuite toute grandeur, toute poésie, elle sert de cadre aux enseignements de la sagesse bourgeoise; elle tombe, à cause même de l'admiration populaire, dans l'oubli du XVIIe siècle, et subit enfin le jugement impertinent du XVIIIe.

Notre temps semble avoir voulu la sauver de l'oubli; un grand nombre d'érudits ont publié à son sujet des travaux de diverse valeur; nous nous contenterons de citer : parmi les François, MM. Francisque Michel (*Théâtre au moyen âge*), Loiseleur-Deslongchamps (*Essai sur les fables Indiennes*), le marquis du Roure (*Analecta Biblion*), Trébutien (*Le Dit*

des trois pommes), Jubinal (*Contes et fabliaux*); parmi les Belges, M. le baron de Reiffenberg (*Chronique de Philippe Mouskes*); parmi les Anglois, MM. John Dunlopp (*The history of fiction*), Weber (*The history of the english poetry, — Metrical romances of the thirteenth century*), Ellis (*Specimen of early english romances*); parmi les Allemands, MM. Joseph Mone (*Anzeiger für Kunde der teutschen Vorzeit*), Keller (*le Roman des Sept sages*), Conrad Hoffmann (*Poème d'Amis et Amile*). Nous renvoyons le lecteur à ces divers travaux, où il trouvera les renseignements qui n'ont pas dû entrer dans notre étude.

Le texte que nous publions paroît avoir été ignoré de tous ces érudits. Nous l'avons tiré du manuscrit 86 fonds La Vallière, écrit dans une nuance assez rare du dialecte champenois. Nous ne connoissons pas d'autre copie du texte en prose françoise; le texte en prose latine est, au contraire, reproduit dans un grand nombre de manuscrits. Dom Berthod assure que la bibliothèque des Bollandistes en renfermoit deux copies, l'une « *e vetustissimo monasterii Sithiensis codice* », l'autre « *ex Rubrævallensis schedis*. La bibliothèque de Saint-Omer en possède une autre, provenant de l'abbaye de Saint-Bertin. La Bibliothèque impériale en contenoit autrefois trois parmi les manuscrits latins de la Bibliothèque du roi : l'une faisoit partie du manuscrit 8632, qui a disparu depuis long-temps; la seconde (manuscrit 3550) est

incomplète vers la fin; c'est seulement dans le manuscrit 6188 que nous avons rencontré complète la version de l'original latin de notre Nouvelle.

III.

Le conte du Roi Flore et de la belle Jehanne ne soulève aucune question d'origines : c'est une œuvre prise au cœur même de la société féodale, ce qu'on pourroit appeler une *histoire de la vie privée* au moyen âge; et c'est précisément à ce titre qu'elle a une haute valeur, non seulement littéraire, mais encore historique, parce qu'elle éclaire d'une lumière naïve les mœurs réelles, l'esprit domestique de ce temps-là.

Ce conte a, en effet, à un degré rare, même dans la littérature des trouvères, cet intérêt de nous transporter dans un milieu simple et familier, dans la vie de chaque jour, parmi des personnages qui n'appartiennent en rien au monde toujours plus ou moins fictif et artificiel de la chevalerie.

Non pas que les aventures qu'il imagine soient d'une vraisemblance inattaquable; mais les sentiments qu'il décrit sont d'une parfaite vérité et absolument exempts d'exagération. Le côté saillant, c'est même certaine préoccupation des choses pratiques, certain sens positif qui, allié à une intime et profonde délicatesse, révèle l'homme de la France du Nord.

Ce conte crée et personnifie dans son héroïne le type de la femme féodale. Ce n'est pas la Griselidis résignée, timide, un peu emphatique, du XIVe siècle, l'évangélique victime qui nous offre bien plutôt une allégorie religieuse qu'un caractère humain; ici c'est la femme forte et résolue, adroite et active, qui veut et défend comme un droit son humble rôle d'épouse.

Le dévoûment n'est pas inspiré par la passion; l'amour n'est indiqué que très légèrement, comme un gracieux sous-entendu, pour ainsi dire. L'idée qui est en relief, c'est le sentiment du devoir, sentiment profond, calme, mais vaillant, qui s'élève sans effort, sans prétention, à la grandeur et à l'héroïsme.

Nous retrouverons plus tard, au XVe siècle, une imitation de cette Nouvelle, qui nous suggérera d'utiles rapprochements.

Nous ne connaissons du conte du Roi Flore et de la belle Jehanne qu'une seule leçon, celle du manuscrit n. 454, fonds de Sorbonne, de la Bibliothèque impériale, d'après lequel nous le publions. Ce manuscrit du XIIIe siècle, auquel nous avons également emprunté le conte de l'Empereur Constant, est écrit dans le dialecte picard-wallon; on peut supposer qu'il est l'œuvre de quelque clerc de Tournay, à la grande place qu'y occupent l'histoire des antiquités fabuleuses de cette ville et la légende de saint Lahire.

Nous croyons devoir rappeler au lecteur

quelques signes distinctifs du dialecte picard. Le plus remarquable est l'emploi de la lettre H : cette lettre est ajoutée après le C quand elle ne s'y trouve pas, supprimée au contraire quand elle s'y trouve dans les autres dialectes. Le dialecte picard dira : che, ichi, enchores, recheus, canbre, canter, akater, etc.

Il affecte volontiers les diphthongues ouvertes, les sons mouillés, allongés, *oi* pour *ei*, *ou* pour *eu* et pour *on*, *our* pour *eur;* il ajoute souvent un *i* devant *e* ou devant *a;* ainsi on trouvera : empereour pour empereur, douna, coumancha, Coustant, Coustantin, Coustantinople; biaus, apriès, pucielle, apiela, sierviche, etc. Il emploie fréquemment l'article *le* et *me, te, se,* au lieu de *la* et *ma, ta, sa,* avec des noms féminins; il remplace très fréquemment encore le C ou le Q par le K; il écrit : ke, ki, juskes, eskuier, kierka.

Le wallon tend à effacer, à adoucir les caractères propres du vrai et pur picard. Tel nous trouvons notre texte, où les formes provinciales n'ont rien d'exagéré ni de choquant.

Le conte du Roi Flore et de la belle Jehanne a été édité une première fois par M. Fr. Michel, qui l'a inséré dans le volume du *Panthéon littéraire* consacré au Théâtre du moyen âge.

On en a essayé une traduction, ou plutôt une imitation, dans *la France historique*, livraison du 1 décembre 1852.

IV.

De toutes les Nouvelles que nous publions dans ce volume, la Comtesse de Ponthieu est celle qui a le plus frappé les imaginations modernes. Le XVIIIe siècle surtout fut émerveillé de l'intérêt que contenoit ce récit, et il lui rendit hommage du mieux qu'il put : il en fit une tragédie en cinq actes. M. de La Place, l'auteur de cette caricature solennelle, fut médiocrement loué pour sa tentative. On le trouva audacieux de vouloir, en 1757, enlever aux héroïnes grecques le droit qu'elles avoient acquis par une longue habitude de représenter toutes les passions humaines et de subir les plus déplorables accidents. Saint-Marc fut plus heureux, et l'opéra en cinq actes qu'il composa sur la même donnée fut représenté avec un succès prodigieux, en 1771. On lui fit l'honneur de deux musiques. Le commandeur de Vignacourt y avoit déjà trouvé le sujet d'une nouvelle en 1725, et madame de Gomez la mit en roman.

Ces nouvelles infortunes que la comtesse de Ponthieu éprouva sous Louis XV étoient à coup sûr imméritées, et nous ne conclurons pas de cet enthousiasme que notre Nouvelle soit au niveau de la médiocrité littéraire du XVIIIe siècle. Elle se présente, en dehors de toute tragédie, avec une rare puissance dra-

matique, une grande vérité de sentiments, une composition habile et un intérêt profond; elle offre surtout, ce que ne pouvoient guère soupçonner les contemporains de madame de Gomez, la combinaison de qualités fort rarement réunies: la simplicité et l'audace dans l'invention des situations, le naturel et l'énergie dans le développement des passions.

Legrand d'Aussy (*Choix et extraits de Fabliaux*, tome 5 de l'édition Renouard) en a fait une traduction qui est presque toujours un travestissement.

Méon, dans son premier volume du *Nouveau Recueil de fabliaux*, Paris, 1823, en donne une version sous le titre *Voiage d'Oultremer du comte de Ponthieu*. Il annonce naïvement que la plupart des morceaux contenus dans son volume ayant été édités d'après des copies faites par M. de Sainte-Palaye, on y trouvera incontestablement beaucoup de fautes. La précaution étoit bonne, et le Voiage d'Oultremer est un des morceaux auxquels l'excuse peut le mieux convenir. La copie de La Curne de Sainte-Palaye avoit été prise sur le ms. 272, fonds de Notre-Dame, qui contient un texte de notre Nouvelle, mais mutilé et arrangé par un copiste inintelligent.

M. Chabaille (*Mémoires de la Société d'émulation d'Abbeville*, années 1838-40) rappelle les aventures de la comtesse de Ponthieu à propos du roman de Jean d'Avesnes, œuvre du XVe siècle (ms. de l'Arsenal 215), dont la

seconde partie n'est autre chose que notre Nouvelle amplifiée.

Du Cange connoissoit une autre version du XVe siècle, une version en prose, dont il donne une brève analyse (mss. Du Cange, Recueil C, 1225 c, fol. 222).

M. Louandre, dans son excellente Histoire d'Abbeville (t. 2, p. 139-146), reconnoît que tout n'est pas fictif dans les infortunes de notre héroïne; il constate son existence sous le nom d'Adèle de Ponthieu, femme de Thomas de Saint-Valery et fille de Jean, comte de Ponthieu, pendant la seconde moitié du XIIe siècle.

Le texte que nous donnons aujourd'hui est tiré des mss. 455 (Supplément françois) et 7185, 3, 3 (*Cangé*); ils sont écrits tous deux dans l'idiome picard, et ne diffèrent l'un de l'autre que par une très légère nuance de dialecte.

V.

Le conte d'Aucassin et de Nicolette est une production toute différente de celles qui précèdent. Les quatre premières pièces sont des œuvres destinées à être lues, ayant le caractère du livre. La cinquième et dernière de notre recueil appartient au contraire à cette partie de la littérature des XIIe et XIIIe siècles, de beaucoup la plus considérable, destinée à être déclamée et chantée en public par des gens qui en faisoient profession. Il étoit de l'essence

de ce genre de compositions d'être versifiées : le rhythme aidoit la mémoire du jongleur, il se prêtoit à certaine mélopée, à certaine psalmodie, que soutenoit le plus ordinairement un accompagnement musical. L'histoire d'Aucassin et de Nicolette racontée en prose, interrompue seulement à intervalles inégaux par des sortes de couplets monorimes, est une exception, une des très rares exceptions que l'on puisse citer.

Il n'est pas permis cependant de supposer, comme l'a fait récemment un érudit, que ce mélange de prose et de vers soit dû à l'inexpérience de l'auteur, « qui n'a pas même essayé de donner à son ouvrage une forme entièrement rimée[1]. » Ce n'est pas là une explication sérieuse. Non, l'œuvre a été bien sciemment conçue et exécutée telle qu'elle est ; cette combinaison n'est point le résultat de la négligence et de la grossièreté, mais bien plutôt une recherche, un raffinement, qui décèle une littérature et un art plus avancés, une plus grande souplesse dans la forme, une plus grande habileté et un plus grand appareil dans la mise en scène.

« Le trouvère ou jongleur, disoit La Curne de Sainte-Palaye, récitoit à voix haute et sonore l'histoire ou la fable en prose. Ce qui est en vers, précédé des mots : *On chante*, étoit

1. Introduction au poëme de *Floire et Blanceflor*, par M. E. du Méril ; édit. de la Bibliothèque elzevirienne, p. cxciij.

mis en musique, et se chantoit sans doute en chœur par la troupe des chanteurs, à qui le chef donnoit le ton. Un nombre infini d'instruments de toutes espèces joués par les jongleurs et les ménétriers de la même bande formoient l'accompagnement. »

Un nombre infini d'instruments, c'est beaucoup dire; mais cela devoit pourtant se passer à peu près ainsi, avec plus ou moins de solennité. Cette prose exigeoit certainement plus d'art que le mètre habituel, non seulement de l'écrivain, mais du récitateur, qui, à défaut de rhythme, étoit obligé à une mimique plus savante. Le conte d'Aucassin et de Nicolette touche évidemment de très près à l'art dramatique. C'est, pour prendre nos termes de comparaison dans le temps présent, un vaudeville, un opéra-comique en monologue.

Ce conte appartient foncièrement, croyons-nous, à la littérature provençale, non seulement parceque le lieu de l'action est en Provence, ce qui ne seroit pas une raison absolument concluante, mais parcequ'il en porte au plus haut degré tous les caractères. L'amour d'Aucassin, cette passion souveraine, aveugle, idolâtre, qui éclipse tous les autres sentiments, qui dédaigne tous les devoirs, qui se moque de l'Enfer et du Ciel, qui absorbe et possède l'âme entière, cet amour-là est le type idéal, le lieu commun de la littérature des troubadours. Le conte d'Aucassin et de Nicolette représente bien le goût et l'esprit de la

France méridionale, comme le conte du Roi Flore et de la belle Jehanne est à nos yeux la parfaite expression de la France du nord. A ce point de vue, nous avons été heureux de les placer en regard, et nous croyons que le contraste saisira également le lecteur.

Ce qui nous démontre encore l'origine provençale de cette pièce, c'est la vive et brillante poésie qui y règne, ces fraîches et gracieuses images, ce paysage fleuri, riant, plein de soleil, l'atmosphère chaude et claire dans laquelle se meut tout ce récit. La nature apparoît beaucoup moins, et surtout avec beaucoup moins d'éclat, dans les conteurs de la langue d'*oïl*.

D'autre part, si le conte d'Aucassin et de Nicolette est probablement, dans son inspiration primitive, une œuvre provençale, ajoutons que c'est une œuvre provençale transplantée, naturalisée dans la littérature du nord : celle-ci y a mis son cachet. Quelle que soit la part d'invention qui revienne au trouvère, ce qui le trahit surtout, c'est une certaine pointe d'ironie qui perce çà et là. On n'est pas trop certain, par moments, que le conteur ne se moque point de son héros; il a l'air de penser tout bas que l'amoureux Aucassin est un peu fou, et il éprouve le besoin de lui faire la leçon. Il y a comme une protestation du bon sens au fond de la pensée de l'auteur; on sent surtout cela dans les épisodes des bergers et du valet de charrue.

Le style de ce morceau est aussi tout différent du style des pièces précédentes. Il porte à un degré frappant le caractère de sa destination; on y reconnoît parfaitement le style *parlé*, le style destiné à être débité de vive voix: phrase courante, rapide, animée, d'un nombre assez monotone, avec des répétitions fréquentes. En lisant cette prose, il semble qu'on l'entende, pour ainsi dire, et, à certains détails minutieux de situation et de geste, on entrevoit, on devine le jeu de l'acteur; par exemple: « Nicolete prist se vesture à l'une main devant et à l'autre derière, si s'escorça (se retroussa) por le rousée.... »

On possède une copie unique du conte d'Aucassin et de Nicolette: c'est le manuscrit coté n° 7989[2] (*Baluze*) du fonds françois de la Bibliothèque impériale. Le dialecte est celui de l'Ile-de-France, qui tend généralement à se rapprocher des formes et de la prononciation modernes.

De toutes les reliques de la littérature du moyen âge, cette pièce est une de celles qui ont eu dans ces derniers temps une plus grande célébrité.

La Curne de Sainte-Palaye, au dix-huitième siècle, la traduisit assez littéralement, et publia trois fois sa traduction: une première fois dans *le Mercure*, où elle obtint, nous dit-il, des suffrages distingués; une seconde fois sous ce titre: *Histoire ou romance d'Aucassin et de Nicolette*, Paris, 1752, in-12; une troisième

fois sous ce faux titre : *Les amours du bon vieux temps*, avec l'épigraphe : « On n'aime plus comme on aimoit jadis », à Vaucluse et à Paris, 1756, in-12. A la romance d'Aucassin et de Nicolette, Sainte-Palaye avoit ajouté une traduction du fabliau intitulé : *La chastelaine de Saint-Gilles*.

Legrand d'Aussy en fit à son tour une traduction, beaucoup plus libre, dans le *Choix et extraits de fabliaux et contes anciens*.

Sedaine en fit un opéra-comique, représenté en 1779.

Le texte ancien a été imprimé dans le Recueil de Barbazan, tome 1, page 380; réimprimé tel quel, sans aucune correction, dans l'appendice au tome 3 de l'édition de Legrand d'Aussy faite par Renouard. Nous avons rétabli ce texte avec le plus grand soin d'après le manuscrit, afin que notre nouvelle édition laissât moins à désirer que les précédentes.

VI.

La langue françoise, dans sa première période, du onzième au quatorzième siècle, n'est pas purement analytique, c'est-à-dire qu'elle n'arrive pas à la clarté par le seul ordre des mots, par la seule construction de la phrase. C'est bien là son génie essentiel, sa tendance principale, qui se manifestoit déjà, du reste, dans la basse latinité; mais elle présente, en outre, un système d'inflexions, de désinences,

qui rappellent, jusqu'à un certain point, les déclinaisons latines, système qui est comme la transition du principe antique au principe moderne.

Ce système de désinences a été exposé très nettement par les grammairiens de la langue d'*oc* dans le *Donatus provincialis*, dans la *Dreita maniera de trobar*[1]. Nous ne pouvons affirmer qu'il ait été également formulé pour la langue d'*oïl*, puisque aucun document ressemblant à une grammaire n'a été découvert jusqu'ici; mais ce que l'on peut constater, c'est que le même système, presque identique dans ses diverses combinaisons, est appliqué de part et d'autre, et qu'il n'est pas moins régulièrement observé dans les manuscrits de la langue d'*oïl* que dans les manuscrits de la langue d'*oc*.

Les désinences qui offrent ce caractère de déclinaisons sont incontestablement ce qu'il y a de plus régulier dans l'orthographe des manuscrits. Non pas que cette régularité soit comparable à cette fixité parfaite, invariable, que présentent nos livres stéréotypés; non pas même qu'elle fût comparable à celle qui existeroit dans des manuscrits de notre temps; non, sans doute, il ne s'agit pas de cela. Il seroit absurde de prétendre, et personne n'a jamais prétendu, que la langue françoise du treizième siècle fût arrivée à la précision

1. V. Grammaires romanes inédites du treizième siècle, publiées par F. Guessard, Paris, 1840, in-8.

savante, à la perfection classique que les siècles lui ont donnée. L'orthographe surtout, dans un idiome *parlé*, à peine *écrit*, puisque la plupart des œuvres littéraires elles-mêmes étoient composées non pour être lues, mais pour être déclamées de vive voix, l'orthographe étoit nécessairement indécise et incertaine. On doit en conclure, il nous semble, que les règles orthographiques qu'on voit se dessiner clairement, qu'un usage général consacre au milieu de tant de causes de désordre, ont d'autant plus de valeur et peuvent être considérées à bon droit comme des lois constitutives de la langue françoise pendant sa première période.

L'examen des monuments de notre ancienne langue françoise qui nous ont été conservés démontre péremptoirement l'existence de ce système de désinences. Du reste, rien de plus logique, rien de plus philosophique : cette syntaxe mixte devoit exister entre deux syntaxes absolues. Comment admettre d'ailleurs que, pendant cette belle et féconde période du XIIe et du XIIIe siècle, ère de force intellectuelle, de grandeur morale, époque de création et d'organisation, apogée d'un ordre social intermédiaire, le langage n'eût pas présenté aussi quelques formes régulières et caractéristiques ?

C'est au quatorzième siècle que la désorganisation commence. Les règles grammaticales s'effacent rapidement; la langue françoise s'altère, ou, si l'on veut, fait un nouveau pro-

grès vers la constitution simplement analytique qu'elle doit définitivement adopter, mais en tombant d'abord dans une plus grande irrégularité et une plus profonde incertitude. Sans doute, la société, en entrant au quatorzième siècle dans une longue période de trouble et de confusion, faisoit un pas vers la civilisation moderne; elle n'en étoit pas moins en décadence par rapport à l'âge précédent. Telle est la marche générale de l'histoire, à laquelle correspond le développement parallèle de notre idiome national.

La constatation de cette syntaxe primitive a été un progrès considérable dans l'étude de nos anciens monuments littéraires. Il ne faudroit pourtant pas s'en autoriser pour corriger les manuscrits : ce seroit encore dénaturer notre ancien langage que de vouloir lui imposer une régularité parfaite. Mais la connoissance de ces règles facilite singulièrement l'intelligence des textes; elle nous montre, d'abord, comme parfaitement normales, certaines désinences qui déconcertoient nos prédécesseurs, les éditeurs du XVIIIe siècle, parcequ'elles sont tout à fait opposées aux formes modernes; elle nous permet souvent même de relever les fautes, de souligner les bévues des scribes et de deviner l'auteur derrière le copiste. Nous avons donc jugé indispensable, en offrant au lecteur des pages du XIIIe siècle, de lui donner une idée sommaire du système grammatical qui régnoit alors; nous ne voulons

pas qu'il soit exposé en lisant *ses pères*, par exemple, ou *mes cuers*, à penser, comme l'éditeur des Poésies du roi de Navarre, que le singulier auroit suffi. On aura, dans ce résumé, les préliminaires de l'interprétation courante que fournissent les notes de chaque page.

Les règles qu'il importe de se rappeler sont les suivantes :

Quant aux substantifs masculins, noms communs, noms propres, mots employés substantivement :

1° On distingue le nominatif des cas obliques, le sujet du régime, par l'addition ou la suppression de l'*s* final [1]. Au singulier, l'*s* indique le sujet; l'absence de l'*s* indique le régime, soit direct, soit indirect. Au pluriel, l'absence de l'*s* indique le sujet; sa présence est la marque du régime. Exemples :

Sing.

Li chevaliers i ala.
Il dist au chevalier.

Il sot que son père ot li rois pendu [2].

Plur.

Armé furent li chevalier.
Il ot molt de chevaliers avoec lui.

1. Remplacé fréquemment, bien entendu, par les équivalents *x* ou *z*.

2. Il n'y a pas la moindre ambiguité dans cette phrase, grâce précisément à la forme distinctive du *sujet* : li rois, et du *régime* : son père, « Il savoit que le roi avoit pendu son père. »

Li saint vainquirent les reaumes.

2° Quelquefois le sujet se distingue du régime par une terminaison caractéristique. Ainsi on dira au nominatif singulier : consaus, meseaus, oisiax, damoisiax, cevaus, baus, maus, deus, bués, fix ou fius, Dix ou Dex, etc. Aux cas obliques : consel, mesel, oisel, damoisel, ceval, bal, mal, deul, buef, fil, Dieu ou Diu, etc. Exemples :

A ce fu afremés lor consaus.
Vous en aurez consel.

L'estable où ses cevaus estoit.
Et ataça son ceval.

Et que valoit tes bues.
Si sol ten buef.

Si me doinst Dex.
Se Dieu plaist. Par Diu le fil Marie.

Grans deus fu fais.
En fist si grant deul.

Il devint meseaus.
Dex qui mundas le mesel.

Dans cette sorte de déclinaison qui demeure parisyllabique[1], le pluriel suit la règle ordinaire, c'est-à-dire que la forme du nominatif est celle des cas obliques du singulier, et que la forme du nominatif singulier est celle des cas obliques du pluriel :

Conme mesel ont acostumé.
Et as mesiaus estoit si privée.

1. La finale *iax*, *iaus*, *ius*, ne forme qu'une syllabe.

Li pastorel iscirent de la vile.
Au cri des oisiax et des pastoriax.

Vo voir oiel ont men cuer navré.
Les ex li baise. Il getai ses eauz.

3° Parfois il y a une véritable modification du mot. Ainsi :

Une classe de mots est terminée en *ères* au nominatif singulier, en *eur, our, eor* ou *eour*, selon les dialectes, aux cas obliques. Par exemple : emperères, trovères, jouglères, chantères, confiesères, etc., feront aux cas obliques : empereur ou empereour, troveor, jougleor, chanteor, etc. :

Il aura à fenme le fille l'enpereour et sera enperères.

Et li kierka ses confiesères... et il dist à son confiesour.

Certains mots présentent enfin une différence plus radicale encore. Ainsi on a au nominatif : hom ou homs, sire ou sires, quens, abes, enfes, traïtres, niés, lères, compains, etc. ; et au régime : home, seignor, conte, abé, enfant, traïtor, neveu, larron, compaignon, etc. :

Jouenès hom estoit.
Il trovai un noble home.

De même pour les composés :

Un jour vint uns preudom.
Car trouvé l'avoit preudonme.

Car vous êtes mes drois sires.
Et maintenoit son seignour.

De même pour les composés :

Ensi fu mesire Raous.
Il parla à monsegnor Raoul.

J'estoie quens de Pontiu.
On amena le conte.

De même pour les composés :

Li visquens estoit molt rices hom.
Il traist au visconte.

Il fu trop biaus enfes.
Li abes le vit si biel enfant.

Li traîtes Ardrez disoit.
Faire la bataille contre Ardré le traître.

Li lères vint vers monsegneur Thiebaut.
Si le toli au larron.

Ce estoit Amis ses compains.
Tu diras Amile ton compaignum.

Il en étoit de même de certains noms propres. Par exemple :

Au *sujet :* Charles, Odes, Otes, Hues, Gaides, etc.

Au *régime :* Challon, Odon, Oton, Huon, Gaidon, etc. :

Challon, li quart, out li pères tosjors plus chier, dit le *Roman de Rou*, sans aucune ambiguité : « Le père eut toujours plus cher, aima toujours mieux Charles, le quatrième. »

Cependant, dans le texte d'Amis et Amile que nous publions, le mot Charles se distingue seulement, au sujet et au régime, par la présence ou l'absence de l'*s*, et rentre ainsi dans la règle commune.

Dans cette troisième catégorie, où les deux formes du mot sont imparisyllabiques, ou du

moins présentent la différence d'une syllabe muette à une syllabe pleine, le pluriel adopte la forme du régime singulier sans *s* au nominatif, avec un *s* aux cas obliques.

Sujet :

Ce que vos volez que li home vos facent.
Si devinrent tot si home.

Régime :

Et ocioit ses homes.
Vous parlerez as poisans honmes de ceste tière.
Dex qui comandas as homes.

Li segnor doivent rekesre les dames,
Ne mie les dames les segnours.

Et li anfant se esvoillèrent.
Qu'il occie ses dos enfanz.

Li tolirent li larron sa robe.
Il avoit larrons encontré.

Nous remarquerons que c'est, en général, la forme du régime qui a prévalu et qui a été définitivement adoptée par la langue françoise.

Le vocatif suit, le plus ordinairement, la règle du nominatif, tant au singulier qu'au pluriel. Ainsi on trouvera au *vocatif singulier :* biaus amis, sire rois, frans damoisiax, Dex debonaires, sire quens, chiers compains, mes souz confors, etc.; au *vocatif pluriel :* segnor, mi enfant, bel enfant, etc.

Il y a peu d'exceptions, lorsque les deux terminaisons ou les deux formes du mot sont bien caractérisées : damoisiax, sire, compains, par exemple; mais l'*s* seul, au contraire, se perd assez fréquemment au vocatif singulier,

et, dans certains textes, avec une apparence non plus d'accident, mais d'intention formelle. Il sembleroit qu'il y eût quelques dissidences sur ce point, ou plutôt quelques distinctions qui n'ont pas encore été suffisamment étudiées.

Passons maintenant aux substantifs féminins:

1. Les noms féminins terminés en *e* muet ne prennent pas d'*s* au singulier, prennent un *s* au pluriel, à tous les cas, qu'ils soient sujets ou régimes, exactement comme aujourd'hui. Nous nous dispenserons de fournir des exemples de cette première règle.

2. Les substantifs féminins ayant une autre terminaison que l'*e* muet sont, au singulier, soumis à la même règle que les substantifs masculins : ils prennent l'*s* au nominatif, ils le perdent aux cas obliques :

Car li amors de le femme....
Saupris d'amor.

Où est si haute honers.
Celle grant hounour otria Dieus.

La nuis fu bele. Cele nuis passa.
Il alloit une nuit. Qui ai dit ces paroles de nuit.

Quele fu li ocoisons.
Par une ocoison.

La cars se prist tos.
Dou pain et de la char.

Fu puis la cités apielée.
En la cité, parmi la cité.

Et vérités le tiesmoigne.
Se vos vérité ne me dites.

Au pluriel, au contraire, ces substantifs

prennent l'*s* à tous les cas, comme ceux terminés en *e* muet. Ex. :

Vos douces amors me hastent.
Il ne povoit son fil retraire des amors Nicolete.

Si bel pié et ses beles mains....
Or me desloiés les mains.

Et les flors des marguerites estoient....
Si prist des flors.

3. Certains noms féminins présentent, selon qu'ils sont sujets ou régimes, cette différence plus sensible de terminaison ou même cette forme bien distincte que nous avons signalées, et qu'on rencontre plus fréquemment, du reste, chez les noms masculins. Ainsi : nés, au nominatif; nef, aux cas obliques; suer, au nominatif; seror, aux cas obliques.

La nés fu apparellie.
Il le mist en se nef.

Suer, douce amie.
Il avoit une serour.

Forme unique au pluriel : nés, serours.

Ajoutons à ces différentes catégories une classe de mots indéclinables, des deux genres, comme : tans, sens, vers, bras, bos, los, pris, ris, palais, païs, riens, brebis, enpereris, etc., et nous aurons le tableau à peu près complet des lois qui régissent les désinences des substantifs dans la langue françoise du XIIe et du XIIIe siècle.

Les mêmes règles gouvernent les adjectifs, selon le genre, le cas et le nombre du nom auquel ils se rapportent.

Avec un nom masculin.

Prenons le mot *noble* pour exemple. Avec un nom masculin au nominatif singulier, il fera *nobles*: il estoit nobles chevaliers. Il ne prendra pas d'*s* aux cas obliques. Et ce sera tout le contraire si le nom est pluriel : il ne prendra pas l'*s* au nominatif, mais bien aux cas obliques.

Les adjectifs présentent, de même que les noms, une différence plus ou moins caractérisée dans leur double désinence.

Les uns, la plupart, sont seulement distingués comme sujets ou régimes par l'addition ou la suppression de l'*s*.

D'autres subissent une modification plus sensible; par exemple, au nominatif : beax ou biaus, viermaus, isniaus, crueus, seux, vis, caitis, gentius, etc. Au régime : bel ou biel, viermel, isnel, cruel, seul, vif, caitif, gentil.

Et vice versa au pluriel.

Enfin, certains adjectifs comparatifs ont une double forme distincte. Au nominatif singulier : mieudres, pires, graindres, maindres. Aux cas obliques : mellor, piour, graignor, menor. Ex. :

Sujet :

Je sui li mioudres boulengiers.
Il fu li miudres ke on seuist as armes.

Régime :

On assaut ton castel tot le mellor.
Jà per chou piour semblant ne l'en euusse fait.

Au pluriel, il en est comme pour les noms de la même espèce : c'est la seconde forme qui reste seule avec la distinction ordinaire :

Il en vendoit plus ke li doi melleur boulengier.

Avec un nom féminin.

L'adjectif étant presque toujours terminé en *e* muet, il n'aura d'*s* à aucun cas du singulier, il aura un *s* à tous les cas du pluriel.

Font exception les adjectifs invariables sous le rapport du genre. Par exemple : gentius, loiaus, vaillans, mortex, avenans, tançanz, etc. Tels sont notamment tous les adjectifs verbaux. Ex. :

Elle fu molt gentius fenme.
Il prist haute feme et gentill.

La dame fu molt vallans.
Il ot une fille molt vaillant.

La dame trespasa conme boine et loiaus.
Je vous ai tenu loial compagnie.

Au pluriel, ils suivent la règle commune à tout le genre féminin : ils prennent l'*s* à tous les cas. Ex. :

Puceles qui molt sont avenans.
Il douna as povres gentius dames.
As espées tançans.

Des lois identiques, dont nous ne poursuivrons pas l'application dans les détails, gouvernent — les adjectifs possessifs. Ainsi :

Sujet nomin. sing. :

Mes, tes, ses.

Régime :

Mon, ton, son.

Exemple :

Ses sires fu molt coureciés à son quer.

— Les adjectifs ou pronons indéterminés. Ainsi :

Sujet nomin. sing. :

Uns, autres, tos *ou* tous, tex, nus, aucuns, cascuns, etc.

Régime :

Un, autre, tot *ou* tout, tel, nul, aucun, cascun.

Exemples :

On pooit croire que ce fu uns autres Salemons.
Il s'acousoient li uns à l'autre.

Nus ne le puet conforter
Ne nul bon consel doner.

Pluriel :

Li un, li autre, pluisor, tel, tuit *ou* tout.
Des uns, des autres, pluisors, tex, toz *ou* tous.

Exemple :

Il demandèrent li un as autres.

— Les adjectifs numéraux. Ainsi :

Sujet :

Dui *ou* doi ; *d'où* andui, ambedui.

Régime :

Doz *ou* deus ; *d'où* andeus, ambedeus.

— Enfin, les participes passés. On observera, relativement au participe passé, qu'il s'accorde le plus ordinairement avec le régime direct, quelle que soit leur position relative. Ex. :

Si ai tant proiié Dieu k'il a oïe ma proière.
Si tos com il li aura ballies les laitres.
Il avoit hontée la fille le roi.
J'ai soffertes maintes adversitez.

Tel est, dans ses traits principaux, ce système de désinences qui est la partie la plus caractéristique de la syntaxe françoise aux XIIe et XIIIe siècles. Ces règles, ces usages, si l'on veut, sont presque complétement respectés dans les bons manuscrits écrits par des copistes instruits; ils dominent encore visiblement dans les textes qui ont été transcrits par des scribes ignorants ou négligents. Ainsi, on les verra rarement violés dans les quatre premières pièces que nous publions : ce sont des œuvres correctes, appartenant à ce qu'on peut appeler la littérature *écrite*, par opposition à la littérature déclamée, *orale*. Les fautes sont plus nombreuses et plus lourdes dans le conte d'Aucassin et de Nicolette, manuscrit peu soigné d'abord, puis œuvre rapsodique, qui étoit destinée, comme nous l'avons dit, à être récitée, chantée, mimée, et dans laquelle, par conséquent, on conçoit plus aisément des licences ou des négligences grammaticales. Ici encore, toutefois, ce ne sont bien que des fautes qui ne détruisent en rien la règle, laquelle demeure très généralement appliquée.

LI CONTES

DOU ROI

COUSTANT L'EMPEREUR

LI CONTES

DOU ROI

COUSTANT L'EMPEREUR

Cis contes nos fait mention ki fu jadis empères[1] de Bisanche, ki ore[2] est apielée Coustantinoble, mais ancienement iert[3] elle apiellé Bisanche. Il ot[4] jadis anciene-

1. *Empères* pour *emperères*, empereur, au nominatif singulier, suivant les règles grammaticales que nous avons exposées.
2. Maintenant.
3. Étoit, elle étoit.
4. Il y eut.

ment en ceste cité un empereour[1]; païens estoit[2] et fut tenus à sages de sa loi[3]. Il savoit asés d'une siense c'on apielle astrenomie, et si sot[4] dou cors des estoilles, des planètes et de la lune; si veoit[5] bien ès estoilles pluiseurs miervelles, et savoit molt d'autres coses là ù[6] li païen s'estudioient molt, et croient ès sors[7] et ès respons dou Mauvais, c'est de l'Anemi[8]. Cil enperères ot non Muselins; il savoit molt

1. Ceci n'est pas une faute contre les règles grammaticales, qui, dans le morceau que nous reproduisons, sont très exactement observées; c'est au contraire une application de ces règles. L'écrivain a considéré ces mots *un empereour* comme régime du verbe impersonnel *il ot*, il y eut.

2. Il étoit payen.

3. Il fut tenu pour sage dans sa loi, dans sa religion.

4. Et il sut, etc. Le lecteur devra s'habituer à ce continuel emploi du mot *si*, non plus conjonction dubitative, mais plutôt affirmative, servant à commencer une phrase ou un membre de phrase, liaison moins étroite que le mot *et* et indiquant avec plus de netteté, et souvent à titre de conséquence ou de conclusion, la proposition nouvelle.

5. Voyoit.

6. D'autres choses là où, auxquelles.

7. Sorts. — 8. Le diable.

d'ars et de conjuremens, si conme maint paiien font enchore.

Or avint ensi[1] ke li enpères Muselins s'en aloit une nuit, entre lui et un sien chevalier, parmi la cité c'on apielle ore Coustantinoble, et la lune luisoit aukes[2] clère, et tant[3] k'il oïrent une fame crestiiene ki travelloit[4] d'enfant en une mason si conme[5] il pasoient par devant. Li barons[6] à celle fenme fu en un haut solier[7], et si prioit Dieu k'il le[8] delivrast et à la fois[9] prioit Dieu k'il ne le delivrast mie. Cant li Emperères ot ensi oï grant pièche[10], si dist au chevalier: — Avez vous oï de cel vilain ki prie ensi ke sa fame ne delivre mie de son

1. Ainsi.

2. *Aukes*, mot d'un sens variable, le plus souvent explétif. Tantôt il signifie : alors, maintenant; tantôt il donne seulement plus de force à l'adjectif ou à l'adverbe qu'il précède et forme une sorte de superlatif.

3. Et ils allèrent tant.

4. Travailloit, étoit en travail.

5. Au moment où. — 6. Le mari.

7. Étage, chambre haute, terrasse au dessus de la maison.

8. Le pour la, fréquent dans le dialecte picard.

9. Prioit Dieu tantôt qu'il la délivrât, tantôt qu'il ne la délivrât pas. — 10. Long-temps.

enfant et à la fois il prie ke il le delivre? Ciertes ore est il pire ke lères[1], car tout honme doivent avoir pité des fenmes, meesment[2] de celles ki vont mal d'enfant. Et jà ne m'eit[3] Mahoumés ne Tiervagans[4] se je ne le fac[5] pendre se il ne m'en set à dire raison pour coi il le fait. Mais or alons à lui.

Si i vont, puis li dist li Enperères :

— Or me di voir[6], vilains, pour coi tu pries ton Dieu ensi pour ta fame une fois k'il le delivre et autrefois k'il ne le delivre mie; ce veul je savoir.

— Sire, dist cil[7], ce vous dirai je bien: verités est ke je sui clers et sai molt d'une siense c'on apielle astrenomie; si sai dou cours des estoilles et des planètes; si veoie[8] bien ke, se ma fenme delivrast al point et à l'eure ke je prioie Dieu k'il ne le delivrast

1. Que larron.
2. Mêmement, surtout.
3. M'aide.
4. Dieu payen, presque toujours associé à Mahommet dans les écrivains du moyen âge.
5. Fais.
6. Vrai.
7. Celui-ci.
8. Voyois.

pas, ke[1] se elle fust delivre à celle eure, ke[2] li enfes[3] alast à pierdition, et couvenist[4] k'il fust pendus u ars[5] u noiiés. Et cant je veoie k'il estoit bonne eure et boins poins, si prioie à Dieu ke il le delivrast; si ai tant priié Dieu k'il a oïe ma proiière, soie mierchi[6], et ke elle est delivrée en boin point; Dieus en soit aourés[7] et gratiiés[8]!

—Or me dist, dist li Emperères, en quel boin point est li enfes nés?

—Sire, dist cil, volentiers. Saciés, sire, pour vérité, ke cis enfes ke chi est nés[9] aura à fenme le fille de l'enpereour[10] de ceste ville, ki[11] fu né n'a pas VIII. jours, et sera

1 et 2. La conjonction *que* se répétoit très fréquemment après chaque phrase incidente.

3. *Li enfes*, au nominatif singulier, *l'enfant* aux autres cas; conformément aux règles que nous avons exposées.

4. Convint; il conviendroit, il seroit nécessaire, inévitable.

5. Ou brûlé.

6. La sienne merci, par sa miséricorde.

7. Adoré. — 8. Remercié.

9. Qui est né ici.

10. De *l'enpereour... sera emperères,* telle est bien la double forme régulière du mot.

11. Qui, la fille..

enperères et sires de ceste cité et de toute la terre.

— Vilains, dist li Enperères, ce ne puet iestre[1] ke[2] tu dis.

— Sire, dist il, c'est tout voirs, et ensi le couvient il ke il soit.

— Ciertes, dist li Enperères, forte chose est de çou croire.

Li Emperères et li chevaliers se parti d'ileuc[3], et dist li Emperères au chevalier k'il alast enbler[4] l'enfant en tel manière, s'il pooit[5], ke nus[6] ne le veist. Li chevaliers i ala et trouva II. fenmes ki aukes estoient enblavées[7] d'atirer[8] la fame ki iert acoucie[9]. Li enfes iert envolepés en drapelais[10], et l'avoient mis sour une

1. Être.
2. Ce que.
3. Partirent de là.
4. Dérober, enlever.
5. Pouvoit.
6. Nul.
7. Embarrassées, affairées; le mot *emblayé* subsiste encore dans le patois picard.
8. Arranger, soigner.
9. Étoit accouchée.
10. Diminutif de *drap*, linge; langes.

sielle[1]. Li chevaliers vint celle part, et prist l'enfant, et le mist sour une table[2], et l'enporta à l'Empereour, si ke[3] onkes nulle des fenmes ne le sot. Li Enperères li fist fendre le ventre à[4] un coutiel, de l'estomac juskes au nonbril, puis dist au chevalier ke jà li fius à cel vilain n'averoit sa fille à fenme ne jà apriès lui ne seroit enperères. Adont[5] li vot[6] li Enperères bouter sa main ou ventre pour sakier le quer[7]. Mais li chevaliers li dist :

— A ! sire, pour Dieu mierchi[8] ! k'es che ke vous volés faire ? Il n'afiert[9] mie à vous, et se on le savoit, trop i ariés grant reproier[10].

1. *Sella*, sorte de siége, escabeau, tabouret.

2. Le mot *Table* désigne peut-être ici la planche carrée sur laquelle on joue aux dames, aux échecs, ou une planchette quelconque. Voy. Ducange, au mot *Tabula*.

3. De telle sorte que.

4. Avec.

5. Alors.

6. Lui voulut.

7. Arracher, tirer le cœur.

8. Pour la grâce de Dieu !

9. Cela n'est pas convenable, bienséant.

10. Vous y auriez trop grand reproche.

Més laisielle[1] atant[2], kar il est plus ke mors. Et s'il vos plaist ke on en fache plus, je le porterai en la mer noiier.

— Oil, dist li Enperères, portés l'i, car je le hac[3] trop.

Li chevaliers prist l'enfant et l'envolepa en une kioute pointe[4] de soie, et le porta viers la mer. Si ot li chevaliers pité de l'enfant, et dist k'il ne seroit jà par lui noiiés; si le laisa tout envolepé sour un femier devant la porte d'une abeïe de mounes[5], ki cantoient à cel point lor matines.

Quant li moune orent canté lor matines, si oïrent crier l'enfant et le portèrent à dant abé[6]. Et li abes le vit biel enfant, si dist k'il le feroit norir. Si le fist desvoleper, et vit

1. Laissez-le, contraction euphonique.

2. A présent.

3. Hais.

4. *Kioute*, *coute*, couverture; *pointe*, piquée ou peinte. Ce mot défiguré est devenu courtepointe. Basse latinité : *Culcita puncta* ou *picta*.

5. Moines. *De mounes*, génitif pluriel; *li moune*, nominatif pluriel. C'est la règle ordinaire s'appliquant aux noms masculins, même terminés en *e* muet.

6. Au seigneur abbé, *ad dominum*.

k'il avoit fendu le ventre[1] de l'estomac juskes au nonbril. Li abes, si tos com il fu jours, manda mires[2], et lor demanda pour combien il gariroient l'enfant. Et il demandèrent pour le garir c. besans[3]. Et il lor dist ke ce seroit trop et ke trop lor seroit li enfes coustans[4]. Et tant, ke li abes fist marciet[5] as surigiiens pour IIII^{XX} besans. Et apriès fist li abes l'enfant batisier[6], et li mist à non Coustant, pour çou k'il sanbloit k'il coustoit trop au garir.

Li mire alèrent tant entour l'enfant k'il fu garis. Et li abes li ot quis bonne noriche[7], et ot li enfes[8] à alaitier, et fu aukes tos[9] garis, car la cars[10] ki estoit molaite[11] et tendre se prist tos l'une à l'autre ; més tout adiès[12] i parut la trace.

1. Le ventre fendu. — 2. Médecins.

3. Cent besans; le besan est une monnoie d'or orientale appréciée tantôt dix sols, tantôt vingt sols, dans les titres de cette époque.

4. Et que l'enfant leur coûteroit trop.

5. Marché.

6. L'abbé fit baptiser l'enfant.

7. Lui eut cherché bonne nourrice.

8. Et l'enfant eut à allaiter... La forme du mot *enfes* désignant le sujet du verbe.

9. Bien tôt. — 10. Chair.

11. Diminutif de *molle*. — 12. Mais toujours.

Molt crut tos li enfes et en grant biauté. Quant il ot VII. ans, si le fist maitre li abes[1] à l'escole, et il aprist si bien k'il pasa de sotieuté[2] et de siense tous ses conpagnons. Cant il ot XII. ans, il fu trop[3] biaus enfes, si k'il ne couvenist kesre plus biel[4]. Cant li abes le vit si biel enfant et si gent[5], si le fist chevaucier[6] aveuke li.

Ore avint ensi ke li abes ot à parler à l'Empereour de tort ke si ballieu[7] fasoient à s'abaïe[8]. Si li fist li abes biel present, car li abeïe et li couvens estoient sougit[9] à lui, car li Enperères estoit sarasins. Cant li abes li ot douné son biel present, li Enperères li mist jour au tierc jour k'il seroit à

1. L'abbé le fit mettre.

2. Subtilité, vivacité d'intelligence.

3. On a remarqué l'usage fréquent du mot *trop* pour signifier le superlatif, très, extrêmement.

4. Tellement qu'il n'en falloit pas chercher un plus beau.

5. Gentil, gracieux.

6. Aller à cheval, voyager à cheval.

7. Ses baillis, les procureurs, les fonctionnaires de l'empereur.

8. A son abbaye.

9. Sujets.

un sien kastiel[1] à III. lieues de la cité de Bisance.

Li abes atendi le jour[2]. Cant il vit le point d'aler à l'Enpereour, si monta[3] et[4] si kapelain et si eskuier et sa gent, et aveuc fu Coustans, ki tant fu bien tailliés ke tout[5] looient sa grant biauté, et si disoit ceskuns k'il sanbloit bien iestre de haute gent[6] et k'il venroit à grant bien. Ensi conme li abes en aloit au castiel là[7] li Enperères devoit iestre, li abes aconsivy[8] l'Enpereour, et parla à lui et le salua; et li Enperères li dist k'il venist au kastiel, et là parleroit à lui de sa besongne[9].

Li abes l'enclina[10] et li dist :

— Sire, de par Dieu!

Li abes apiela Coustant, ki tenoit son ka-

1. Château.
2. Le jour fixé.
3. Monta à cheval.
4. Ainsi que.
5. Nomin. plur.
6. De haute race, de grande famille.
7. Où.
8. Atteignit, rejoignit.
9. Affaire.
10. Inclina devant lui.

piel de feutre[1] tant k'il eust parlé à l'Enpereour, et li Emperères regarda l'enfant, et le vit tant biel et tant avenant ke onkes més[2] il n'ot veu si bielle piersonne. Si demanda à l'abé ki il estoit. Et li abes li dist k'il ne savoit fors que tant[3] k'il estoit à lui et l'avoit nori desdont[4] k'il estoit petit enfes, — et se jou estoie à loisir aveukes vous, je vous en diroie fines miervelles.

— Ore, dist li Emperères, vous venrés[5] au kastiel et ileukes[6] m'en dirés la verité.

Li Enperères vint au kastiel, et li abes fu adiès[7] priès de lui, conme cil ki avoit à faire se besongne; si le fist au mius k'il pot conme cil ki estoit sougis à lui[8]. Li Enperères n'ot pas mis en oublianche le grant biauté de l'enfant; si dist à l'abé k'il le feist

1. Le chapeau de feutre de l'abbé, pendant que celui-ci parloit à l'empereur.
2. Jamais auparavant.
3. Rien de plus, sinon....
4. Nourri depuis.
5. Viendrez.
6. Là.
7. Toujours.
8. Comme celui qui étoit sous son pouvoir et sa dépendance.

venir devant lui. Li abes manda l'enfant, et il i vint tantos.

Quant li enfes Coustans fu devant l'Empereur, si li sanbla molt biaus ; si dist à l'abé ke molt estoit grans damages cant si biaus enfes estoit crestiiens. Et li abes li dist ke c'estoit grans joie, car il rendroit à Dieu une biele ame. Cant li Emperères oï çou, si coumencha à rire et dist à l'abé ke li lois crestiiene ne valoit riens, et ke tout cil estoient pierdu ki i creoient. Cant li abes l'oï ensi parler, si fu moult dolans[1], més il n'osa pas respondre à sa volenté[2], si li dist moult umlement[3] :

— Sire, se Dieu plaist le tout poisant[4], nou sont[5], car Dieus aura mierci[6] de ses pecheours.

Lors li demanda li Enperères dont cil biaus enfes estoit venus. Et li abes dist k'il avoit[7] xv. ans k'il avoit esté trouvés de-

1. Affligé.
2. Comme il l'auroit voulu.
3. Et lui dit très humblement.
4. S'il plaît à Dieu, le tout-puissant.
5. Ils ne le sont pas, perdus.
6. Pitié.
7. Qu'il y avoit.

vant lor porte sor un fumier tout par nuit.

— Et l'oïrent nostre moune[1] crier; cant il orent dit matines, il alèrent quere l'enfant et le m'aportèrent, et je regardai l'enfant, si le vi moult biel; si disc[2] ke je le feroie norir et batisier. Je desvolepai l'en fant ki estoit envolepés en une kioute pointe de cendal viermel[3]. Cant li enfes fu desvolepés, je vi k'il avoit le ventre fendu de l'estomac juskes au nonbril. Je mandai mires et surigiiens, et fisc[4] marcié de lui garir en[5] IIII^{XX} besans. Apriès il fu batisiés et li mist non[6] Coustant pour cou k'il cousta tant d'avoir[7] à garir. Si fu li enfes asés tos garis, mais honkes puis ne fu ke la trace ne paire ou ventre[8].

Cant li Enperères oï çou, si sot bien ke

1. Nos moines.
2. Dis. Première personne, sing. indic. prés.
3. De cendal vermeil. Le cendal étoit une sorte d'étoffe de soie.
4. Fis. Première personne, sing. ind. prés.
5. Moyennant.
6. Et je lui mis nom, je le nommai.
7. D'avoir, d'argent.
8. Mot à mot : Mais jamais depuis ne fut que la trace ne paroisse au ventre.

c'estoit li enfes k'il avoit fendu ou ventre pour lui traire le quer fors[1]; si dist à l'abé k'il li dounast l'enfant. Et li abes dist k'il en parleroit à son couvent, et k'il l'aroit volontiers[2]. Li Enperères se teut ne mot ne respondi. Li abes prist congié à lui, et en vint en s'abeïe, et vint à ses mounes, et lor dist ke li Enperères li avoit Coustant demandé,

— Mais je li respondi ke g'en parleroie à vous[3], se vous i voliés acorder. Or dites ke vous en loés[4].

— Coi! font, sire, li plus sage, parfoi! font il[5], mar feistes[6] ke vous ne li dounastes si tos com il le vos demanda. Si vous loons ke vous li envoiiés tout airant[7] k'il

1. Tirer le cœur dehors.

2. Qu'il l'auroit volontiers (de leur part), de leur bon gré.

3. Sous-entendu: pour savoir si....

4. Ce que vous approuvez, vous louez que je fasse.

5. Quoi! sire! font les plus sages du couvent, parfoi! font-ils.

6. Vous fîtes mal. Le mot *mar* n'est pas le mot *mal;* il est beaucoup plus énergique. Mais on ne sauroit ici le traduire plus exactement.

7. Tout de ce pas; l'orthographe ordinaire est *tout errant.*

ne se courouce à nous, car tos i poriemes[1] avoir damage.

A çou fu afremés lor consaus[2] ke Coustans fust envoiiés à l'Enpereur. Li abes coumanda au prieur k'il enmenast Coustant à l'Enpereur.

Li prieus dist : — De par Dieu !

Il monta et mena aveukes lui Coustant, et vint à l'Enpereour, et le salua de par l'abé et le couvent, puis prist Coustant par la main et le douna à l'Enpereur de par l'abé et de par le couvent. Et il[3] le reciut conme cil[4] ki molt fu coureciés de çou ke teus[5] avolés[6] et teus truans[7] devoit avoir sa fille. Si pensa en son quer k'il l'engegneroit[8].

Qant li Enperères ot reçut Coustant, si fu en grant pensée coument il[9] seroit ocis

1. Tôt nous y pourrions.
2. A cela fut arrêté leur conseil.
3. L'empereur.
4. Comme celui qui étoit très courroucé, etc.
5. Tel.
6. Enfant sans aveu, venu on ne sait d'où.
7. Mendiant.
8. Le tromperoit, le joueroit.
9. Constant.

par si[1] ke nus n'en seust mot. Or avint ensi ke li Emperères ot à faire au coron de se tière[2], moult long là il ot[3] bien XII. journées. Li Enperères se mut[4] à aler là, et i mena Coustant, et pensa coument il le peuust[5] faire ocire, et tant, k'il fist escrire unes laitres[6] au chastelain de Busance :

« Jou[7], li emperères de Busance et sires « de Grèse[8], fac[9] à savoir k'il[10] est demo- « rés proprement en mon liu pour garder « ma tière, et si tos com il vesra ces laitres, « ke il ocie u face ocire celui ki ces laitres « li portera, si tos com il li aura ballies[11] « les laitres sans plus atendre, si cier[12] con- « me vous avés vo propre cors, ke vous « faites tantos le coumandement. »

1. De telle manière, par tel moyen.
2. A la frontière de sa terre, de son empire.
3. Très loing, là où il y eut.....
4. Imparfait du verbe se mouvoir.
5. Put.
6. Une lettre, *litteras*, au pluriel comme en latin.
7. Moi.
8. Seigneur, souverain de Grèce.
9. Fais. Première personne, sing. ind. prés.
10. Le châtelain de Bysance.
11. Délivré, remis.
12. Si cher.

Telles estoient les laitres ke li biaus enfes Coustans portoit; si ne savoit mie sa mort k'il portoit [1]. Li varlés [2] reçut les laitres, ki furent closes, et se mist en cemin, et esra [3] tant par ses journées ke en mains de xv. jours il vint à Bisanche, ki ore est apielée Coustantinoble.

Cant li varlés entra en la ville, il estoit eure de disner; si pensa, si com Dies le volt [4], k'il n'iroit point en celui point, ains atenderoit tant c'on eust disné; et il fasoit molt grant caut [5] si com entour la S. Jehan [6], si entra ou gardin tout à cheval. Li gardins fu et grans et lons, et li varlés osta à son ceval le frain et li deslacha le poitrail et le laisa pestre; puis en vint en un recoi [7] d'un arbre, et li lieus fu aukes roisans [8], si s'endormi tos.

1. Qu'il portoit sa mort.
2. *Varlès*, *varlet*, signifie jeune homme.
3. Marcha, voyagea.
4. Comme Dieu le voulut.
5. Chaud, grande chaleur.
6. Comme il fait aux environs de la Saint-Jean.
7. Lieu retiré, à l'abri d'un arbre.
8. Très agréable, attrayant.

Ore avint ensi ke cant la bielle fille à l'Empereour ot mengié, k'elle vint ou gardin, soi quarte[1] de ses pucielles, et coumencièrent à chacier l'une l'autre si conme pucielles se geuent[2] aucunes fois. Et tant ke la bielle fille à l'Empereur vint desous cel arbre là ù Coustans estoit ki se dormoit et estoit vermaus[3] conme rose; et cant la damoisielle le vit, si le regarda molt volentiers, et dist à soi meismes ke onkes mais à nul jour si bielle fourme d'onme[4] n'avoit veue. Lors apiela celi de ses conpagnes en cui[5] elle se fioit plus, et fist aler les autres fors[6] dou gardin.

La bielle pucielle fille l'Enpereour prist sa conpagne par la main, si le mena veoir le biel varlet ki se dormoit, et li dist ensi :

— Bielle conpagne, a il ichi[7] rice tresor. Ciertes, veés chi la plus bielle piersonne

1. Quatrième.
2. Se jouent, jouent entre elles.
3. Vermeil.
4. N'avoit vu si belle forme d'homme.
5. En qui.
6. Hors.
7. Il y a ici.

d'onme ke jou onkes més veise[1] à nul jour mais de ma vie. Et il aporte laitres, si saroie volentier ke elles dient.

Les II. pucielles s'aprocièrent dou varlet et li enblèrent ses laitres, et les lut la fille l'Enpereur. Et cant elle les ot liutes[2], si coumencha molt fort à plorer, et dist à sa compagne :

— Ciertes, ci a grant dolour!

— Ha! ma dame, dist li autre pucielle, dites moi ke c'est.

— Ciertes, dist la pucielle, se je me pooie tant fier en vous, j'osteroie ceste dolour.

— Ha! dame, dist-elle, hardiement vous i poés fier, car pour riens nulle[3] je ne descouvesroie[4] chose ke vous vosisiés[5] celer.

Et la pucielle, la fille l'Enpereur, en prist son creant[6] selonc la loi paiiene. Et puis

1. Vis.
2. Lues.
3. Pour nulle chose; *rien* étoit alors substantif féminin et équivaloit exactement au mot *chose*.
4. Découvrirois.
5. Voulussiez.
6. Sa parole, son serment.

li dist çou ke les laitres disoient, et la pucielle li respondi :

— Dame, k'en beés [1] vous à faire ?

— Che vos dirai ge bien, dist la fille l'Enpereur : je metrai en sa boiste unes autres laitres [2] ke li Emperères mes pères mande au castelain k'il me doinse [3] à femme à cest biel enfant chi et kil fache grant fieste as noces faire de toute la gent de cest païs, car bien sache il [4] il est haus hom et loiaus. Cant la pucielle ot çou dit, si li dist celle ke c'estoit boin [5] à faire :

— Més, dame, coument aurés vous le saiiel [6] vostre père ?

— Molt bien, dist la pucielle, car mes pères me balla IIII. paire d'escroes [7] saie-

1. Desirez.
2. Une autre lettre ; toujours le pluriel conformément au latin.
3. Qu'il me donne (subjonctif).
4. Car sache-t-il bien que.
5. Bon.
6. Le sceau de.
7. Pièces, feuilles de parchemin. V. Ducange au mot : *Escroa, scroua.*

lées de son saiiel là [1] il n'a riens escrut [2], et jou i escrirai tout çou ke jou vosrai [3]

— Dame, dist elle, vous avés très bien dit, mais faites tos, si vos hastés ansois [4] k'il s'esvelle.

— Si ferai jou, dist la pucielle.

Li bielle pucielle fille l'Enpereour vint à ses chofres [5], et en trait [6] une des escrohes saielées ke ses pères li avoit laisies si conme pour enprunter deniers se elle le vosist faire. Car adiès estoit li Enperères et sa gent en geure [7], car il avoit de molt felons voisins et de molt poisans ki à lui marchisoient [8]. La pucielle escrist les laitres en ceste manière :

« Ge, rois Muselins, enperères de Grèse « et de Bisanche la chité, A mon chaste-

1. Où; comme nous l'avons déjà noté ci-dessus.
2. Ecrit.
3. Voudrai.
4. Avant.
5. Coffres.
6. Tire.
7. Guerre.
8. Qui étoient sur ses marches, sur ses frontières.

« lain de Bisanche, salut. Et vous manc[1]
« ke vous le porteur de ces laitres dounés[2]
« à ma bielle fille à fenme[3] à mariaghe se-
« lonc nostre loy, car jou ai entendu et sai
« tout vraiement k'il est haute piersoune et
« bien dines[4] d'avoir ma fille. Et i faites
« grant joie et grant fieste à tous ceux de
« la cité et de tout mon païs. »

En telle manière escriut et dita[5] les laitres la bielle pucielle fille à l'Enpereour. Et cant elles[6] ot les laitres escrites, elle revint ou gardin entre li[7] et sa pucielle, et trouvèrent encore celui dormant; si li mist les laitres en sa boiste. Et puis si ont coumencié à canter et à faire noise[8] pour lui esveslier. Et il s'esvella asés tos, et fu tous eshahis de la bielle pucielle, fille l'Enpereour, et de s'autre conpagne, ki vindrent

1. Mande.
2. Donnez le porteur de ces lettres.
3. Il faudroit peut-être supprimer les mots *à femme*, qui sont placés là à contre sens; à moins que ce ne soit une finesse du conteur.
4. Digne. — 5. Ecrivit et dicta.
6. *Sic*, pour *elle*.
7. Elles revinrent au jardin, elle et sa compagne.
8. Bruit.

devant li; et le salua la belle pucielle fille l'Enpereour. Et il li rendi son salu molt deboinairement. Elle li demanda ki il estoit ne[1] là ù il aloit; et il dist ke il aportoit laitres au kastelain ke li Emperères li envoioit. Et la pucielle li dist k'elle le menroit[2] asés tos là ù li castelains estoit. Si le prist par la main et l'enmena ou palais, ù il avoit molt de gens ki tout se levièrent encontre la pucielle conme contre lor dame[3].

La pucielle demanda le kastelain, et on li dist k'il estoit en une canbre[4]. La pucielle i mena le varlet, et li varlés li balla les laitres et li dist ke li Enperères le saluoit. Li castelains fist grant joie dou varlet et li baisa la main. La pucielle ouvri la boiste et coumencha à baisier les laitres et le saiiel son père par fieste[5], pour çou ke celle n'avoit oït nouvielles piécha[6] de lui.

Apriès dist au kastelain k'il oïst les lai-

1. *Ne* interrogativement, pour *et*.
2. Mèneroit.
3. Leur souveraine.
4. Chambre.
5. Par fête, en signe de joie.
6. Depuis long-temps.

tres à consel [1], aussi com s' elle ne seust riens des laitres. Et li castelains dist ke ce est bon à faire. Lors en vont li castelains et la pucielle en une canbre. Et la pucielle desploie les laitres et les list devant le castelain et fist samblant ke elle s'esmiervellast trop. Et li castelains li dist :

— Dame, il couvient faire le volenté mon segnour vostre père, car autrement en seriens nous trop blasmé.

La pucielle li respondi à çou :

— Et coument pora çou iestre ke je soie mariée sans mon segnour mon père! Estrange chose seroit, ne je ne le feroie en nulle manière.

— Ha! dame, dist li castelains, ke es çou ke vous dites? Vos pères le manda ensi par ses laitres; si n'en devés mie aler encontre.

— Sire, dist la pucielle, à cui il estoit tart [2] ke che fust fait, vous parlerés as barons et as poisans honmes de ceste tière, et en aurés consel. Et se il le loent ensi à

1. En secret, en particulier.
2. Il tardoit.

faire, je sui celle ki jà n'en yrai encontre.

Li chastelains dist ke elle disoit bien et ke sage[1]. Si parla li castelains as barons et lor moustra les laitres, et il s'acordèrent tout à çou ke la laitre fust aconplie et li mandemans à l'Enpereur fais. Lors espousa selonc la loi paiiene Coustans[2] li biaus varlés la bielle fille à l'Enpereour. Et durèrent les noces xv. jours, et ot[3] si grant joie à Bisance conme trop, et si ne fasoit on en la cité nulle euvre fors boire et mangier et faire joie.

Grant tans demora li Emperères ou païs ù il estoit. Et cant il ot aconplie sa besongne, si s'en retourna viers Bisanche. Cant il fu à II. journées priès, si vint à lui uns des mesages de ses mesagiers ki venoient de Bisanche. Li Enperères demande coument on fasoit[4] à sa cité. Li varlés dist ke on i fasoit trop grant fieste conme de boire et de mangier et d'iestre à aise, et ke on n'i avoit fait euvre dedens xv. jours.

1. Et comme sage.
2. *Coustans*, sujet nominatif, Constant épousa.
3. Il y eut.
4. Comment on faisoit, on se conduisoit.

— Et pour coi es çou? dist li Enperères.

— Pour coi, sire? dont ne le savés vous bien?

—Naie voir[1], dist li Enperères, mais di le moi.

— Sire, dist li varlés, vous envoiastes un trop biel enfant jouene[2] à vostre kastelain, et si mandastes par vos laitres ke il li feist espouser vostre fille la bielle, si seroit apriès vous enperères, et k'il estoit bien haus hom et dines de lui[3] avoir. Mais vos fille ne le vot prendre devant ke li castelains en eust parlé à vos barons. Il en parla à aus tous et lor moustra vos laitres. Et il disent tout k'il couvenoit faire vostre coumandement. Cant vostre fille vit ke tout s'i acordèrent, si n'en osa aler encontre, ains s'i asenti[4]. Tout ensi fu vostre fille espousée; si a tel joie à vostre cité ke nus ne le poroit souhaisdier[5].

1. Non vraiment.
2. Jeune.
3. Elle.
4. Y consentit.
5. Que nul ne le pourroit souhaiter.

Li Enperères, cant il oï ensi parler le mesagier, si fu tous eshahis et pensa molt à ceste chose; si demanda au varlet conbien il avoit ke cil varlés avoit espousé sa fille, ne s'il avoit geu à li[1].

— Sire, fait li varlés, oil, et si puet[2] jà bien iestre grose, car il a plus de III. semainnes k'il l'a espousée.

— Voire, dist li Enperères, ce soit à boine eure[3], car puis k'il est ensi, à soufrir le me couvient, puis ke autrement ne puet iestre.

Tant esra li Emperères k'il vint à Bisanche; si li fist hon[4] molt bielle fieste, et sa bielle fille li vint à l'encontre et[5] ses maris Coustans, ki tant fu biaus varlés ke nus plus. Li Enperères, ki fu sages, lor fist molt grant joie et mist les II. mains sour lor II. tiestes, et les i tint grant pièche[6], et c'est la manière de la beneiçon[7] as paiiens. Celle

1. Couché avec elle.
2. Et elle peut.
3. A bonne heure, heureusement.
4. On.
5. Ainsi que.
6. Long-temps.—7. Bénédiction.

nuit pensa molt li Enperères à ceste miervelle coument che pooit iestre avenu, et tant i pensa k'il sot aukes bien ke çou ot esté par sa fille. Si n'en volt mie aler encontre, mais il demanda à veoir la laitre ke il avoit envoiie, et on li moustra; si i vit son saiiel pendant et vit la laitre ki fu escrite. A la manière ke la chose ot esté faite, si dist à soi meismes s'il voloit contrester[1] as choses k'il couvient avenir.

Apriès çou, fist li Enperères Coustant[2] son nouviel fil chevalier, ki estoit maris sa fille, et li douna et otria[3] toute sa tière apriès son deciès. Et cil Coustans le tint bien et sagement conme boins chevaliers et preus et hardis, et se deffendi molt bien de ses anemis. Si ne demora pas lontans ke ses sires li Enperères moru; et fu ses siervices[4] fais selonc la loi paiiene molt ricement. Et li emperères Coustans fu enperères. Si ama molt et ounoura[5] l'abé ki

1. Qu'il vouloit, qu'il avoit voulu s'opposer....
2. L'empereur fit chevalier Constant... qui étoit...
3. Octroya.
4. Son service, ses obsèques.
5. Honora.

l'avoit nori, et le fist tout segnour[1] de lui. Et fist li empères Coustans, par le consel l'abé et par le volenté de Dieu le tout poisant, sa fame crestiiener[2]; et tout cil de la tière furent convierti à la loi Jhesucris. Et engendra li enperères Coustans en sa fame un oir marle[3] ki ot à non Coustentins, ki fu puis molt preudom[4]. Et si fu puis la cités apielée Coustantinoble, pour son père Coustant ki tant cousta, ki[5] devant avoit esté apielée Bisanche.

Si finist chi atant[6] li contes dou roi Coustant l'empereur.

1. Gouverneur, directeur.

2. Chrétienner sa femme, la rendre chrétienne.

3. Un héritier mâle.

4. Preudhomme; la preudhomie résumoit toutes les qualités guerrières et morales qu'on pouvoit souhaiter dans un chevalier. On se souvient du passage de Joinville : « Car (saint Louis) grant différence disoit estre entre preuhomme et preudomme, et que maint chevalier y avoit entre les chrestiens et entre les Sarrasins qui estoient assez preux, mais ilz n'estoint pas preudommes, car ilz ne craignoient ne amoient Dieu aucunement. »

5. Qui, la cité.

6. A cet endroit.

LI AMITIEZ

DE

AMI ET AMILE

LI AMITIEZ
DE
AMI ET AMILE

A temps de Pupin[1], roi de Frans, fu uns anfes[2] nez ou[3] chastel Bericain[4] de noble père de Alemaigne et de grant sainté[5]. Li pères et la mère

1. Pepin.
2. Enfant.
3. Au.
4. Alberic des Trois Fontaines dit que Castel Béricain étoit situé dans une partie de l'Allemagne soumise à la France, *propè Cluniacum* (sans doute Cluny, dans la Bourgogne).
5. Sainteté.

promistrent Deu[1] et à Saint Père[2] et Saint Pol, por ce que plus n'an avoient[3], se Dex li donet vie qu'il le porteroient baptizier à Rome.

Et à celui temps avient[4] une visions à conte de Alverne[5], à cui sa famme estoit grosse d'anfant; quar il li sambloit que l'Apostoilles[6] de Rome baptizoit maintes anfanz en son palais, et les confermoit de creime[7]. Et quant cil Cuens[8] fu esvoilliez il demandai[9] à saiges genz que ce pooit[10] senefier qu'il avoit veu par songe. Et sa vi-

1. A Dieu.
2. Saint Pierre.
3. Parcequ'ils n'avoient pas d'autre enfant.
4. Advint.
5. Le *Speculum Historiale* donne *Arvernia* (Auvergne). Alverne pourroit être *Alvernum* (Anvers).
6. Le pape.
7. Et les confirmoit en foi et en vertu en les oignant des saintes huiles.
8. Ce comte.
9. Demanda. On trouvera, pendant tout le cours de cette pièce, la troisième personne du prétérit indiquée par la terminaison *ai*; la première au contraire prend parfois la terminaison *a*, exactement en sens inverse des règles de la grammaire actuelle.
10. Pouvoit.

sion revelée, uns saiges hons anciens, par le consoil de Deu, li dit :

— Fai grant joie, Cuens, car i te[1] nastrai uns fiz plains de grant proace et de grant sainté. Et celui tu feras porter à Rome, et le feras baptizier à l'Apostoile.

Et de ce fist grant joie li Cuens, et il et ses genz loèrent[2] le consoil du voillart.

Li anfez fu nez, et nurriz chieremant; et quant il ot .II. anz, et li pères selon son propos le portast[3] à Rome, il vient à la cité de Luques. Et enqui[4] il trovai un noble home Alemant qui s'an aloit à Rome, et portet baptizier son fil. Cil[5] saluèrent l'un l'autre et demandèrent li un as[6] autres qui il estoient et qui[7] queroient. Et cum il se

1. *Ici* ou *il* te naîtra. Peut-être faut-il lire *ice*, celui-ci te naîtra un fils, celui qui va naître te sera un fils plein de prouesse, de valeur.

2. Et lui et ses gens louèrent, admirent comme sage, etc.

3. Tandis que le père le portoit.

4. Là.

5. Ceux-ci. *Cil* signifie également celui-ci.

6. A.

7. *Et qui* (*il*) *queroient*, et ce ou celui qu'ils cherchoient. *Qui* est employé fréquemment pour qui il ou que il.

trovassient[1] en un propos, si s'ajostèrent[2] ensamble per grant familiarité et ensamble antrèrent à Rome. Et li dui[3] anfant se comancèrent tant à amer que li uns ne voloit mangier sans l'autre, et vivoient d'une[4] viande, et en un lit gisoient.

Et en tel menère[5] li père les portèrent devant l'Apostoille à Rome, et li dirent :

— Sains Perres[6], que nos savons et creons estre en leu[7] de Saint Père l'Apostre, li cuens de Alverne et uns noble chevalier de Briquain Chastel requièrent Vostre Sainté que vous doignoiz[8] baptizier lor fiz qu'il ont ci de loinz aportez, et que vos wolloiz[9] prandre lor petite offerande de lor mains.

1. Subjonctif du verbe *trouver :* et comme il arriva qu'ils se trouvèrent en un même propos.

2. S'ajoutèrent, se mirent l'un à côté de l'autre, se réunirent.

3. Deux.

4. *Un*, *une*, a souvent, comme ici, le sens de le même, la même.

5. Manière. Ce mot se rapporte à tout ce qui précède : de cette sorte, par cette série de circonstances.

6. Saint-Père.

7. Lieu.

8. Daigniez.

9. Veuilliez.

Et li Apostoiles lor respondi :

— Je tient mult acceptables vos dons, mas ne me sont pas mult necessaire. Donés las[1] as povres qui mestier an ont[2]. Les anfans je baptizerai volontiers, et[3] li Pères et li Fiz et li Sainz Esperiz les embrassoit à l'amor de Sainte Trinité!

Et tantost l'Apostoiles las baptiza en l'englise de Saint Salvaor[4]; et mist à num à fil le Conte, Amiles[5], et à fil dou Chevalier, Amis. Et maint chevalier de Rome les tiendre as fonz à grant joie, et les an levèrent[6], ausi cum Dex le vosit[7]. Et fait[8] l'office dou baptaime, li Apostoiles comandai à aporté .II. enas de fust[9], ornez d'or et de

1. Les.

2. Qui besoin en ont.

3. Afin que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit, les embrase de l'amour, ou les retienne dans l'amour, etc.

4. Sauveur.

5. Et donna pour nom au fils du Comte, Amiles, etc.

6. Les locutions : *lever des fonts*, ou *lever sur les fonts*, qui indiquoient deux détails de la cérémonie du baptême, signifioient également servir de parrain.

7. Ainsi comme Dieu le voulut.

8. Et étant fait.

9. Deux coupes de bois.

pierres preciouses, d'un grant et d'un large et d'une faicture[1], et les donai as anfanz et dit :

— Prenez cest don qui soit à vos en tesmoignaige que je vos ai baptiziez en l'englise Saint Salveor.

Les quex il pristrent liemant et les regratièrent[2] mult, et dès enqui s'an repairèrent[3] à grant joie en lor leus.

A l'anfant de Beriquain donai Dex si grant sapience que on pooit croire que ce fu uns autres Salemons. Et quant il[4] fu en l'aaige de .xxx. anz, une fievre prist son père, et comançait[5] à amonester son fil par tex[6] paroles :

1. D'une même grandeur, largeur et facture.

2. Lesquelles ils (les deux pères) prirent joyeusement, et pour lesquelles ils rendirent grandes grâces, firent de grands remerciements.

3. Cette phrase est trop concise pour être littéralement rendue ; *s'en repairer* indique l'activité d'un homme qui tout à la fois quitte un endroit, qui se dirige vers un autre et qui y arrive : De là partant, ils se rendirent et arrivèrent joyeusement en leurs lieux, chacun en son pays.

4. Amis.

5. Et il commença.

6. Telles.

— Beaus fiz chiers, pruchennemant me covient[1] morir, et tu demoras et seras tuens sires[2]. Premieremant, beaus fiz, garde las comandemanz de Deu; la chevalerie Jhesucrist[3]; garde la foi à tes seignors, et done aide à tes compaignons et à tes amis. Deffan les vaves et les orfenins[4]; relièveleschaitis et las beseignos[5], et aies toz jors en memoire ton darrenier jor. Et n'oblier[6] pas la société et l'amitié dou fil à qonte de Alverne, quar l'Apostoile de Rome vos baptiza en un jor et de un dom vos honorai. Vos estes samblant[7] de beauté, de forme,

1. Il me faut.

2. Ton propre maître.

3. Sous-entendu, sans doute, *exerce* la chevalerie de Jésus-Christ.

4. Les veuves et les orphelins.

5. Aide, appuie, restaure les foibles et les besoigneux. *Chaitis*, dans le principe captif, puis pauvre, foible, infirme, misérable, puis méprisable.

6. N'oublie pas. Dans le langage du treizième siècle l'impératif, accompagné d'une négation, se rendoit fréquemment par l'infinitif. Nous en trouverons plusieurs exemples dans Amis et Amile.

7. Semblables.

et de quantité[1] et qui vos varoit il diroit que vos estes frère.

Et ces paroles fenies, recehu[2] son Salveor, il trespassai en Nostre Seignor. Et ses fiz le fist sevellir[3], et li fist randre le servise[4] qu'on doit faire por mors.

Après la mort son père, mavaisses[5] li portèrent envie, et li firent maintes injures, et formant[6] l'aissoient[7]; et il les amet toz et soffroit quamque[8] on li façoit. Que vos an diroie plus, à ce le menèrent qu'il getèrent lui et sa mesnie[9] de son heritaige paterne et le chacèrent fors[10] de son chas-

1. De force.
2. Étant reçu.
3. Ensevelir.
4. Lui fit faire le service funèbre.
5. Mauvaises gens, les mauvais, les méchants.
6. Fortement, beaucoup, souvent.
7. Nous pensons qu'il faut lire ainsi : le haissoient; peut-être faut-il retrancher l'apostrophe, *laissoient*, *lacessebant*, l'injurioient. Vincent de Beauvais dit *inviderunt*.
8. Tout ce que.
9. *Mesnil*, *maisnie*, *maignie*, la famille, a suite, la domesticité, dans le sens le plus étendu, tous ceux qui composent l'état de maison.
10. Hors.

tel. Et quant il ot pansé as comandemanz de son père, se[1] dit à ces[2] qui aloient en sa compaignie :

— Li mavais m'ont geté à tort de mon heritaige, mas[3] j'ai bone esperance en Nostre Seignor qu'il me aiderai. Alons nos an à la cort à qonte Amile, qui fu mes amis et mes compains[4]. Cil par avanture[5] nos fera riches de ses biens et de sa possession[6]. Se ce non, nos an irons à Hildegarde, la Roine, fame le roi Charle[7] de France, qui ai acostumé de consoillier[8] les desheritez.

1. *Ce* ou *si*, cela ou ainsi, alors.

2. Ceux.

3. Mais.

4. Compagnon, compère, celui qui a avec un autre une série d'affaires ou de pensées communes; *cum pane*, celui qui a mangé le pain avec un autre, dit Pasquier dans ses Recherches.

5. Sans doute.

6. Domaine, terre, fief. Le mot *biens* qui précède s'applique plutôt aux choses mobilières.

7. Charlemagne.

8. Conseiller. Le sens de ce mot étoit alors plus étendu que de nos jours; il comprenoit la parole et l'action, le conseil utile, effectif, qui fait prévaloir son sentiment et s'en porte garant. De la part du roi Char-

Et cil li respondirent qu'il estoient apparaillié [1] de lui segre [2], et de obeir à lui.

Et maintenant [3] il s'an alèrent à la cort dou Qonte; et no trovèrent pas, quar il estoit alez à Bericun visiter Ami, son compaignon, et conforter de la mort son père. Et quant il ne le trovai, si s'an parti toz corrociez [4], et proposa qu'il ne repaireroit en son païs tant qu'il ot trové Ami, son compaignum. Et le quist [5] en France et en Alemaigne, où il avoit oï [6] dire que sui [7] parant estoient, et n'an pot [8] trover certenneté [9].

les, le conseil, c'étoit non seulement la sagesse, mais la force; Amis veut dire qu'il trouvera là aide non seulement de paroles, mais de biens et d'armes.

1. Préparés.
2. Suivre.
3. Sur-le-champ.
4. Ce mot n'a pas un sens aussi restreint que notre mot actuel *courroucé;* il signifie tout ce qui fait sortir du calme ordinaire, non seulement la colère, mais l'inquiétude, l'étonnement, l'émoi; ici il se traduiroit surtout par *désappointé.*
5. Le chercha, de *quérir.*
6. Ouï, entendu.
7. Ses.
8. Put.
9. Assurance, certitude.

Et Amis, ensamble[1] ses compaignuns, ne cesset de querir son compaignum Amile, jusques à ce qui vindrent chiés un noble home, où il furent hostalé[2]. Enqui recomparent[3] par ordre tote lor avanture. Et li nobles hons lor dit :

— Demorez avec moi, seignor chevalier, et je donrai à vostre seignor ma fille por la sapience que j'ai oï de lui, et vos ferai toz riches d'or et d'argent et de possessions.

Et cele parole lor plaust[4] ; et celebrèrent les noces à grant joie. Et quant il orent enqui demoré per un an et demi, si dit Amis à ses dix compaignons :

— Nos avons meffait de ce que nos avons lassié[5] à querir Amile.

Et lassai enqui .II. de ses serjanz[6] et son enap et s'an alai vers Paris.

Et Amiles avoit jè[7] quis Ami per .II. ans

1. Avec. Nous le retrouverons fréquemment
2. Où ils reçurent l'hospitalité.
3. Là ils racontèrent.
4. Leur plut.
5. Discontinué de.
6. Serviteur, domestique, homme de suite.
7. *Jà*, déjà. Nous le rencontrerons fréquemment.

sans cesser. Et quant Amiles apruchai de Paris, il trovai un pelerin et li demandai s'il aroit[1] vehu Ami qu'on avoit chacié de son païs. Et cil li dit qu'il nun[2]. Et Amiles desvesti sa qote et la donai à pelerin, et li dit :

— Proie[3] Nostre Seignor et ses sains por moi, qu'il me doint[4] trover mon compaignum Ami.

Et se parti[5] dou pelerin, et s'an alai à Paris, et ne trova pas enqui son compaignum Ami.

Et li pelerins s'en alai tot son chemin, et trova Ami deviron[6] le vespre et se saluèrent ensamble. Et Amis dit à pelerin s'il avoit vehu ne oï novelles en nulles terres de Amile, le fil à qonte de Alverne. Et li pelerins toz merveilleus[7] li respondi :

— Qui es tu, Chevalier, qui ci moques

1. S'il auroit ou si par hasard il avoit vu.
2. *Qu'il nun* (non) *avoit vehu.*
3. Prie.
4. Qu'il me donne.
5. Se sépara.
6. Vers, environ.
7. Grandement étonné.

un pelerin? Tu me samble Amile qui m'es hui[1] demandé se je avoie vehu Ami, son compaignum. Je ne sap[2] por quoi tu es[3] changié tun vestemant, tes compaignons, tes chevaus et tes armes; tu me demandes ce que tu me demandas jur[4] deviron tierce[5] et me donas ceste qote.

— Ne te corrocier pas, dit Amis. Je ne sui pas cil cui tu cuides[6]. Mas suis Amis qui quier Amile.

Et li donai de son argent, et li dit qu'il priast à Nostre Seignor que li donast trover Amile. Et li pelerin li dit:

— Vai t'an tot à Paris, et je croi que tu troveras celui que tu quiers si desirranment.

1. Qui m'as aujourd'hui demandé.
2. Je ne sais, je ne devine pas.
3. Tu as.
4. Le manuscrit porte bien ce mot, que nous avons été obligé de conserver, quoiqu'il ne nous satisfît pas; peut-être la proposition *à* a-t-elle été oubliée par le copiste, nous aurions alors *à jur* pour *à jor,* aujourd'hui.
5. Neuf heures du matin.
6. Celui que tu penses.

Et Amis s'an alai après mult inalement[1].

Et landemain Amiles s'estoit jè departiz de Paris, et s'estojt essis delez[2] le fluve de Seigne, en un pré flori avec ses chevaliers, et mangiet. Et quant il virent venir Ami et ses compaignons armez, se levèrent sus[3] et se armarent, et lor vindrent à devant. Et Amis dit à ses compaignons :

— Je voi chevaliers françois qui vienent à nos à armes; combatez vos formant, et deffendez vostre vie. Se nos poons aschaper cest peril, nos an irons à grant joie à Paris, et se[4] serons recehu hautemant à cort le Roi.

Et lachiez les frains, lances levées, et

1. *Isnelement, isnel le pas*, promptement, légèrement, en toute hâte.

2. Près.

3. *Sus*, sur, en haut; il se joint parfois, comme ici, à quelques verbes, à quelques locutions, pour indiquer une nuance, pour accentuer plus énergiquement le sens du verbe et de la locution.

4. *Sē, si*, ainsi, certes, alors. Cette conjonction, qu'il importe de ne pas confondre avec la conjonction conditionnelle *si*, peut être fréquemment rangée, ainsi que nous l'avons déjà plus haut indiqué, dans

aspées traites des does parties[1], en tel menière qui n'estoit samblanz que nuns[2] an peust achaper vis[3]. Mas Dex toz puissanz, qui toz set, qui mat à fin le labor de droiturier[4], fist araster l'une partie et l'autre quant il se furent apruchié.

Adonques dit Amis :

— Qui estes vos, chevalier, qui volez occirre Ami l'essillié[5] et ses compaignons?

A cele voiz Amiles conehuz Ami, son compaignum. Et dit Amiles :

— O tu, Amis, très chiers, repos de mon travail, je suis Amiles, fiz dou qonte de Alverne, qui ne t'ai cessé de querir per II. anz entiers.

Et tantost il descendire de chevaus et se embracèrent, et bassèrent[6], et randirent

la classe des explétifs; elle joue un grand rôle dans la langue du moyen âge. Nous la trouverons très souvent dans nos textes, et très souvent aussi sans qu'elle apporte au sens de la phrase un élément essentiel.

1. Et les épées tirées dans les deux troupes.
2. Nul.
3. Vif.
4. Qui mène à bonne fin le travail des justes.
5. L'exilé.
6. Baisèrent. La langue du moyen âge conserve

Deu graces de ce qu'il s'estoient trové. Et jurèrent feauté, amitié, et perpetuas compaignie li uns à l'autre sus l'espée Amile où avoit reliques. Et dès enqui[1] s'an alèrent à la cort Charle, le roi de France, tuit ensamble. Enqui puet on veoir[2] jovances[3] atemprez[4], saiges, bieaus, eguas de facture[5] et de visaige, amez de toz et honorez.[6] Et li Rois les reçut mult liemant[7] et fit de Ami son tressorier et de Amile son servitor[8]. Et quant il orent ensie[9] demoré per trois anz, Amis dit à Amile:

soigneusement la distinction des deux mots *embrasser* et *baiser*, que nous avons rendus à peu près synonymes, le premier signifiant uniquement l'étreinte des bras, et le second seulement le rapprochement des lèvres.

1. De là.
2. Là vous eussiez vu.
3. Jeunesse, jeunes gens.
4. Modérés, tempérants, modestes.
5. Égaux de forme.
6. Dans le *Speculum Historiale* cette phrase est placée après celle qui suit dans notre texte.
7. Joyeusement.
8. *Dapifer*, sénéchal, dit la Chronique d'Alberic des Trois Fontaines.
9. Ils eurent ainsi.

— Beaus douz compains, je desier mult à veoir ma famme que j'ai lassie, et revanrai à plus tot que je porrai. Et tu demoras à cort; mas garde toi de atochier[1] à la fille le Roi, ensor que tot[2] de Arderi le felon.

Et Amiles li respondi :

— Je m'an garderai per ton comandemant, mas tantost cum tu porres, repaire[3].

Ansie s'an departai Amis.

Mas Amiles getai ses eauz[4] sus la fille le Roi, et la conust tantost cum il pot. Et mult tot ot oblié les comandemanz et les ensoignemanz de Ami, son compaignum. Mas ceste avanture n'est pas trop estrange, cum il ne fut pas plus sainz de David, ne plus saiges de Salomon.

Entre ces choses Alderiz, li traites qui li portoit envie, vient à lui et si li dit :

— Tu ne sez, compains, tu ne sez, quar Amis ai amblé[5] le tressor à Roi, et

1. Toucher.
2. Au dessus de tout, surtout.
3. Reviens ici, regagne la cour.
4. Jeta ses yeux, convoita.
5. Volé.

por ce il s'en est foiz. Por quoi je te requier que tu me juroies feauté de amitié et de compaignie, et je le te jurerai ausi sus la Sainte Evangele.

Et ce fait, Amiles ne dotai[1] pas reveler son secret à Arderi.

Et quant Amiles donast de l'aigue[2] à Roi por ses mains laver, li faus Ardriz dit à Roi :

— Ne prainez pas l'aigue de cil mavais home, sire Rois, quar il est plus dignes de mort que de vie; quar il ai tollu à la fille la Roine la flor de sa virginité.

Quant ce oït Amiles, si chait toz espaontez[3] et ne pot mot dire. Et li benignes rois le relevai et li dit :

— Lièvе toi, Amiles, et n'aies pas paor, et te deffan de cest blasme.

Adonques il leva et dit :

— Ne voilliez croire, sire Rois, as meçonges[4] de Arderi le traitor, quar je sai que

1. Ne craignit pas de.
2. De l'eau.
3. Il tomba tout épouvanté, tremblant.
4. Aux mensonges.

vos estes droituriers juiges [1] et que vos ne flangissez de droite voie [2] ne por amor ne por aine. Por quoi je vos pri que vos me donoiz espace de consoil [3], et que je me puisse espurgier de ceste caus [4] par devant vos, et faire la bataille contre Ardré le traitor, et que je le rande vaincu de sa meçonge [5] par devant tote la cort.

Et li Rois dona à l'un et à l'autre aspace de consoil jusques après none [6], et adon-

1. Juge intègre.

2. Ne fléchissez pas, ne vous détournez pas de la droite voie.

3. Temps pour prendre conseil et aide de mes amis.

4. De cette cause, de ce procès, de cette accusation. Peut-être faut-il comprendre de ce cas plutôt que de cette cause.

5. Que je le rende vaincu de son mensonge, que je le rende convaincu, que je le force à convenir de son mensonge. Alors le combat judiciaire étoit si nécessairement le jugement de Dieu; l'accusation et la bataille, la vérité de l'accusation et le succès de la bataille, étoient tellement liés, que la victoire emportoit conviction. C'est ce qui explique l'énergique concision de notre texte.

6. Après trois heures de l'après-midi. Faisons remarquer cependant que dans le patois picard, de même qu'en anglois, *none* (*noon* en anglois), c'est l'heure de midi.

ques venissient [1] par devant lui por faire lor davoir. Et cil vindrent devant le Roi à termine qui lor fu donez [2]. Mas Ardrez amena Herbert, le qonte, por lui, et Amiles ne trovai qui fust por lui mas que [3] Hildegarde, la roine, qui prist la cause por lui, et empitrai [4] aspace de consoil à Amile par itel covenant [5] que se Amiles ne revenoit à termine estaubli [6] qu'ele fust privée à toz jors dou lit le Roi.

Et quant Amiles s'an alet querir consoil il acontrai Ami son compaignum qui repairoit à la cort le Roi. Et Amiles descendi desus son cheval et se mist as piez son compaignum.

— O tu, une sole esperance de ma salut, j'ai mal gardé ton comandemant, quar j'ai encorru blasme de [7] la fille le Roi, et ai pris bataille contre le faus Ardré.

1. Et que alors ils vinssent.
2. Au terme qui leur avoit été accordé.
3. Mais que, excepté.
4. Elle obtint.
5. Telle condition que si.
6. Au terme fixé.
7. A cause de.

Et Amis li dit en sopirant :

— Lessons ci nos compaignons, et entrons en cel bois reveler nostre secret.

Et Amis comançai à blasmer Amile et li dit :

— Changons nos robes et nos chevaus, et tu t'an vai[1] en ma maison, et je m'an irai faire la bataille por toi contre le traitor.

Et Amiles li respondi :

— Quomant irai je en ta maison, qui ne conois ta famme ne ta masnie, ne onques ne les vis en face.

Et Amis li dit :

— Vai seguremant[2] et enquier saigement de lor conoissance[3], mas bien te garde que tu n'en atoichoies à ma famme.

Et ensie se departirent li dui compaignum en plorant. Et Amis s'en alai à la cort dou Roi en semblance de Amile, et Amiles en la maison son compaignum en semblance de Ami.

Et la famme Ami, quant ele vit celui ra-

1. Et toi, va-t'en en ma maison.
2. En toute sécurité.
3. Cherche avec prudence à les connoître.

pairier, se le corrut enbracier qu'ele cuidoit que ce fust ses mariz, et le vosit[1] bassier. Et cil li dit :

— Fui toi en sus de moi[2], quar j'ai plus grant metière de plorer que de joer, quar dès que je parti de toi j'ai soffertes maintes adversitez et ancor an ai à soffrir.

Et la nuit il se qochèrent en un lit, et Amiles mist s'espée entre as dos[3] et dit à la famme :

— Garde que tu en aune[4] manière ne me atoichies, quar tu morroies tantot de ceste aspée.

Et ansie firent les autres nuiz jusques à ce que Amis repaira en escondu[5] en son hostel por savoir se Amiles li gardoit foi de sa famme.

Li termines de la bataille estoit jè venuz, et li Roine atandoit Amile tote aspaontée. Et li traites Ardrez disoit tot en appert[6] que

1. Elle l'eût voulu.
2. Va t'en de dessus moi, ôte tes bras de dessus mes épaules.
3. Entre eux deux.
4. En aucune.
5. En cachette. — 6. Hautement, sans se cacher.

la Roine ne davoit plus apruchier dou lit le Roi, qui[1] avoit soffert et consenti que Amiles avoit honie sa fille. Entre ces paroles entrai Amis en la cort le Roi vestuz de robes son compaignum à hore de miedi, et dit à Roi :

— Tresdebonaires et loias justisierres[2], je suis apparailliez de faire la bataille contre le faus Ardré por deffandre, moi, la Roine, et sa fille dou blasme qu'il nos accuse.

Et li Rois li respondit benignement et li dit :

— Ne t'amaier[3], Cuens, quar se vainz la bataille je te donra à famme Belisant ma fille.

Et landemain matin Ardrez et Amis antrèrent armé en champ en presance dou Roi et de sa masnie. Et li Roine, et grant compaignie de virges, de vaves et de mariées, alet d'englise en englise, facent[4] prières por le champion sa fille, et donai dons, offerandes et luminaires.

1. Elle qui.
2. Loyal justicier.
3. *Amaier, esmayer*, troubler, effrayer, surprendre.
4. Faisant.

Et Amis se comançai à porpanser [1] en son cuer, quar s'il occioit Ardré qu'il seroit corpauble [2] de sa mort devant Deu, et s'il estoit vaincuz, ce seroit sas rapruges [3] à toz jors; et dit en tel menière à Ardrey :

— O tu, Cuens, cum tu es [4] foul consoil qui si ardiemant desirres ma mort et si folemant maz ta vie en peril de mort! Se tu te voloie reflenchir dou blasme [5] que tu me maz sus [6], et lassier la bataille mortel, tu porroies avoir m'amistiée et mon servise.

Et Ardrés ausi cum for du san [7] li respondi :

— Je ne voil t'amitié ne tun servise, mas jurerai la verité ausi cum ele est, et te trancherai la teste.

1. *Porpanser*, pourpenser, réfléchir profondément à une chose.

2. Coupable.

3. Son reproche, sa honte.

4. Tu as. Nous devons rappeler combien fréquemment dans ce texte l'*e* et l'*a* sont pris l'un pour l'autre.

5. Retirer du blâme, de l'accusation.

6. Que tu me mets sus, que tu jettes sur moi, dont tu m'accuses.

7. Hors de sens.

Ardrés jurai que cil avoit hontée[1] la fille le Roi; et Amis jurai qu'il avoit menti. Et tantost se ferirent ensamble[2] et se combatirent ensamble dès l'ore de tierce jusques à none. Et fu vaincuz Ardrez; et Amis li tranchai la teste.

Li Roi fu corrociez de ce qu'il ot perdu Ardrey, et joianz de ce que sa fille estoit espurgie dou blasme. Et donai à Ami sa fille et grant some d'or et d'argent, et une cité delez la mer où il habitèrent. Et Amis la reçut à grant joie. Et s'an retornai à plus tot qu'il post à son hostel où il avoit lassié Amile son compaignum. Et quant Amiles le vit venir à grant chevachie[3], se cuida que Amis fust vaincuz, si s'an comançai à foir; et Amis li mandai qu'il retornast seguremant, quar il l'avoit vangié de Ardrey, et se[4] li avoit asposée la fille le Roi.

1. *Honter, hontagier,* déshonorer.

2. Frappèrent l'un contre l'autre.

3. Chevauchée, en compagnie d'un grand nombre d'hommes à cheval.

4. Si, ainsi, en conséquence, avoit épousé pour lui, etc.

Dès enqui s'an repaira[1] Amiles et habitai en la dite cité avec sa famme.

Et Amis demorai avec sa famme, et devint meseaus[2] per la permission de Nostre Seignor, en tel menière qu'il ne se pooit movoir dou liet, quar Dex chastoie celui cui il aime.

Et sa famme, qui avoit num Obias, l'avoit mult hays; et mainte foiz se travaillai de lui estrangler. Et quant ce aperçut Amis, si apelai II. de ses sergenz, Azonem et Horatum[3], et lor dit :

— Ostez moi tot de mains de ceste mavaise famme et prenez en escondit[4] mon enap, et m'an portez à chastel de Bericum.

Et cum il apruchassient dou chastel, on lor vient à devant, et lor demandon[5] qui estoit cil enfers[6] malaides qu'il portoient.

1. De là s'en alla Amiles.
2. Lépreux.
3. Ozontem et Ozatum, dit Alberic des Trois Fontaines.
4. En cachette.
5. Et leur demande-t-on.
6. Infirme.

Et lor dirent que ce estoit Amis, lor sires, qui estoit meseaus, qui lor deprioit qui li feissient acune misericorde. Et maintenant cil batirent les sergenz Ami[1] et le trabuchèrent[2] dou cher[3] en quoi on le portet, et lor dirent :

— Fuez tot de ci, se vos ne volez perdre la vie.

Et Amis comancai à plorer et dit :

— O tu, Dex debonaires, plains de misericorde, done moi la mort, ou tu me done aide de m'enfermeté[4].

Et puis dit à ses sergenz :

— Monez[5] à l'englise de Père de Rome, quar Dex per avanture per sa grant misericorde porverai[6] à ma povreté.

Et cum il venissient à Rome, Costantins l'Apostoiles, plains de pidié[7] et de sainté, et mainte chevalier de Rome qui avoient tenu

1. De Amis.
2. Le jetèrent à bas, le firent trébucher.
3. Du char.
4. Dans mon infirmité.
5. *Menez*, menez-moi.
6. Pourvoira.
7. Pitié.

à fonz Ami, li vindrent à devant, et li donèrent sosfisammant sustenance à lui et à ses sergenz. Et per l'espace de trois anz après si grant famine fu en la cité que li pères ostaz volunters le fil de sus lui[1]. Adonques Azones et Horatus dirent à Ami :

— Beaus sire, vos sevez cum feialment nos vos avons servi dès la mor vostre père jusques à cest jor, et que nos n'avons trespassé tes comandemanz; dès ores[2] nos ne poons plus estre avec toi se nos ne volons perir per fain. Porquoi nos te prions que tu nos donoies congié por aschuir[3] ceste mortel pestilance.

Et Amis lor dit en plorant :

— O vos, beas fil[4], nun pas sergent, mes souz[5] confors, je vos pri por Deu que vos ne me lassoiz ici, mas me portez en la cité à conte Amile, mon compaignum.

Et cil qui voloient obeir à ses comande-

1. Éloignoit volontiers le fils de la maison paternelle.
2. Dès maintenant.
3. *Aschuir, aschevir, eschevir, eschever,* éviter.
4. Beaux fils, chers fils.
5. Mon seul.

manz le portèrent lai[1] où Amiles estoit. Et comancèrent à resoner lor tartevelles[2] devant la cort Amile, ausi comme mesel on acostumé[3]. Et quant Amile oï le son, si comandai à un sien sergent qu'il portast à malaide dou pain et de la char et plain son enap, qui li fu donez à Rome, de bon vin. Et quant li sergenz oit fait le comandemant son seignor, il dit à repairier[4] :

— Per la foi, sire, que je vos ai, se je ne tenissem en ma main vostre enap, je cuidasse que ce fust cil que li malaides ai, quar il se samblent de grant et faiture[5].

Et Amiles li dit :

— Va tot et se l'amoine ceanz à moi.

Et quant il fu venuz devant son compai-

1. Là.

2. Instrument composé de plusieurs morceaux de bois liés ensemble. Les pêcheurs s'en servoient pour effrayer le poisson et le pousser dans les filets; les lépreux étoient tenus de l'agiter pour avertir de leur approche.

3. Ainsi que lépreux ont coutume.

4. Au retour.

5. Ils se ressemblent de grandeur et de facture.

gnum, il li demandai qui il estoit, et comant il avoit acquis tel enap.

— Je suis, dit-il, de Briquain le Chastel, et li enap me fu doné de l'Apostoile de Rome qui me baptiza.

Et quant Amiles ce oït, se conust que ce estoit Amis ses compains, qui l'avoit delivré de mort, et li avoit doné la fille le Roi de France à famme. Et tantost il se mist sor lui et commançai formant crier, plorer et deloser [1], basier et embracier. Et quant ce oï sa famme, si corrut tote deschevollée [2], plorant et demenant grant duel quar ele avoit en memoire ce [3] qu'il avoit occis Ardré. Et tantost il le mistrent en un très bel lit et li distrent :

— Demorez avés nos, beau sires, jusques à ce que Dex face sa volunté de vos; quar quanque nos avons [4] est en vostre disposition.

Et cil demorai avec aus, ensemble ses dos sergenz.

1. *Delosier, doulousier,* se désoler.
2. Déchevelée, échevelée.
3. Cela, c'est-à-dire, qu'il avoit occis.
4. Tout ce que nous avons.

Et avient une nuit que Amis et Amiles gisoient en une chambre sanz autre compaignie, que Dex envoia Raphael, son ange, à Ami, et li dit :

— Ami, dors tu?

Et cil qui cuida que Amiles l'eust apelé si respondi :

— Je ne dor pas, bea[1] chiers compains.

Et li Anges li dit :

— Tu es[2] bien respondu, quar tu es compains des celestiaus citieins[3], tu es ensegu[4] Job et Thobie per patience. Je sui Raphael, anges Nostre Seignor, qui te sui venuz nuncier la medicine[5] de ta santé, quar il ai oï tes prières. Tu diras Amile, ton compaignum, qu'il occie ses dos anfanz, et te lavoit[6] en lor sanc, et tu recevrez la santé de ton cors.

Et Amis li dit :

1. Beau.
2. Tu as.
3. Citoyens.
4. Tu as ensuivi, suivi, imité.
5. Annoncer le remède.
6. Subjonctif, te *laveit*, qu'il te lave.

— Ce ne soit jè[1] que mes compains soit homicides por ma santé.

Et li Anges dit :

— Il le covient ansie[2] faire.

Et ce dit, li Anges se departi. Et Amiles ausi, come en dormant, oï ces paroles, et se esvoilla et dit :

— Qui est ce, compains, qui ai parlé à toi ?

Et Amis li respondi que nuns[3] : — Mas je ai proié Nostre Seignor ausi cum j'ai acostumé.

Et Amiles dit :

— Ce n'est pas ansie, mais aí aucuns[4] parlé à toi.

Adonques il levai sus[5], et s'an alai à l'uis de la chambre, et le trova clos, et dit :

— Di moi, beas frère, qui ai dit à toi ces paroles de nuit ?

Et Amis comançai formant à plorer, et li

1. *Jè, jà*, déjà, jamais, point, maintenant, etc. Que cela ne soit jamais, que.

2. Ainsi.

3. Que personne, que nul.

4. Mais aucun, quelqu'un a parlé.

5. Il se leva.

dit que ce estoit Raphael, li anges Nostre Seignor, qui li avoit dit :

— Amis, nostre Sires te mande que tu dies Amile qu'il occie ses dos anfanz et te lavoit de lor sanc, et tu seras curez de ta maselerie[1].

Et Amiles fu tot commuz[2] en ces paroles et li dit :

— Amis, je t'avoie abandoné sergenz et beasses[3] et toz mes biens, et tu fainz en fraude que li Anges ai parlé à toi por ce que je occie mes dos anfanz !

Et Amis comançai maintenant[4] à plorer et dit :

— Je sace que j'aie parlé à toi grief chose come contrainz ; je te pri que tu ne me getoies pas de ton hostel.

Et Amiles li dit que ce qu'il li avoit covant[5] qu'il li tenroit[6] jusques à l'ore de la

1. Guéri de ta lèpre.
2. Touché, ému, irrité.
3. *Beasses*, *baiasses*, *baisselle*, bachelette, jeune fille, servante.
4. Immédiatement.
5. Promis.
6. Tiendroit.

mort : — Mas je te conjur per la foi qui est entre moi et toi, et per nostre societé, et per le baptaime que nos preimes entre moi et toi à Rome, que tu me dies se ce est hons[1] ou Anges qui ce t'ai dit.

Et Amis respondi :

— Ausi cum ce est voirs[2] que li Anges ai parlé à moi en ceste nuit, se me delivroit[3] Dex de m'enfermeté !

Adonques Amiles comançai à plorer en secret et panser en son cuer : Se cil fu apparailliez[4] devant le Roi morir por moi, et por quoi n'occirai je por lui mes enfanz ? Si m'ai gardé foi jusques à la mort, por quoi ne li garderai je foi ? Abraham fu salvez per foi ; et li saint vainquirent les reaumes per foi. Et Dex dit en l'Avangile : « Ce que vos volez que li home vos facent et vos lor faites cele meismes chose. »

Et Amiles, sans plus demorer, s'an alai à la chambre sa famme, et li dit qu'ale alast oïr le servise Nostre Seignor[5]. Et li

1. Homme.
2. Vrai.
3. Ainsi puisse Dieu me délivrer ! — 4. Prêt.
5. Le service de Notre Seigneur, la messe.

Contesse s'an alai à l'englise ausi cum ale l'avoit acostumé.

Et li Cuens prist s'apée et s'an alai à lit où gisoient li anfant, et les trovai dormanz. Et cil se gitai sus aus et comançai à plorer amèrement et dit :

— Qui oï onques père qui voluntiers occiest[1] son anfant! Hé, las, mi enfant! je ne serai plus pères, mas cruiaus occierres[2]!

Et li anfant se esvoillèrent des larmes de lor père qui chesoient[3] sus aus. Et li anfant qui regardèrent lor père en la face comancèrent à rire. Et cum il heusient jè[4] l'aïge deviron de trois anz, li pères lor dit :

— Vostre ris tornera en plor, car vostre sanz innocenz serai maintenant espanduz.

Et ce dit, il lor tranchai les testes, et puis les realinai[5] arriers ou lit, a ajosté les testes

1. *Occiast*, tuât.

2. Mais cruel meurtrier.

3. Qui tomboient.

4. Et comme ils avoient déjà, etc.

5. Le mst. porte bien *realinai*, et le langage de cette légende est trop particulier pour que nous ne conservions pas les mots même qui nous sont incon-

as cors[1], et les covrit ausi cum s'il dormissient. Et dou sanc qui ot recehu lava son compaignum et dit :

— Sire Dex, Jhesucriz, qui comandas as homes garder foi en terre, et qui mundas le mesel en ta parole[2], tu doignoies[3] munder mon compaignum por la cui amor[4] j'ai espandu le sanc de mes anfanz !

Et maintenant Amis fu mundez de meselerie, et cil rendarent graces à Nostre Seignor à grant joie, et distrent :

— Benoit soit Dex, li pères Nostre Seignor Jhesucrit, qui salve ces qui ont esperance en lui !

Et Amiles vestit son compaignum de ses très bones robes. Et quant il s'an aloient à l'englise por randre enqui graces, et les cloches per la volunté Deu sonèrent per lor[5].

nus. Nous pensons, cependant, qu'il faut lire *reclinai*, reclinà, recoucha ; il les repoussa dans le fond du lit.

1. Il rajusta les têtes aux corps, peut-être faut-il lire : *à ajosté*, de façon à rajuster.

2. Qui guéris le lépreux par ta parole.

3. Toi, daigne guérir. — 4. Pour l'amour duquel.

5. Par elles, d'elles-mêmes.

Et quand li publes[1] de la cité ce oït, si corrurent tuit as mervoilles[2].

Et li famme dou Conte quant ele les vit ambedeus[3] aler ensamble si comançai à demander liquex estoit ses mariz[4], et dit :

— Je conois bien les vesteures de ces dos, mas je ne sap[5] liquex est Amiles.

Et li Cuens li dit :

— Je sui Amiles, et cist mes compains est Amis qui est sanez.

Et li Contesse se merveilla et dit :

— Je le voi tot sain, mas je desir mult savoir comant il est sanez ?

— Randons graces à Nostre Seignor, dit li Cuens, et comant ce soit fait ne vos chaille[6].

L'ore de tierce estoit jè, et li pères ne li mère n'estoient encor antré ver les enfanz, mas li pères sopiriet formant por la mort de

1. Le peuple.

2. Alors ils coururent tous aux merveilles, à l'endroit où les cloches sonnoient ainsi miraculeusement.

3. Tous deux.

4. Lequel étoit son mari.

5. Je ne sais.

6. Ne vous inquiétez pas de savoir comment cela a été fait.

ses enfanz ; et li Conteisse demandai ses anfanz por faire joie ; et li Cuens li dit :

— Lassiez, Dame, dormir les anfanz.

Et il antrai toz souz[1] ver les enfanz por plorer sor aus. Et il les trovai joant en lit. Mas en la seneure[2] de lor plaies apparut entor le col ausi cum uns filoz roiges[3].

Et les prist entre ses braz et les portai à la mère et dit :

— Fai grant joie, Dame, quar tui fil que je avoie occis per le comandemant de l'Ange sont vif, et de lor sanc est curez et sanez Amis.

Et quant la Contesse l'oït, se dit :

— O tu, Cuens, por quoi ne me menas tu avec toi por recevoir le sanc de mes anfanz, et an euse lavé ton compaignum Ami et mon seignor.

Et li Cuens li dit :

— Dame, lassons aster[4] ces paroles, et

1. Tout seul.

2. En la guérison, à l'endroit où leurs plaies étoient refermées.

3. Comme une sorte de filet rouge.

4. *Aster, ester,* rester, arrêter, demeurer, cesser : *lassons aster ces paroles*, laissons là de telles paroles.

soiens ou[1] servise Nostre Seignor qui ai hui faites granz miracles en nostre maison.

Laquel chose il firent jusques à la mort, et gardèrent chasté[2].

Et fit on grant joie par cele cité per x. jors.

Et à cel jor que Amis fu sanez, et li dyable an portèrent sa famme, et li brisèrent le col, an portèrent l'arme[3].

Après de ce, Amis s'an alai à chastel de Bericain et mist le siège devant, et demora tant devant qu'il se randirent cil qui estoient ou chastel. Et il les reçut benignemant et lor perdonai son mal talent[4], et dès enqui en avant il habitai paissiblement avec aus; et tient avec lui le annés[5] fil Amile, et servi à Nostre Seignor de tot son cuer.

Après de ce, Adrieins, Apostoilles de Rome, envoia ses mesaiges à Charle, roi de France, qu'il li venist en aide contre

1. Au.
2. Chasteté.
3. L'âme.
4. *Mal talent*, *mautalent*, mauvaise volonté, méchante disposition, colère; et *lor perdonai son mal talent*, leur accordant le pardon, il oublia sa colère.
5. L'aîné.

Desir[1], roi des Lombars, qui mult tormantet lui et l'Englise[2]. Et Charles estoit adonc en la vile de Theodocion[3]. Et enqui vient Pierres[4], li mesaiges l'Apostoile, qui li dit que li Apostoiles li proiet qu'il venist à lui por deffendre Sainte Eglise. Et maintenant li rois Charles envoia à celui Desier ses mesaiges qu'il[5] li depriet qu'il randast à Saint Père[6] les citez et les autres choses qu'il li avoit tolues, et il li donroit la quantité de quatorze mile soz de or en or et en argent. Et cil ne se vost onques flenchir[7] per prières ne per dons. Adonques li bons rois Charles mandai à lui venir toz menières de genz, avesques, abbez, dux, princeps, marchis, et autres fors chevaliers. Et envoia à

1. Didier. — 2. 773. — 3. Theodonis villa (Thionville) diocesis Metensis, dit Alberic des Trois Fontaines. Charlemagne revenoit alors victorieux de sa première guerre contre les Saxons. Le texte latin du mst. de Saint-Omer donne : *Theodotionis villa*. — 4. C'est aussi le nom que donnent les Annales d'Eginhard et les Grandes Chroniques de France, très conformes du reste à ce passage de notre légende. — 5. Ses messages, ses envoyés, chargés de lui dire qu'il le prioit, etc. — 6. A Saint Pierre. — 7. Ne voulut jamais se désister, se laisser fléchir.

Cluses[1] aucuns de ces por garder les trespas[2]. Entre les quex fu Albins[3], avesques de Angiers, homs plains de grant sainté.

Et li rois Charles, ensamble plusors combatanz, se apruchai ver Cluses per le mont de Sinense[4], et envoia Bernart[5] son oncle, ensamble plusors, per le mont de Jovis[6]. Et li devant dit Desiers, ensamble tote sa force, estoit jè à Cluses, lesquex il avoit faites garnir de ferremantes et de perrières[7].

Et maintenant que Charles apruchai de Cluses il envoia ses mesaiges à Desir, en depriant qu'il randast à Saint Père les citez qu'il li avoit tollues. Et cil ne vosit faire sa

1. Aujourd'hui petite ville du canton de Genève.

2. Le passage.

3. Nous trouvons Mauriolus évêque d'Angers au temps de Charlemagne. Vincent de Beauvais et Trithème placent saint Albin vers l'année 760; les Sainte-Marthe combattent cette opinion et mettent l'épiscopat de saint Albin entre 538 et 550.

4. Le mont Cenis.

5. Nous ne connoissons de ce nom, parmi les oncles de Charlemagne, qu'un fils naturel de Charles Martel, Bernard, abbé de Saint-Quentin.

6. Le mont Saint-Bernard.

7. De chaînes et d'ouvrages en pierre. *Fabricis materiis*, dit le *Speculum Historiale*.

prière. De rechief Charles li mandai qu'il li envoiast trois des anfanz des juiges de Lombardie en hostaiges jusques à tant qu'il heust randu les citez de l'Englise, et il s'an repaireroit en France atot son ot[1] sanz bataille et sans faire autre malice. Et cil ne por ce ne por autre chose ne se vost flenchir.

Et quant Dex tot puisanz ot vehu le dur cuer et la malice de celui, et li François s'an vosisient[2] jè retorner arriers, il mist si grant paor et si grant tramblison[3] ou cuer des Lombars que s'an tornèrent tuit en fuie[4], jè sa ce que[5] nuls n'as[6] chacet, et laissèrent enqui lor tantes et toz lor apparaillemanz. Quant ce vit Charles et ses oz[7], se les seguirent, et se botèrent[8] en Lombardie François, Alemant, Inglois et totes autres menières de genz.

1. Avec son armée.
2. Et que les François s'en vouloient (s'en voulussent) retourner.
3. Tremblement.
4. Tous en fuite.
5. *Jà soit ce que*, quoique.
6. Ne eux, ne les.
7. *Et son ost*, et son armée.
8. Se boutèrent, se jetèrent.

En cel ot estoient Amis et Amiles, qui estoient premier en la cort le Roi; et tote voie[1] il s'estudioient as ovres Nostre Seignor[2] en juenant, en orant[3], en amones facent, en donant aide as vaves[4] et à orphenins, en aspaisant sovantefois l'ire[5] dou Roi, en soffrant des mavais, et en consoillant le reaume de Romains.

Et jè sai ce que[6] Charles ot granz genz en Lumbardie, li roi Desirs li vint à devant ensamble[7] son petit ot : quar lai[8] où Desirs avoit un provoire[9], Charles avoit un avesque, là où cil avoit un moine, cist avoit un abbé, se cil[10] un chevalier, et cist[11] un prince, se cil un home à pié, et cist un duc ou un conte. Que vos diroie je? lai où

1. Toutefois.
2. Aux œuvres de Notre Seigneur.
3. Priant.
4. Veuves.
5. La colère.
6. *Et jà soit ce que.*
7. Avec.
8. Là.
9. Un prêtre.
10. Si celui-là.
11. A son tour celui-ci.

et feist on enqui[1] englise. Et cil consoz plaust[2] mult à Roi, et i[3] fist on does englises : une, per le comandemant Charle, en l'onor de Saint Oseige[4] à Verceaus[5], et li autre, per le comandemant la Roine, en l'onor de Saint Père.

Et li Rois fit à aporter does arches[6] de pierre où furent seveli Amis et Amiles, et fu portez Amiles à l'englise de Saint Père et Amis à l'englise de Saint Oseige; et li autre cors furent sevelli çai et lai. Et landemain matin li cors Amile et ses sercuis[7] furent trové en l'englise Saint Oiseige delez[8] le sercuil Ami son compaignum.

Or oez mervoilleuse société qui ne pot estre dessevré per mort! Et cest miracle fist Dex por ceus, qui[9] avoit doné en puissance

1. Que on ensevelit les morts et que on fit là une église.
2. Et ce conseil plut au roi.
3. Y.
4. Saint Eusèbe.
5. Verceil. Saint Eusèbe de Verceil.
6. Deux coffres, deux cercueils.
7. Et son cercueil.
8. A côté de.
9. Pour eux, lui qui, etc.

à ses disciples qu'il peusient[1] movoir et tresporter les montaignes. Et por cest miracle li Rois et li Roine demorèrent enqui per .xxx. jors, et firent faire le servise de ces[2] qui estoient occis, et honorèrent les dites englises de granz dons.

Et dementiers[3] li oz Charle se travaillié de panre[4] la cité qu'il avoient assigie. Et Nostre Sires tormantez[5] ces qui leanz[6] estoient à ce qu'il[7] defailloient per granz langors[8] et per mortalité. Et après. x. mois dès[9] le temps que la cité fu essagie, Charles prist Desir le roi, et toz ceus qui avec lui estoient, mist la cité et tot le reaume à sa subjection. Et Desir le roi et sa famme an menai en France. Et saint Albins, qui avoit jà relevez[10] mors, et maintz avugles enlu-

1. Qu'ils peussent.
2. Le service funèbre de ceux.
3. *Dementiers, en dementiers*, pendant ce temps, ce pendant.
4. Prendre.
5. Punissoit, faisoit souffrir.
6. Là dedans.
7. De sorte qu'ils.
8. Faiblesses, maladies.
9. Depuis, à partir de. — 10. Ressuscité.

minez [1], ordenai [2] clers, provoires et dyacres en la devant dite englese de Saint Oseige, et lor comandai que assiduevemant gardassient les cors des dos compaignons AMI et AMILE qui soffrirent mort desoz Desir, roi de Lumbardie, la quarte yde [3] de octobre,

Reignant Nostre Seignor Jhesucrit,
qui vit et reigne sanz fin
avec le Père et le
Saint Esperit.
AMEN.

1. A maints aveugles rendu la lumière.
2. Ordonna.
3. Le douzième jour.

LI CONTES

DOU

ROI FLORE

ET DE LA

BIELLE JEHANE

LI CONTES
DOU
ROI FLORE
ET DE LA
BIELLE JEHANE

En ceste partie dist li contes[1] d'un roi ki ot à non[2] li rois Flores d'Ausai. Il fu molt boins chevaliers et gentius hon[3] de haut linage. Cis rois Flores d'Ausai prist à fenme le

1. Le conte dit, le conte parle. C'est la formule de transition que nous trouverons employée dans tout le cours de ce récit
2. Fut nommé.
3. Gentil homme.

fille au princhе de Braibant, ki molt fu gentius fenme et de grant linage; et molt estoit bielle pucielle cant il l'espousa, et gente [1] de corps et de façon; et dist li contes ke el n'avoit ke .xv. ans cant li rois Flores le prist, et il en avoit .xvii. Molt menèrent boine vie conme jouene gent ki molt s'entr'amoient; mais li rois Flores ne pooit avoir nul enfant de li, dont il estoit molt dolans, et elle ausi en estoit molt courecie. Celle dame fu molt bielle, et molt ama Dieu et sainte Eglise, et si estoit si bonne aumousnière et si karitavle [2] ke elle paisoit [3] et reviestoit [4] les povres, et lor baisoit piés et mains; et as mesiaus et as mesielles [5] estoit elle si privée et si devote [6] ke li Sains Esperis manoit en li [7]. Ses sires, li rois Flores, aloit souvent as tournois et en Alemagne et en Franche et en mains païs là ù il les savoit, cant il estoit sans guere, et i

1. Gentille, jolie.
2. Charitable.
3. Nourrissoit.
4. Habilloit.
5. Aux lépreux et aux lépreuses.
6. Si familière et si dévouée.
7. Demeuroit en elle.

faisoit molt grans despens et molt de s'onneur [1]. Or lait li contes [2] à parler de lui, et parolle d'un chevalier ki manoit en le marche [3] de Flandres et de Hainnau. Chil chevaliers fu molt preus et molt hardis et molt seurs [4], et ot à fenme une molt bielle dame de cui il avoit une molt bielle fille ki avoit à non Jehane et estoit en l'eage de .XII. ans.

Molt fu grans parolle [5] de celle bielle pucielle, car en tout le païs n'avoit si biele. Sa mère disoit souvent à son segnor ke il le mariast; mais il entendoit si à sivir les tournoiemens [6] k'il ne li caloit gaires de sa fille cant à marier [7], et tout adiès [8] l'en amousnestoit sa fame cant il venoit des tournois. Chil chevaliers avoit un eskuier ki avoit non Robins, ki fu li plus preus eskuiers c'on

1. Et s'y fesoit beaucoup d'honneur.
2. Le conte laisse.
3. La frontière.
4. Sûr, ferme.
5. Grand bruit, grande renommée.
6. Il étoit si occupé à suivre les tournois.
7. Qu'il ne lui chailloit guères de sa fille, quant à la marier; c'est-à-dire qu'il ne songeoit guères à marier sa fille.
8. Toujours.

trouvast en nul païs; et par sa proaice et par son boin los[1] raportoit souvent ses sires[2] le pris dou tournoiement ù il aloit; tant que sa dame li dist ensi :

—Robin, mesires entent tant à ces tornois ke je n'en sai ke dire : si en sui trop courecie; car je vosise bien k'il meist peinne et kure[3] à ma fille marier. Si te pri par amors ke, cant tu veras le point[4], ke tu li dies k'il fait trop mal et trop est blasmés cant il ne marie sa bielle fille; car il n'a chevalier en cest païs, tant soit rices, ki volentiers ne le preist.

— Dame, dist Robins, vous avés bien dit. Je li dirai molt bien; car aussi me croit il d'asés de choses, et aussi fera il de ceste, je croi.

— Robin, dist li dame, je te pri, en tous geuredons[5], de ceste besongne.

— Dame, dist Robins, g'en sui tous priiés. Saciés ke jou en ferai mon pooir[6].

1. Los, *laus*, louange, renom et aussi mérite.
2. Son seigneur remportoit souvent.
3. Cure, soin.
4. Le point, le moment favorable.
5. En tous guerredons, en te promettant toutes récompenses. — 6. Pouvoir.

— C'est asés, dist la dame.

Ne demora gaires ke li chevaliers mut à aler[1] à un tournoiement loing de son païs. Cant il vint là, si fu tos retenus de maisnie[2], il et si chevalier k'il avoit de mesnie; et fu sa banière portée à l'ostel son mestre. Li tournois coumencha, et le fist li chevaliers si bien par le bien fait Robin son eskuier[3], ke il enporta le los[4] et le pris dou tournoi d'une part et d'autre[5]. Au secont jour s'esmut li chevaliers à aler vers son païs, et Robins le mist à raison molt de fois, et li blasma molt k'il ne marioit sa biele fille, et pluiseurs fois li dist; et tant ke li sires li dist :

— Robin, tu et ta dame ne me laisés en paise[6] de ma fille marier; mais encorre ne

1. Se mut pour aller.

2. De maisnie ou mesnie, de compagnie. Il se formoit des camps, des compagnies pour les joutes. Les chevaliers se rangeoient avec leur suite, leur propre *mesnie*, sous la bannière des plus hauts seigneurs, qui étoient les *maîtres* du tournoi.

3. Par la brillante conduite de Robin.

4. L'honneur.

5. C'est-à-dire lorsqu'il fut du côté des tenants et lorsqu'il fut du côté des assaillants.—6. Paix.

sai je ne voi piersonne en mon païs à cui je le dounasse.

— A, sire! dist Robins, il n'a chevalier en vostre paiis ki volentiers ne le preist.

— Robin, biaus amis, il ne valent riens tout [1], ne je le donroie à nul d'aus; si ne sai orendroit piersonne à cui je le dounase, fors que à un tout seul homme, et si n'est mie chevaliers.

— Sire, or le me dites, dist Robins, et je parlerai u ferai parler si sotillement [2] à lui que li mariages iert [3] fais.

— Ciertes, Robin, dist li chevaliers, au sanblant ke je te vois faire, vosroies tu bien ke ma fille fust mariée.

— Sire, dist Robins, vous dites voir; car il en est bien tans.

— Robin, dist li chevaliers, puis ke tu ies si tangres [4] ke ma fille fust mariée, elle sera asés tos mariée, si tu t'i acordes.

— Ciertes, sire, dist Robins, je m'y acorderai volentiers.

1. Tous.
2. Adroitement.
3. Sera.
4. Désireux, impatient.

— Le me creantes tu ensi[1] ? dist li chevaliers.

— Oïl, sire, dist Robins.

— Robin, tu m'as siervi molt bien, et t'ai trouvé preudomme et loial, et tel conme je sui m'as tu fait[2], et ai bien par toi acuis[3] .v^c^. livrées[4] de tière ; car il n'a gaires ke ge n'en avoie ke .v^c^. or en ai ge .M. livrées[5]; si te dis ke je me loc molt de toi : et por çou te donrai ge ma bielle fille, se tu le veus prendre.

1. Me le promets-tu sur ta parole ?

2. Et tu m'as fait ce que je suis.

3. Acquis.

4. Cinq cens livrées; une *livrée* étoit une mesure de terre qui rapportoit une livre de rente.

5. Mille livrées. Nous rappellerons ici que les tournois étoient des fêtes où non seulement l'on acquéroit de la gloire, mais encore où l'on gagnoit de l'argent. On y faisoit même de bonnes affaires, puisque nous voyons un chevalier, dans un temps donné, y doubler sa fortune. On y jouoit, à l'épée et à la lance, son cheval et son armure, objets d'une grande valeur à cette époque, et que d'ailleurs le vaincu rachetoit au vainqueur pour une somme le plus souvent déterminée à l'avance. Bien des chevaliers, ayant plus de bravoure que de richesse, n'avoient d'autre ressource que de suivre les tournois. Cf. Fabliaux et contes publiés par Barbazan, t. 1, p. 410.

— Ha, sire! dist Robins, pour Dieu mierchi! ke es çou ke vous dites? Je sui trop povre piersonne pour avoir si haute pucielle, ne si riche, ne si bielle com ma damoisielle est, ne je n'afierc [1] pas à li; car il n'a chevalier en ceste tière, tant soit gentius hom, ki ne le prenge [2] volentiers.

— Robin, saces bien ke chevaliers de mon païs ne l'aura jà; mais je le te donrai, se tu vius [3], et si te donrai aveuc .cccc. livrées de ma tière.

— Ha, sire! dist Robins, espoir [4] vous me mokiés [5].

— Robin, dist li chevaliers, saces ciertainnement nou fac [6].

— Ha, sire! ma dame ne ses grans linages [7] ne s'i voroient mie acorder.

1. Je ne conviens pas; je ne suis pas, comme on diroit aujourd'hui, un parti sortable pour elle.

2. Qui ne la prenne.

3. Si tu veux.

4. Espoir que, expression analogue à : sans doute que.

5. Vous vous moquez de moi.

6. Que je ne le fais pas, que je ne me moque pas de toi.

7. Ni sa haute parenté.

— Robin, dist li chevaliers, riens de ceste chose ne feroie pour aus tous. Tien, vés chi mon gant; je te raviesc[1] de .cccc. livrées de tière, et le te garandirai par tout.

— Sire, dist Robins, je ne le refuserai mie, c'est biaus dons, puis ke je voi ke c'est à ciertes.

— Robin, dist li chevaliers, tu as droit[2].

Li chevaliers li balla[3] son gant, et le raviesti[4] de la tière et de sa bielle fille.

Tant esra[5] li chevaliers par ses journées k'il vint en son païs; et cant il fu venus, sa fame, ki molt fu bielle dame, li fist molt grant joie et li dist :

— Sire, pour Dieu! pensés de vostre bielle fille ke elle soit mariée.

— Dame, dist li sires, tant en avés parlé ke je l'ai mariée.

— Sire, dist la dame, à kui?

— Ciertes, dame, je l'ai douné à tel

1. Je te revêts, je t'investis : c'est la formule féodale pour conférer le droit à la possession.

2. Ton droit est acquis.

3. Lui bailla, lui donna.

4. Le revêtit, l'investit, comme plus haut.

5. Voyagea.

honme ki ne faura jà k'il ne soit preudom[1] : je l'ai douné Robin mon eskuier.

— Robin? lase[2]! dist la dame. Robins n'a nient[3], et si n'a si vallant chevalier en tout cest païs ki ne le presist volentiers. Ciertes Robins ne l'aura jà.

— Si ara[4], dame, dist li chevalier; car je l'en ai raviestu, et li ai douné, aveuc ma fille, cccc. livrées de tière, et tout çou li doi je garandir et garandirai.

Cant la dame oï çou, si en fu molt dolante et dist à son segnor ke Robin ne l'aroit jà.

— Dame, dist li sires, si ara, veulliés u non veulliés; kar je li ai en couvent[5], si li tenrai[6]. Quant la dame entent son segnor, si s'en entre en sa canbre et coumencha à plorer et à faire grant deul. Apriès le deul k'elle ot mené, elle envoie kesre[7] ses frères et ses neveus et ses cousins giermains,

1. Qui ne faudra jamais à être preudhomme.

2. *Lasse*, malheureuse! *Las!* au masculin; d'où l'exclamation : Hélas!

3. Néant, rien. — 4. Il l'aura.

5. Car j'en suis convenu, je m'y suis engagé.

6. Je lui tiendrai.

7. Quérir, chercher.

et lor moustra çou ke ses sires voloit faire; et il dient :

— Dame, ke volés vous ke nous en façons ? Nous ne volons pas aler encontre vo segneur, car il est chevaliers preus et hardis et poisans; et d'autre part il peut faire de sa fille sa volenté et[1] de sa tière k'il a acuise; et saciés vous bien ke nous n'en penderons jà esku à col[2].

— Non? lase! dist la dame, ensi n'aura jamès mes quers[3] joie se je pierc[4] ma bielle fille. Au mains, biau segnour, vous pri jou ke vous li moustrés ke s'il le fait ensi, k'il ne fera pas bien ne s'ounour[5].

— Dame, dient cil, la moustrance ferons nous volentiers.

Il en vindrent au chevalier, et li ont moustré aukes bien la besongne; et il lor respondi molt courtoisement :

— Biel segnor, je vos dirai ke je ferai

1. Ainsi que.

2. Que nous n'en penderons point l'écu au cou, que nous ne prendrons pas les armes pour cela.

3. Mon cœur.

4. Je perds.

5. Ni son honneur.

pour l'amour de vous. S'il vos plaist, je desferai le mariage en tel manière conme je dirai : vous iestes riche entre vous et de grant tière [1], vous iestes ami proçain [2] à ma bielle fille, cui je molt aim [3] : se vous li volés douner .IIII^c^. livrées de tière, je desferai le mariage, et sera allours [4] mariée par vostre consel.

— En non Dieu [5] ! respondirent cil, nous n'i beons mie tant à maitre [6].

— Ore, dist li chevaliers, puis k'il est ensi ke vous ne volés mie çou faire, ore me laisiés donkes faire de ma fille mon talent [7].

— Sire, volentiers, respondent cil.

Li chevaliers manda son kapelain et amena sa biélle fille et le fist fiancier à Robin et mist jour d'espouser. Lors au tierc jour, Robins dist et pria son segnour k'il le feist chevalier, car il n'afioit pas [8] k'il pre-

1. Et possesseurs de grandes terres.
2. Proches parents. — 3. Que j'aime beaucoup.
4. Ailleurs. — 5. Au nom de Dieu !
6. Nous ne voulons pas, nous n'avons pas envie d'y tant mettre.
7. Mon désir, ma volonté.
8. Il ne convenoit pas, il n'étoit pas convenable.

sist si haute fenme ne si bielle devant k'il fust chevaliers. Ses sires en ot grant joie ; si fu lendemain fais chevaliers, et au tierc jour espousa la bielle pucielle à grant fieste et à grant joie.

Qant mesire Robiers fu chevaliers, si dist à son segnour ensi :

— Sire, vous m'avés fait chevalier, et voirs est[1] ke je vôai pour peril de mort la voie à Saint Jakeme[2] lendemain ke je seroie chevaliers : si vos pri k'il ne vos anuit[3], car demain au matin il me couvient mouvoir si tos conme jou aurai vostre bielle fille espousée, car pour riens je n'enfraindroie mon veu.

— Ore, mesire Robier, si lairés[4] ensi ma bielle fille, et vous en irés ensi ! ciertes, molt en ferés à blasmer.

— Sire, dist-il, je revenrai asés tos, se Dieu plaist ; car ceste voie il me couvient faire par forche.

1. Et il est vrai.

2. Que je fis vœu d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques (de Compostelle).

3. Qu'il ne vous ennuie, qu'il ne vous afflige.

4. Laisserez.

Tant ke uns chevaliers de la court au segnor entendi ces parolles, si blasma molt monsegneur Robiert cant il laisoit sa bielle fenme en cel point. Et mesire Robiers li dist ke faire le couvenoit.

— Ciertes, dist li chevaliers ki ot à non mesires Rauous[1], se vous en alés ensi à Saint Jakeme sans atoucier à vostre bielle fenme, je vous ferai cous[2] avant ke vous revegniés, et vous en dirai au revenir bonnes ensengnes ke j'arai eu part de li[3]; si y meterai ma tière contre la vostre ke mesires vous a dounée, car j'ai bien .IIIIc. livrées de tière ausi conme vous avés.

— Ciertes, dist mesire Robiers, ma fenme n'est pas de telle estrasion[4] ke elle se mefeist vers moi, et che ne poroie jou croire en nulle manière; et je ferai la fremalle[5], s'il vous plaist.

— Oïl, dist mesire Raous, le me fianciés vous ensi[6]?

1. Raoul.
2. Cocu.
3. Bons renseignements, bonnes preuves que j'aurai eu part, que j'aurai joui de votre femme.
4, Extraction, race. — 5. La gageure.
6. *Fiancer* signifie : donner sa foi, faire serment.

— Oïl, bien, dist mesire Robiers. Et vous ?

— Moi ausi. Or alons à monsegneur et li recordons nos couvenences[1].

— Ce veul ge bien, dist mesire Robiers.

Et il en vienent au segnor, et fu recordée la fremalle, et le fiancièrent à tenir de recief. Au matin espousa mesire Robiers la bielle pucielle ; et apriès tantos conme li messe fu dite, se parti de l'ostel et laisa les noches et se mist à la voie pour aler à Saint Jakeme.

Mès or se taist li contes de lui et parolle de monsegneur Raoul, ki fu en grant pensée coument il peuust gaegnier la fremalle et gesir[2] à la bielle dame. Et dist li contes ke la dame se maintint molt sinplement tant conme ses sires fu en la voie[3], et aloit au moustier[4] volentiers et prioit Dieu k'il li ramenast son segnour. Et messire Rauous se penoit molt d'autre part coument il peust

1. Rappelons, renouvelons devant lui nos conventions.

2. Coucher avec.

3. Pendant tout le temps que son seigneur fut en pèlerinage.

4. A l'église.

gaegnier la fremalle, car grant doute avoit de tière pierdre[1]. Il parla à la vielle ki manoit aveuc la bielle dame, et li dist ensi ke se elle pooit tant faire ke elle le meist en lieu et en iestre[2] ke il peuust parler à ma dame Jehane à consel[3] et ke il en peuust avoir sa volenté, il li donroit molt d'avoir, si[4] k'il ne seroit jamés eure k'elle ne fust riche.

— Ciertes, sire, dist li vielle, vous iestes si biaus chevaliers et si sages et si courtois ke ma dame vous deveroit molt bien amer par amours, et jou i meterai paine de tout mon pooir.

Et li chevaliers sache[5] tantos .xl. sols, si li doune pour reube[6] àchater. La vielle les prist volentiers et les mist en sauf[7] et dist k'elle parleroit à sa dame. Li chevaliers se parti de la vielle; et li vielle remest[8] et

1. De perdre sa terre.
2. En être, en état.
3. En secret.
4. Tellement que.
5. Tire. Le mot sacher, *saquer*, est encore dans le patois picard.
6. Robe.
7. En lieu de sûreté. — 8. Demeure.

mist à raison sa dame, cant elle revint dou moustier, et li dist ensi :

— Dame, pour Dieu! car me dites voir : mesires, cant il ala à Saint Jakeme, avoit il onkes geu aveukes vous ?

— Pour coi le dites vous, dame Hiersent[1] ?

— Dame, pour çou ke je croi ke vous soiiés enchore boine pucielle.

— Ciertes, dame Hiersent, si sui je vraiement; car je ne counui honkes fenme à tel cose faire[2].

— Dame, dist dame Hiersens, c'est grans damages; car se vous saviés ke les femmes ont tant de goie[3] cant elles sont aveukes honme ke elles ainment, vous diriés bien k'il n'est nulle si grans goie : et pour çou m'esmiervellé jou molt ke vous n'amés par amours ausi coume ces autres dames ki toutes ainment. Et se il vous plaisoit, de çou vous est il bien avenu; car je counoisc un chevalier biel et preu et sage

1. Hiersent, c'est le nom de la Louve, de la femme d'Ysengrin, dans les Romans de Renart.

2. Je n'ai jamais connu, supposé une femme capable de faire pareille chose. — 3. Joie.

ki volentiers vous ameroit, et est molt rices hom, et est plus biaus ke ne soit li couars fallis[1] ki vous a laisie; et se vous l'osés amer, vous averés can ke vous oserés demander, et si averés tant de goie conme nulle dame plus.

Tant li dist la vielle de teus parolles, ke l'aiguillons de nature soumounoit aukes[2]. La dame li demanda ki cil chevaliers estoit :

— Qi est il, dame? en non Die[3], on le doit bien noumer : c'est li biaus, li preus, li hardis mesire Rauous, ki est de la mesnie vostre père, li plus courtois quers ke on sache.

— Dame Hiersent, dist la dame, laissiés teus parolles ester[4], si ferés bien; car je n'ai nul talent de moi mesfaire[5], ne si ne sui pas de l'estrasion[6].

— Dame, dist la vielle, je le savoie bien :

1. Le couard failli, déshonoré.
2. L'excitoit, la pressoit quelquefois.
3. Au nom de Dieu!
4. Cesser de tenir telles paroles.
5. De me déshonorer.
6. Et je ne suis pas d'une race où l'on se déshonore.

jamès ne sarés ke la joie espiaut[1] cant hom abite à fame.

Ensi demora la chose. Mesires Rauous revint à la vielle ; et elle li conta coument elle avoit parlé à sa dame et çou k'elle li ot respondu.

— Dame Hiersent, dist li chevaliers, ensi doit respondre boine dame ; mais vous parlerés enchore à li, car on ne fait pas au premier cop sa besongne ; et tenés, vés chi .xx. sols pour akater une penne[2] à vostre sourcot[3].

La vielle prist l'argent, et parla à la dame souvent ; mais riens ne valoit. Tant ala li tans avant[4] ke on oï nouvielles ke mesire Robiers revenoit de Saint Jakeme, et k'il estoit jà priès de Paris. Tos fu seue ceste nouvielle ; et mesire Raous, ki ot paour de pierdre sa terre, revint à la vielle et parla à li. Et elle li dist ke elle ne pooit maitre fin à sa besongne ; mès elle feroit bien tant pour l'amour de li, s'il le devoit desiervir[5],

1. Combien la joie vous poind.
2. Panne, pièce d'étoffe. — 3. Pour votre surcot.
4. Le temps s'écoula si bien.
5. S'il l'en devoit récompenser.

ke elle le meteroit en tel point k'il n'auroit en la mason ke li et sa dame : adonc en porroit il faire sa volenté, u par son gré u à forche. Et il li dist ke il ne demandoit autre chose.

— Or, dist la vielle, mesires venra dedens .VIII. jours, et je ferai ma dame bagnier en sa canbre, et envoierai toute la mesnie[1] hors de mason et hors dou chastiel : adont si porés venir bagnier en sa canbre, et ensi porés vous avoir vo talent de li[2] u boin gré sien u mau gré sien[3].

— Vous avés bien dit, dist il.

Ensi demora la chose tant ke mesire Robiers manda k'il venoit et k'il seroit à l'ostel le diemenche. Et la vielle fist la dame bagnier le geusdi devant, et fu li bains en la canbre, et la bielle dame entra ens[4]. Et la vielle manda monsegneur Raoul, et il i vint; apriès envoia la vielle toute la gent de l'ostel fors de laiens[5]. Mesire

1. Toute la domesticité. — 2. Faire d'elle votre volonté. — 3. Ou de bon gré ou malgré elle. — 4. Dedans. — 5. Au dehors. *Laiens*, léens et céans sont des mots opposés, comme ici et là, d'où ils dérivent. *Laiens* désigne la maison où l'on n'est pas au moment où l'on parle.

Rauous vint en la canbre et entra ens et salua la dame; mès elle ne le respondi pas à son salu, ains li dist ensi :

— Mesire Raoul, vous n'estes mie courtois. Ke savés vous ore se il m'est biel de vostre venue? Ke dehait ait[1] vilains chevaliers !

Et mesire Raous li dist :

— Ma dame, pour Dieu, mierchi[2] ! je muir pour vous à dolour[3]. Por Dieu ! aiiés pité de moi.

— Mesire Raoul, dist-elle, je n'en aurai jà mierchi en tel manière que je soie jà à nul jour vos soignans[4]; et saciés bien ke se vous ne me laisiés en pais, ke je le dirai monsegnour mon père l'ounour ke vous me rekairés[5]; car je ne sui pas telle.

— Non, dame ! est-il donc ensi ?

— Oïl, voir, dist elle.

Lors s'aprocha de li mesire Raous et l'en-

1. Que malheur ait, que soit maudit.
2. Pitié !
3. Je meurs pour vous de douleur.
4. Votre maîtresse.
5. Que je dirai à monseigneur mon père l'honneur que vous me requérez.

bracha fort entre ses bras, ke il avoit fors, et le traist fors dou baing toute nue et l'enporte viers son lit; et si tos com il l'ot forstraite[1] dou baing, si vit une noire take[2] ke elle avoit en la diestre ainne[3], aukes priès[4] de sa nature; si pensa adont ke çou estoient boines ensengnes k'il avoit geu à li. Ensi com il le portoit viers son lit, ses esporons ahoka[5] à la sarge[6] au coron[7] du lit, viers les piés; et chei li chevaliers à toute la dame[8], il desous et elle deseure; et elle se leva en tant[9], et prist une buse[10] et en feri[11] monsegneur Raoul par mi le visage si k'il li fait plaie grant et parfonde, et li sans en ciet[12] à tière. Et cant mesire

1. Tirée dehors.
2. Une tache noire.
3. En l'aine droite.
4. Tout près.
5. Son éperon s'embarrassa. *Ahoker*, mot conservé dans le patois picard, signifie: accrocher.
6. Serge. — 7. Au bord.
8. Et le chevalier tomba avec la dame.
9. Aussitôt. — 10. *Buse*, *Busca* en basse latinité, signifie une bûchette, un bâton court; d'où le mot : busc.
11. Frappa. — 12. Et le sang en tomba.

Raous se senti ensi navré[1], si n'ot pas grant talent de dosnoiier[2], ains se leva et s'en ala à tout le cop[3] fors de la canbre; et fist tant k'il s'en vint à son ostel, ù il avoit plus d'une lieue[4]; si fist sa plaie afaitier[5]. Et la bonne dame rentra en son baing, et apiela dame Hiersent et li conta l'aventure dou chevalier.

Molt fist li pères à la bielle dame grant aparel encontre la venue monsegneur Robiert[6], si semonst[7] molt de gent, et demanda monsegneur Raoul son chevalier k'il i venist; mais il manda k'il n'i pooit venir, car il estoit malades. Au diemenche vint mesire Robiers et fu molt bielement recheus, et li pères à la bielle dame alla kesre monsegneur Raoul et le trouva blecié, et li dist ke jà pour çou ne remandroit[8] k'il ne

1. Blessé.
2. De se divertir, dans un sens ordinairement voluptueux.
3. Avec le coup.
4. Éloigné de plus d'une lieue.
5. Panser, soigner.
6. Le père de la belle dame fit de grands préparatifs pour fêter le retour de monseigneur Robert.
7. Invite, convoque.
8. Ne resteroit, ne laisseroit.

venist à la fieste. Il atourna son vis[1] et sa plaie al plus biel k'il pot, et vint à la fieste, ki fu toute jour molt grans de boire et de mangier et de baus[2] et de karolles[3].

Cant vint à la nuit, si ala coucier mesire Robiers aveuc sa fame; et elle le reçut molt joiousement, si conme boine dame doit faire son segnor. Si furent en goie et en fieste le plus de la nuit. Au matin fu grans la fieste et fu li mangiers aparelliés, si mengièrent. Quant vint apriès disner, si mist mesire Raous à raison monsegneur Robiert et li dist ke il avoit gaegnie sa tière; car il avoit counute sa fame karnelment[4], à toutes ces ensengnes ke elle a une noire ensengne en sa diestre cuise et un porion[5] priès de son guiel[6].

— Ce ne sai je mie, dist mesire Robiers, car ge n'i ai mie regardé si de priès.

— Or vous di ge dont, fait mesire Raous,

1. Il arrangea son visage.
2. Bals.
3. Et de danses.
4. Connu sa femme charnellement.
5. Poireau.
6. Joyau; ici dans un sens érotique.

sour le fianche[1] ke vous m'avés dounée, ke vous i prendés garde et me faciés droit.

— Si ferai jou, dist mesire Robiers, vraiement.

Cant vint à la nuit, mesire Robiers jua[2] à sa fame, et trouva et vit en sa diestre cuise le tace noire et le porion aukes priès de son biel juiiel[3]; et cant il sot çou, si fu molt dolans. Il vint à lendemain à monsegneur Raoul et dist devant son segnor k'il avoit pierdue la fremalle. Molt fu toute jour coureciés. Cant il fu anuitié[4], il s'en vint à l'estable, et mist sa sielle en son palefroi, et isi[5] de l'ostel, et enporta çou qu'il pot avoir d'argent, si se mist au chemin vers Paris; et cant il fu à Paris, .III. jours y segourna. Si lait li contes à parler de lui, si parolle de sa fenme.

Chi endroit dist li contes ke molt fu la bielle dame dolante et courecie cant elle ot ensi desmanevé[6] son segnor. Molt pensa

1. La foi.
2. Joua.
3. Même mot que guiel.
4. Anuité, quand la nuit fut venue. — 5. Sortit. — 6. Fait fuir, chassé de la maison, du manoir.

por coi c'estoit, si plora et fist grant deul, et tant ke ses pères vint à li et li dist k'il amast mius ke elle fust enchore à marier, car elle li avoit fait honte et [1] tous ceus de son linage; et li conta coument et pour coi. Cant elle oï çou, si fu trop dolante et nia trop drument le fait; mais riens ne valu, car on set bien ke renoumée est si [2] enviers toutes fenmes ke se une fame s'ardoit toute [3] ne seroit elle mie creue d'un tel mesfait [4], cant on li a mis sus [5].

La nuit, au premier somme, se leva la dame et prist tous ses deniers ke elle avoit en ses chofres, et prist un ronci [6] et une houche, et se mist au chemin; et avoit fait choper ses bielles traices [7], et fu autresi atirés [8] com uns eskuiiers. Et esra tant par ses

1. Et à tous ceux.
2. Telle.
3. Se brûloit toute.
4. Elle ne seroit pas crue sur un tel méfait; on ne la croiroit pas si elle juroit qu'elle n'a pas commis un tel méfait.
5. Quand on l'en a accusée.
6. Un roncin, cheval de service.
7. Couper ses belles tresses.
8. Mise, équipée.

journées k'elle vint à Paris, et aloit apriès son segnor, et bien afremoit[1] ke jamès ne fineroit[2] devant k'elle l'aroit trouvé. Si chevauçoit com eskuiers. Et isi à une matinée hors de Paris, et s'en aloit le chemin d'Orliens, et tant ke elle vint à la tombe Ysoré[3];

1. Affirmoit. — 2. Ne finiroit, ne s'arrêteroit.

3. Relativement à ce nom d'Ysoré, nous ne saurions mieux faire que d'emprunter la note de M. Francisque Michel : « Ysoré, nous dit-il, est un Sarrasin tué par Guillaume d'Orange. Voyez le manuscrit de la Bibliothèque royale n. 6985, fol. 259 r., col. 2, v. 1; le manuscrit du Musée britannique, Bibliothèque du roi, 20. D. XI, fol. 193 verso, col. 3 (*Ci comence comment Guillaumes fu moines et hermites, et comment il ala aus poisons à la mer, et comment il fut pris des Sarrazins et menez à Palerne, et comment il fu delivrés et puis se combati à Ysoré devant Paris*); et les *Manuscrits françois de la Bibliothèque du roi*, par M. Paulin Paris, t. I, p. 22.

« A Paris, il y a près de la barrière Saint-Jacques, au bas du monticule Mont-Souris, et à peu de distance de la route d'Orléans, une rue qui porte le nom de *Tombe Isoire*.

« Dans une petite pièce relative aux enseignes de Paris dans le seizième siècle, que M. Jubinal a publiée, on lit : « .... et pour garder notre feste sans débat, nous prendrons Ysoré et Guillaume au courtnez, en la place Maubert. » (*Mystères inédits du quinzième siècle*, t. I, p. 374, 375.) »

et là aconsivy elle[1] monsegneur Robiert son segnour. Cant elle le vit, si en fu molt lie[2], si s'acosta priès de lui et le salua, et il li rendi son salu et li dist :

— Biaus amis, Dieu vous doinst joie !

— Sire, dist il, dont iestes vous[3] ?

— Ciertes, biaus amis, je sui de viers Hainnau.

— Sire, et ù alés vous ?

— Ciertes, biaus amis, je ne sai mie très bien là ù jou vois[4] ne là ù je demorai[5] ; ains me couvient aler là ù fortune me menra, ki m'est asés divierse[6], car jou ai pierdu la riens el mont[7] ke jou onkes mius amai, et elle m'a ensi pierdu ; et si ai pierdue ma tière ki asés estoit et grans et bielle ; mais coument avés vous non, ne kel part vous menra Dieus ?

— Ciertes, sire, dist Jehans, je cuic[8] ke

1. Elle rejoignit.
2. Joyeuse.
3. D'où êtes-vous ?
4. Je vais.
5. Demeurerai.
6. Hostile, cruelle.
7. La chose au monde.
8. Pense.

g'irai vers Marselle sour le mer, là ù il a, espoir, guesre; si siervirai là aucun predonme entour cui[1] j'aprenderai d'armes, se Dieu plaist, car je sui si mesfais en mon païs ke je n'i porai mès en pièche[2] pais avoir. Et vous me sanblés, sire, chevaliers: si vous sierviroie molt volontiers, se il vous plaisoit; ne de ma compagnie ne porés vous mie enpirier[3].

— Biaus amis, dist mesire Robiers, chevaliers sui je voirement, et là ù je cuideroie k'il eust ghesre me trairoie jou[4] volentiers; mès or me dites coument vous avés non.

— Sire, dist-il[5], jou ai à non Jehans.

— Che soit à boin eur[6], dist li Chevaliers.

— Et coument, sire, avés vous non?

— Jehan, dist il, g'ai à non Robiers.

1. Au service de qui.
2. Sinon dans un laps de temps; de long-temps.
3. Empirer, devenir pire.
4. Me dirigerois-je?
5. Le conteur entre dans le rôle de son héroïne et la désigne maintenant au masculin.
6. A bonheur! souhait de courtoisie.

— Mesire Robiert, or me retenés donkes à[1] vostre eskuier, et je vous siervirai à mon pooir.

— Jehan, je le ferai volentiers; mais j'ai si poi[2] d'argent ke il me couvenra mon cheval vendre[3] ains tierc jour[4]; si ne sai ke faire de vous retenir.

— Sire, dist Jehans, or ne vous esmaiiés mie[5]; car Dieus vous aidera, se Dieu plaist; mès dites moi ù vous vorés mengier dou disner.

— Jehan, mes disners sera tos fais, car je n'ai mie de tous deniers .III. sous de parisis.

— Sire, dist Jehans, or ne vous esmaiiés mie, car jou ai priès de .x. livres de tournois ki ne vous fauront mie[6] ke vous n'en aiiés pour vo despens à vostre volenté.

— Biaus amis Jehan, grant miercis!

Lors s'en vont grant hoire[7] à Mon le

1. Pour.
2. Peu.
3. Il faudra que je vende mon cheval.
4. Avant le troisième jour.
5. Ne prenez pas d'émoi, de souci.
6. Faudront, manqueront pas.
7. Grand erre, grand pas.

Heri[1]. Illeuc apresta Jehans à mangier son segnor[2], si mangièrent. Cant il orent mangiet, si dormi li Chevaliers en un lit, et Jehans à ses piés. Cant il orent dormi, Jehane mist les frains; si montèrent et se misent au chemin. Si esrèrent tant par lor journées k'il vinrent à Marselle sour mer; mais de guere n'oïrent il onkes parler; si en furent molt dolant. Mais à tant se taist li contes d'aus .II., si retourne à parler de monsegneur Raoul, ki ot par fauseté gaegnie la tière monsegneur Robiert.

Chi endroit[3] dist li contes ke tant tint mesire Raous la tière monsegneur Robiert sans droite cause plus de .VII. ans. Si li prist une grans maladie, et de celle maladie fu aukes aflis[4], ke[5] il fu ensi ke sour le point de la mort. Et douta[6] molt le pecié qu'il ot de la bielle dame, la fille à son segnor, et de son mari meisme, ki ensi estoient pierdu anbedui[7] par l'ocoison de son mali-

1. Montlhéry.
2. A son seigneur.
3. En cet endroit.
4. Très abattu. — 5. Tellement que.
6. Redouta. — 7. Tous deux.

se[1]. A grant mesaise fu dou pecié, ki estoit si grans ke il ne s'en osoit confieser. Un jour avint k'il fu trop destrois[2] de sa maladie : il manda son kapelain, k'il amoit molt, kar trouvé l'avoit preudonme et loial; si li dist :

— Sire, ki iestes mes pères empriès[3] Dieu, je cuic bien morir de ceste maladie : si vous pri pour Dieu ke vous m'aidiés à consellier[4], car grant mestier en ai; car jou ai fait un pecié si lait et si oskur[5] ke envis[6] en arai merci[7].

Li capelains li dist k'il deist hardiment, et il l'en aideroit à consellier à son pooir; tant ke mesire Raoul li conta tout ensi ke vous avés devant oï. Et li pria pour Dieu k'il l'en dounast consel, k'envis en cuidoit avoir pardon : si[8] estoit grans li peciés !

— Sire, dist il, or ne vous esmaiiés mie; car, se vous volés faire la penanche ke je

1. A cause de sa malice, de sa méchanceté.
2. Pressé, accablé.
3. Auprès de.
4. Que vous m'aidiez de vos conseils.
5. Obscur, noir.
6. A grand'peine.
7. J'en aurai pardon. — 8. Tant.

vous engoinderai[1] je prenderai sour moi et sour m'arme[2] le pecié, ke[3] vous en serés cuites[4].

— Or dites dont, dist li Chevaliers.

— Sire, dist il, vous prenderés la crois d'outre mer, et si mouverés à aler dedens cest an ke vous serés garis, et livesrés plaiges[5] à Dieu ke vous ensi le ferés, et en tous les lius ù on vos demandera l'ocoison de vostre voie, vous le dirés à tous ceus ki le vous demanderont.

— Tout çou ferai je bien, dist li Chevaliers.

— Sire, or dounés dont boins plaiges.

— Volentiers, dist li Chevaliers. Vous meismes demorés pour mi, et je vos creanc, conme chevaliers, ke je vos en acuiterai bien.

— Sire, dist li chapelains, de par Dieu! et g'en sui plaiges.

Li Chevaliers tourna à respas[6] et fu tous

1. La pénitence que je vous enjoindrai.

2. Sur mon ame.—3. De telle sorte que.—4. Quitte. — 5. Livrerez caution.

6. A santé; *respas*, c'est le contraire de *trespas*, trépas.

garis, et pasa li ans k'il n'ala pas outremer. Li chapelains li dist aukes souvent, et il tenoit ausi com à trufe[1] la couvenanche; et tant ke li kapelains li dist ke, s'il ne l'acuitoit enviers Dieu de la plegerie[2] ù il l'avoit mis, il le conteroit au père à la bielle damoisielle ki ensi estoit pierdue par lui. Quant li Chevaliers oï çou, si dist au kapelain ke dedens demi an il mouveroit au pasage de marc[3], si li fiancha ensi. Mais or se taist à tant li contes dou Chevalier, et retourne à parler dou roi Flore d'Ausi dont il s'est grant pièce teus[4].

Or dist li contes ke molt mena boine vie li rois Flores d'Ausai et sa fame, conme jouene gent ki molt s'entr'amoient; mais

1. Et messire Raoul tenoit comme à plaisanterie.

2. Caution, état de celui qui est caution.

3. Au passage de mars. Depuis les croisades, il se faisoit régulièrement deux passages de guerriers et de pèlerins dans la Terre-Sainte, aux deux saisons les plus favorables de l'année : l'un appelé le Passage de mars, *Passagium Martii*, ou *Passagium vernale;* et l'autre, Passage d'été ou d'août, appelé aussi *Passagium Joannis*, parcequ'il se faisoit ordinairement vers la Saint-Jean.

4. Tu.

molt furent dolant et courecié de çou ke il ne porent avoir nul enfant. La Dame en fasoit grans proiières à Dieu, et fasoit canter maises[1]; mais puis k'il ne plaisoit à Dieu, che ne puet iestre. Un jour vint laiens en l'ostel au roi Flore uns preudom ki avoit son abitacle ès grans foriès[2] d'Ausai, en molt sauvage lieu. Cant la Roïne seut k'il fu venus, si vint à lui et li fist molt grant joie. Por çou ke preusdom fu, la Dame se confiesa à lui et li dist tout son aïrement[3] et li dist ke elle estoit molt courecie de çou ke elle n'avoit eut nul enfant de son segnor.

— A, dame! dist li preudom, puis ke il ne plaist à Nostre Segnour, à soufrir le vos couvient; et cant il li plaira, vos en arés asés tos .I. u .II.

— Ciertes, sire, dist la Dame, je vosroie ke che fust jà; car mesires m'en a mains cière[4] et ausi ont li haut baron de ceste tière, et m'a jà estet dit ke on dist à mon segnor k'il me laist et prenge une autre.

1. Messes.
2. Forêts.
3. Tout son chagrin. — 4. Moins chère.

— Voire, dame, dist li preudom, il feroit mal, ke che seroit contre Dieu et contre sainte Eglise.

— Ha! sire! je vous prie ke vous priiés à Dieu pour moi ke je puise avoir enfant de mon segnour, car grant doutanche ai k'il ne me lait [1].

— Dame, dist li preudons, ma proiière i vauroit pau [2], s'il ne plaisoit à Dieu; nepourcant [3] g'en prierai volentiers.

Li preudom se parti de la dame, et li baron de la tière et dou païs vinrent au roi Flore et li disent k'il renvoiast sa fame, et li dirent k'il em preist une autre puis k'il n'en puet avoir nul enfant; et s'il ne fasoit lor consel, il iroient abiter aleurs; car en nulle fin il ne voroient ke li roiaumes demorast san oir [4]. Li roi Flores douta ses barons et les crei [5], et dist ke il renvoieroit sa fame et k'il l'en quesist [6] une autre; et il si firent. Cant la Dame le sot, si fu molt cou-

1. Qu'il ne me délaisse.
2. Y vaudroit peu.
3. Cependant.
4. Sans héritier.— 5. Les crut.
6. *Quesist* est sans doute une faute de copiste pour

recie en son quer; mais plus n'en osa faire, car bien savoit ke ses sires le lairoit[1]; et tant ke elle envoia kerre l'iermite ki estoit ses confiesères[2]; et il i vint. Si li conta la dame tout l'afaire des barons ki orent pourkacié son segnor[3] autre fenme ke li.

— Si vous pri, biaus pères, ke vous m'aidiés à consellier ke je porai faire.

— Dame, dist li preudom, s'il est ensi conme vous dites, soufrir le vous couvient; car contre vo segneur ne contre ses barons vous n'avés pooir de fourçoiier[4].

— Sire, dist la bonne dame, vous dites voir; mès se il plaisoit à Dieu, je vosroie iestre rencluse[5] priès de vous : par coi je fuse ou sierviche Dieu tous les jours de ma vie, et ke jou euse confort[6] de vous.

— Dame, dist li preudom, che seroit

quesisent ou *quesistent* au pluriel ; qu'ils lui en cherchassent.

1. La délaisseroit.
2. Son confesseur.
3. Qui avoient cherché pour son seigneur.
4. De lutter, d'opposer la force.
5. Reclusée.
6. Consolation, appui.

trop estrange chose, car trop iestes jouene dame et bielle; mès je vous dirai ke vous ferés : priès de mon iermitage a[1] une abeie de blankes nounains ki molt sont bonnes dames, et là loé jou[2] ke vous en alés. Et elles en auront grant joie pour la bonté de vous et pour vostre hautaice.

— Sire, dist elle, vous avés bien dit : tout ensi le ferai jou, puis ke vous le loés.

A lendemain parla li rois Flores à sa fame, et li dist ensi :

— K'il couvient ensi moi et vous departir, car vous ne poés de moi avoir enfant; si vous di bien ke dou departement[3] il me poise molt[4], car jamès je n'amerai autretant fenme conme je vous ai amée.

Lors coumencha li rois Flores trop drument à plorer, et la Dame ausi.

— Sire, dist elle, pour Dieu merchi ! et ù irai jou et ke ferai jou?

— Dame, bien, se Dieu plaist; car je

1. Il y a.
2. Je vous loue, je vous conseille.
3. De la séparation.
4. Il me pèse beaucoup.

vous renvoierai biel et richement en vostre païs à vos amis.

— Sire, dist la Dame, che n'avenra [1] jà ; mais j'ai pourveu [2] une abeie de nounains où je serai, s'il vos plaist, et illeukes [3] siervirai ge Dieu toute ma vie ; car puis ke je pierc vo conpagnie, je suis celle à cui nus hom n'abitera jamès.

Lors plora li rois Flores, et la Dame ausi. Au tier jour s'en ala la Roïne en l'abeie, et li autre roïne fu venue, si ot grant fieste et grant joie de ses amis. Li rois Flores le tint .III. ans ; mais honkes n'en pot avoir enfant. Mès atant se taist ore li contes dou roi Flore, et repaire [4] à monsegneur Robiert et à Jehan ki furent venu à Marselle.

En ceste partie dist li contes ke molt fu mesire Robiers dolans, cant il vint à Marselle, de çou k'il n'oï parler de nulle chose ki fust ou païs ; si dist à Jehan :

— Ke ferons nous ? Vous m'avés presté

1. Cela n'adviendra.
2. Avisé, choisi d'avance.
3. Là.
4. Retourne.

de vos deniers, la vostre mierchi[1]; si les vos renderai, car je venderai mon palefroi et m'acuiterai à vous.

— Sire, dist Jehans, creés moi, se il vous plaist, je vous dirai ke nous ferons : jou ai bien enchore .c. sous de tournois; s'il vos plaist, je venderai nos .II. chevaus et en ferai deniers; et je sui li miousdres[2] boulengiers ke vous saciés; si ferai pain françois, et je ne douc[3] mie ke je ne gaagne bien et largement mon depens.

— Jehan, dist mesire Robiers, je m'otroi del tout à faire vostre volenté.

Et lendemain vendi Jehans ses .II. chevaux .X. livres de tornois, et achata son blé et le fist muire[4], et achata des corbelles, et coumencha à faire pain françois si bon et si bien fait k'il en vendoit plus ke li doi melleur boulengier de la ville; et fist tant dedens les .II. ans k'il ot bien .c. livres de katel[5]. Lors dist Jehans à son segnour.

1. Dont je vous remercie.
2. Le meilleur.
3. Doute.
4. Moudre.
5. D'épargne.

— Je lo[1] bien que nous louons une très grant mason, et jou akaterai del vin et hierbegerai[2] la bonne gent.

— Jehan, dist mesire Robiers, faites à vo volenté, kar je l'otroi, et si me loc[3] molt de vous.

Jehans loua une mason grant et bielle, et si hierbrega la bonne gent, et gaegnoit asés à plenté[4], et viestoit son segnour biellement et richement; et avoit mesire Robiers son palefroi, et aloit boire et mengier aveukes les plus vallans de la ville; et Jehans li envoioit vins et viandes, ke tout cil ki o[5] lui conpagnoient[6] s'en esmervelloient. Si gaegna tant ke dedens .IIII. ans il gaegna plus de .CCC. livres de meuble[7], sains son harnois[8], qui valoit bien .L. livres. Mès à tant se taist li contes à parler de Jehan et de monsegnor Robiert, et re-

1. Loue, conseille.
2. Hébergerai.
3. Me loue.
4. En abondance. — 5. Avec.
6. Etoient compagnons.
7. *Meuble*, argent comptant, argenterie, etc. — 8. *Harnois*, meubles meublans, mobilier proprement dit.

tournera à parler de monsegneur Raoul.

Or dist li contes ke molt tint court li chapelains monsegneur Raoul ke il alast outre mer et ke il l'acuistast de la plegerie ù il l'avoit mis; car grant paour avoit que il ne le laisast enchores, et tant ke mesire Raous vit bien ke faire li couvenoit : si aparella son oire [1], et s'atira molt richement conme cil ki ot bien de coi; si se mist à la voie li quart [2] d'eskuiers, et ala tant par ses journées k'il vint à Marselle sour mer, et se hierbrega en l'Ostel François ù mesire Robiers et Jehan manoient. Si tos conme Jehans le vit, si le connut bien à la plaie k'elle li ot faite et à çou ke maintes fois l'avoit veu. Cil chevaliers sejourna en la ville .xv. jours, et loua [3] son pasage. Ensi con il sejournoit, Jehans le traist à consel et li demanda k'il li deist l'ocoison pour coi il aloit outre mer; et mesire Raous li conta toute l'ocoison, ki [4] de li ne se prendoit garde, si [5] conme li

1. Son voyage.

2. Lui quatrième, avec trois écuiers.

3. Retint.—4. Qui, messire Raoul.—5. Toute l'occasion de son pèlerinage, ainsi que le conte l'a dit devant.

contes l'a dit devant. Cant Jehans oï çou, si se teut. Mesire Raous mist son harnas[1] en la nef, et monta sour mer. Et esta tant la nés ù[2] il estoit k'il segourna en la ville .VIII. jours. Au IXme jour s'esmut pour aler au saint Sepucre; et fist son pelerinage, et se confiesa au mius k'il pot. Et li kierka[3] ses confiesères en penitanche k'il rendist la tière k'il tenoit sans raison, au Chevalier et à sa fenme. Et il dist à son confiesour ke cant il venroit en son païs, k'il en feroit çou ke li quers li aporteroit[4]. Il se parti de Iherusalem, et s'en vint en Acre, et atira[5] son pasage conme cil ki avoit grant talent de repairier[6] en son païs. Il monta sour mer, si esra tant, ke par nuit, ke par jour[7], ke en mains de .III. mois il ariva au por d'Aighe-Morte. Il se parti dou port

1. Son harnois, son bagage.
2. Dans laquelle.
3. Lui chargea. *Kierker*, mot conservé avec le même sens dans le patois picard.
4. Ce que le cœur lui inspireroit.
5. Prépara, disposa.
6. Retourner.
7. Tant par nuit que par jour.

et vint droit à Marselle, là ù il sejourna .VIII. jours en l'ostel mesire Robiet et Jehan, ke on apiele ore l'Ostel François. Onkes mesire Robiers ne le counut, car à çou ne pensoit mie. Au cief[1] de .VIII. jours se parti de Marselle, entre lui et son eskuier; et esra tant par ses journées k'il vint en son païs, ù il fu receus à grant joie, conme cil ki estoit rices chevaliers de rente et de meuble; tant ke ses kapelains le mist à raison et li demanda se nus li avoit demandé l'ocoison de sa voie. Et il dist ke oïl, en .III. lius : à Marselle et à Acre et en Iherusalem,

— Et si me dist cil à cui je me consellai, ke je rendisse la tière à monsegneur Robiert, se jou en ooie[2] nouvielle, u à sa fame u à ses oirs.

— Ciertes, dist li kapelains, il vos loa boin consel.

Ensi fu mesire Raous en son païs grant pièce à repos et à aise. Mais à tant lait li contes à parler de lui, et retourne à monsegneur Robiert et à Jehan.

1. Au bout.
2. Entendois.

En ceste partie dist li contes ke cant mesire Robiers et Jehans orent esté .VI. ans à Marselle, ke Jehans ot bien aquis le vallant de .VI. cens livres, et estoient jà entré en la VII isme anée, et gaegnoit Jehans aukes çou k'il voloit, et estoit si dous et si deboinaires k'il se fasoit amer à tous ses voisins; et aveuc tout çou, il estoit si très eureus conme trop, et maintenoit son seignour si noblement et si ricement ke c'estoit miervelles à veoir. Cant la fins des .VII. ans aprocha, Jehans mist monsegneur Robiert son segnour à raison, et li dist ensi :

— Sire, nous avons esté grant pièche en cest païs; si avons tant conquesté ke nous avons priès de VI^c livres de meuble, ke en deniers, ke en vaselemente [1] d'argent.

— Ciertes, dist mesire Robiers, Jehan, il ne sont pas mien, ains sont vostre; car vous les avez gaegnies.

— Sire, dist Jehans, sauve vostre grase, non sont, mès il sont vostre; car vous iestes mes drois sires, ne jamès, se Dieu plaist, ne vos cangerai.

1. Vaisselle.

— Jehan, gran miercis; je ne vous tieng mie à siergant[1], mès à conpagnon et à ami.

— Sire, dist Jehans, je vous ai tenu tous jours loial conpagnie et ferai adiès.

— Par foit! dist mesire Robiers, je ferai can k'il vous plara; mais d'aler en mon païs je n'en sai ke dire, car jou ai tant pierdu ke à envis sera restorés mes damages[2].

— Sire, dist Jehans, onkes de çou ne vous esmaiiés, ke cant vous venrés en vostre païs vous orés bonnes nouvielles, se Dieu plaist. Et n'aiiés doute de riens, ke en tous les lius ù nous serons, se Dieu plaist, je gaaingnerai asés pour moi et pour vous.

— Ciertes, Jehan, dist mesire Robiers, je ferai çou k'il vous plaira, et irai là ù vous vosrés.

— Sire, dist Jehan, et je venderai nostre harnois et aparellerai nostre voie, si nous en irons dedens .xv. jours.

— Jehan, de par Dieu! dist mesire Robiers.

Jehans vendi tout son harnois, k'il avoit

1. Serviteur.
2. A grand'peine sera réparé mon dommage.

molt biel; si achata .III. chevaus, I. palefroi à son segnour et I. à lui et I. cheval à faire soumier. Il prendent congié à lor voisins et as mius vallans de la ville, ki molt furent dolant de lor departement.

Tant esploita mesire Robiers et Jehans ke dedens .III. semainnes vindrent en lor païs; et fist savoir mesire Robiers à son segnor, cui fille il avoit eue, k'il venoit. Li sires en fu molt liés, car bien cuidoit ke sa slle fust aveuc lui. Et si estoit elle, mais çou estoit à guise [1] d'esquiier. Mesire Robiers fu bielement recheus de son segnour, cui fille il ot jadis espousé. Cant ses sires ne pot oïr nouvielles de sa fille, si en fu molt dolans; et nekedent [2] il fist bielle fieste de monsegneur Robiert, et manda ses chevaliers et ses voisins; et i vint mesire Raous, ki tenoit la tière monsegneur Robiert à tort. Grans fu la joie le jour et lendemain, et tant ke misire Robiers conta à Jehan l'ocoison de la fremaille et de çou k'il tenoit [3] sa tière à tort.

1. Sous le déguisement.
2. Néanmoins.
3. Et comment il se faisoit que messire Raoul....

— Sire, dist Jehans, si l'en apielés de traïson [1] et je ferai por vous la batalle.

—Jehan, dist mesire Robiers, non ferés [2].

Ensi le laisièrent juskes à lendemain, ke Jehans vint à monsegneur Robiert, et li dist ensi k'il parleroit au père sa fame, et li dist ensi :

— Sire, vous iestes sires à monsegneur Robiert apriès Dieu, et il espousa jadis vostre fille; et fu une fremalle faite de lui et de monsegneur Raoul, k'il dist k'il le feroit cous ançois k'il revenist de Saint Jakeme : de coi mesire Raous a fait fauseté entendant [3], k'il n'ot onkes [4] part de vostre bielle fille, et il en a fait desloial traïson : tout ensi le suis je près de prouver contre son cors.

Lors saut avant mesire Robiers et dist :

— Jehan, biaus amis, nus ne fera la batalle se jou non, ne ne pendra escu à col.

Lors tendi mesire Robiers son gage à son segnour. Si fu mesire Raous molt dolans des

1. Appelez-le au combat pour cause de trahison.
2. Vous ne le ferez pas.
3. A fait entendre fausseté.
4. Car il n'a jamais eu.

gages; mès desfendre l'en couvenoit, u soi clamer recreant[1] : si tendi avant son gage aukes couardement. Ensi furent li gage douné, et li jours de la batalle prononciés à quinsaine sans nul contremant[2].

Or orés jà miervelles de Jehan, k'il fist. Jehan, ki ot à non madame Jehane, avoit en l'ostel son père une soie[3] cousine giermaine, ki estoit bielle pucielle et si avoit bien .XXV. ans. Jehans vint à li, descouvri la purté[4], et li conta tout l'afaire de cief en cief, et se descouvri del tout à li, et li pria molt ke elle celast cest afaire juskes à tant k'il en seroit points et l'eure ke elle le feroit cousnoistre à son père. Et sa cousine, ki bien le recounut, li dist ke elle le celeroit bien, ke jà par li ne seroit descouvierte. Lors fu à madame Jehane li canbre sa cousine aparellie; si se fist madame Jehane, en la quinsaine ke la batalle devoit iestre, bagnier et estuver; si s'aaisa del plus ke elle pot, conme celle ki bien avoit de coi; et fist tallier à son point robes .IIII. paire[5] : d'escarlate, de

1. S'avouer traître, calomniateur.
2. Sans nul contremandement. — 3. Sienne.
4. La vérité. — 5. Quatre paires de robes.

vairt[1], de piers[2] et de dras de soie; si s'aaisa[3] si k'elle revint en sa grant biauté, et fu tant bielle et tant avenans conme nulle dame plus. Cant vint à cief des .xv. jours, si fu mesire Robiers molt dolans de Jehan son eskuier, ke il avoit ensi pierdu k'il ne savoit ke il estoit devenus; mais pour çou ne laissa il mie k'il ne s'aparellast de la batalle conme cil ki avoit asés quer et hardement.

A lendemain ke li jours de la batalle fu atierminés[4], vindrent andui[5] li chevalier armé. Et s'eslongièrent li uns de l'autre, et si s'entrekuisent[6] as fiers des glaves[7] et si s'entreferirent[8] de si grant aïr[9] k'il s'entreportèrent à tière, lor chevaus sour lor cors. Un poi fu navrés mesire Raous ou costé

1. Vair, *varius :* mélange de plusieurs couleurs.
2. Couleur bleu foncé, avec des reflets verts.
3. Se reposa, se donna du bon temps.
4. Le lendemain, qui étoit le jour fixé pour la bataille.
5. Tous deux.
6. Et se cherchèrent, s'attaquèrent.
7. Aux fers des glaives.
8. S'entre-frappèrent.
9. De si grande ardeur, de si grand courroux.

seniestre [1]. Mesire Robiers se leva tous premiers, et vint grant pas à mesire Raoul, et le fiert grant cop sour son heaume, si k'il li abati le ciercle, et li enbara [2] juskes en la coiffe de fier, et li trencha tout; mès la coife fu de fort acier, si ne le navra mie [3]; nonpourcant si le fist cancheler [4] si k'il se prist à l'arçon de la sielle. Et se ce ne fust [5], il fust cheus à tière. Et mesire Raous, ki fu bons chevaliers, fiert monsegneur Robiert si grant cop sour son heaume ke tout l'estoune [6]. Et li cos [7] descent sour l'espaule, si li chopa les malles del haubierc [8]; mès point ne le navra. Et mesire Robiers le fiert de tout son pooir; mais il li gieta l'escu encontre, et il l'en abati un quartier. Cant mesire Raous senti ses grans cos, si le redouta molt, et vosist bien iestre outre mer, par si [9] k'il fust cuites de la batalle et par si ke mesire Ro-

1. Au côté gauche.
2. Lui enfonça l'épée.
3. De sorte qu'il ne le blessa point.
4. Cependant il le fit chanceler.
5. Et s'il ne s'étoit tenu à l'arçon.
6. L'étourdit. — 7. Le coup.
8. Lui coupa les mailles du haubert.
9. A condition.

biers reuist arière[1] sa tière ke il tenoit; et nonpourcant il met toute se forche et se proaiche, et rekiert[2] monsegneur Robiert molt asprement, et li donne grans cos sour son esku, si k'il li fendi juskes en la boucle. Et mesire Robiers le refiert grant cop sour son heaume; mès il gieta l'esku encontre, et mesire Robiers li chopa[3] par mi[4]. Et descendi l'espée sour le col del cheval, et li trencha le col par mi, et abati tout en un mont lui et le cheval; mès tos sali sus[5] mesire Raous, comme cil ki en maint pesant estour[6] ot esté. Et mesire Robiers descendi, ke onkes à cheval ne le vot rekesre puis k'il fu à pié.

Or sont li doi[7] chevalier venu à l'eskiermie[8], et s'entredepaicent lor eskus et lor heaumes et lor haubiers si k'il sont molt enpirié, et s'entresacent[9] le sanc de lor

1. R'eut, reprit la possession de. — 2. Assaille.

3. Le mot *couper* paroît ici peu vraisemblable. Ce pourroit être le mot *Choper*, conservé dans le patois picard, signifiant : heurter, toucher en passant, glisser sur. — 4. Au milieu, par le milieu. — 5. Saillit sus, sauta sur pieds.

6. En maint rude combat. — 7. Les deux.

8. La lutte à pied, l'escrime. — 9. S'entre-tirent.

cors as espées trençans. Et si il freisent[1] ausi grans cos conme il fasoient as premiers, tos eust li uns l'autre ocis; car il avoient si poi de lor eskus k'à painnes en pooient il lor puins[2] couvrir. Si n'i a nul d'aus ki toute paour n'ait de mort u de honte avoir; nonpourcant la grant proaiche k'il ont en aus les semont de mener à cief[3] la batalle. Mesire Robiers prist l'espée à .II. puins, et feri monsegneur Raoul de toute sa forche sur son iaume, et li chopa[4] par mi si ke l'une moitiés l'en chei sour les espaules, et chopa la coife de fier, et li fist grant plaie en la tieste. Et fu mesire Raous si estounés dou cop k'il flati[5] à la tière d'un des genous, mès il sali aukes tos[6]; si fu molt à mescief[7] cant il vit ensi sa tieste nue, et ot grant paour de mort. Et vient à monsegneur Robiert, et le fiert de tout son pooir sor tant com il avoit d'esku; et li copa, et descendi li cos sour le heaume, et li fendi bien .III.

1. Ils férissent, ils frappassent.
2. Leurs poings. — 3. A fin.
4. Ici c'est bien certainement le mot couper.
5. Fléchit. — 6. Il se releva bientôt.
7. Méchef, malheur, détresse.

doie[1]. Et li espée ki[2] descendi sour la coife de fier, ki molt fu bonne, si ke li espée brisa par mi. Cant mesire Raous vit s'espée brisie et sa tieste nue, si ot grant doutanche de mort; nekedent il s'abasa à tière, et prist une grant pière à .II. mains, et le gieta apriès monsegneur Robiert de toute sa forche; mès il se destourna cant il vit la pière venir, et keurt[3] sus à monsegneur Raoul, ki coumencha à fuir aval le camp[4]. Et mesire Robiers li dist ke, s'il ne se claimme recreant[5], il l'ocira. Hadont[6] li dist mesire Raous :

—Aies merci de moi, gentius chevaliers, et vees chi m'espée autant conme g'en ai, et le te renc, et me ma je del tout[7] en ta manaie[8]; si te pri ke tu aies pité de moi, et prie ton segneur et le mien k'il ait pité de moi et ke tu et il me sauvés la vie, et je te

1. Lui en fendit bien trois doigts.
2. Il faudroit supprimer ce *ki*.
3. Court.
4. A travers la lice.
5. S'il ne s'avoue traître, calomniateur.
6. Sur ce, alors.
7. Et je me mets entièrement. — 8. A ta merci.

reng et otroi ta terre et la moie; car je l'ai tenue contre droit et contre raison; et ke jou la bielle dame et la bonne disfamai à tort.

Quant li sires monsegneur Robiert oï çou, si dist k'il en avoit asés fait; si pria tant mesire Robiers[1] son segnour ke il li pardouna son mesfait, et tant en priièrent li autre chevalier k'il en fu cuites par si[2] k'il iroit outre mer à tous jours.

Ensi conquist mesire Robiers sa tière et la tière monsegneur Raoul à tous jours ausi; mès trop fu dolans et coureciés à son quer de la bonne dame et bielle k'il avoit ensi pierdue, k'il ne s'en pooit conforter. Et d'autre part il fu si dolans de Jehan son eskuier k'il avoit ensi pierdu, ke ce est miervelles. Et ses sires n'avoit pas mains[3] de courrouc de sa bielle fille ke il avoit ensi pierdue ke l'en n'en savoit nulles nouviellles.

Mais dame Jehane, ki fu en la canbre sa cousine giermaine, .xv. jours molt à aise,

1. Messire Robert pria.
2. A cette condition. — 3. Moins.

mais[1] cant elle sot ke ses sires ot venkue la batalle[2], si fu molt à aise[3]. Et elle ot fait faire .IIII. paire de reubes, si com il est devant dit, si viesti la plus rice : che fu celle de soie, ki fu bendée de fin or arabiois[4]. Si fu tant bielle de cors et de vis[5] et tant avenans ke au monde on ne trouvast plus bielle riens, si ke sa cousine giermainne s'esmervelloit toute de sa grant biauté. Et elle ot esté bagnie et tifée[6] et aaisie de tous poins les .xv. jours, si estoit venue en si grant biaté com à mervelle.

Molt fu madame Jehane bielle et bien seans en la reube de soie bendée d'or. Lors apiela sa cousine et li dist :

— Ke te samble il de moi ?

— Coi ! dame, dist la cousine, vos iestes la plus bielle dame du monde.

— Or te dirai dont, bielle cousine, ke tu

1. C'est la répétition de la conjonction *mais*, qui commence la phrase.
2. Etoit sorti vainqueur du duel.
3. Très réjouie.
4. Qui avoit des bandes de fin or d'Arabie.
5. De corps et de visage.
6. Attifée, parée, soignée.

feras : va, si di tout avant à mon père ke il ne fache pas deul [1], mais soit liés et joians [2], et ke tu li aportes boines nouvielles de sa fille, ki est sainne et haitie [3], et k'il viegne aveuckes toi, et ke tu li moustesras. Si l'amainne ciens [4], et il me vesra, je croi, volentiers.

La pucielle li dist ke cel mesage li fera elle bien. Elle en vint au père madame Jehane, et li dist çou ke sa fille li ot dit. Cant li sires l'oï, si le tinnt à grant mervelle; et ala apriès la pucielle, et trouva sa fille en sa cambre; si le reconnut tantos, et li mist ses bras au col, et plora sour li de joie et de pité [5], et ot si grant joie ke à painnes pooit il parler à li; si li demanda ù elle avoit si longement esté.

— Biaus pères, dist la Dame, vous le sarés bien à tans. Mès, por Dieu! faites moi venir madame ma mère, car g'ai molt grant talent de li veoir.

Li sires manda sa fame; et cant elle vint

1. Qu'il ne fasse point deuil.
2. Joyeux.
3. En bonne santé.
4. Céans. — 5. D'attendrissement.

en la cambre ù sa fille estoit, et elle le vit et counut, si chey pasmée de joie, et ne pot parler de grant pièche; et cant elle revint de pasmisons, nus ne poroit croire la grant joie ke elle fist de sa fille. Si conme elle estoit en celle joie, li pères à la bielle dame ala kesre monsegneur Robiert, et li dist ensi :

— Mesire Robiert, biau dus fius[1], nouvielles vous sai dire molt joieuses aveukes vous[2].

— Ciertes, dist mesire Robiers, de joie averoie jou bien mestier[3]; car nus, sans Dieu[4], ne poroit maitre consel[5] à çou ke jou euse joie; car g'ai pierdu vo bielle fille, dont j'ai trop gran duel au quer; apriès j'ai pierdu le varlet et l'eskuhier ki onkes fust au monde ki plus de bien me fist : c'est Jehans li bons mes eskuiers[6].

— Mesires Robiert, dist li sires, or ne vous esmaiiés mie si[7]; car des eskuiers vous

1. Beau doux fils.
2. Pour vous comme pour moi.
3. Besoin. — 4. Si ce n'est Dieu.
5. Aviser. — 6. Mon bon écuyer.
7. Ne vous désolez pas ainsi.

trouverés asés, mis[1] de ma bielle fille vous sai ge bien à dire boines nouvielles; car je l'ai veue maintenant, et si saciés ke c'est la plus bielle dame ki soit el monde.

Cant mesire Robiers oy çou, si tresaut[2] tous de joie et dist à son segnor :

— A, sire! por Dieu! menés moi veoir se çou est voirs.

— Volentiers, dist li sires : venés vous ent.

Li sires va devant et cil apriès, tant k'il sont venu en la canbre ù la mère fasoit enchore grant fieste de sa fille, et ploroient de joie li une sour l'autre. Cant elles virent lor drois[3] segnors venir, si se levèrent; et si tos conme mesire Robiers counut sa fame, si li couru les bras tendus, si s'entr'acolèrent[4] et baisent menuement, et pleurent de joie et de pité. Et furent ensi entr'acholé l'esrure de .x. arpens de tière[5] ansois ke on

1. Mais.
2. Tressaille.
3. Leurs légitimes.
4. S'embrassèrent.
5. Et ils restèrent ainsi embrassés le temps qu'on mettroit à parcourir dix arpents de terre.

les peuust desasanbler[1]. Li sires coumanda ke les tables fusent mises pour souper; si soupèrent et menèrent gran goie.

Apriès souper, cant la fieste ot esté grans, s'alèrent coucier; si jut la nuit mesire Robiers aveuc madame Jehane sa fame, ki li fist molt grant joie, et il li ausi[2]; et parlèrent ensanle[3] de molt de choses, et tant ke mesire Robiers li demanda ù elle avoit tant esté, et elle dist :

— Sire, molt i aroit à conter : vous le saurés bien à tans; mais dites moi coument vous l'avés puis fait[4] ne ù vous avés esté si longement.

— Dame, dist mesire Robiers, ce vous dirai je bien.

Si li coumenche à conter tout çou ke elle savoit bien, et de Jehan son escuier ki tant de bien li avoit fait, et li dist k'il estoit si coureciés de çou ke il l'avoit ensi pierdu k'il ne fineroit jamès d'esrer devant

1. Avant qu'on pût les détacher.
2. Et lui aussi à elle.
3. Ensemble.
4. Comment vous l'avez fait, comment vous avez vécu.

ke il l'aroit trouvé, et k'il mouveroit au matin [1].

— Sire, dist la Dame, ce seroit folie. Et ke sera che dont? me volés vous dont laisier?

— Ciertes, dame, dist il, faire le me couvient; car nus hon ne fist onkes autant pour autre conme il a fait pour moi.

— Sire, dist la Dame, se il a fait pour vous, il a fait que sages : il le devoit bien faire.

— Dame, dist mesire Robiers, à çou ke vous me dites vous le counisiés [2].

— Ciertes, dist la Dame, je le doi bien counoistre; car il ne fist piechà [3] chose ke je ne seuse bien.

— Dame, dist mesire Robiers, vous me faites toute esmiervellier de teus parolles.

— Sire, dist la Dame, homkes [4] ne vous esmiervelliés. Se je vous disoie une parolle pour voir et à ciertes, dont ne m'en crerés vous [5] bien?

1. Qu'il partiroit au matin.
2. Vous le connoissiez.
3. Jamais, de tout temps.
4. Oncques, point.
5. Croirez-vous.

— Dame, dist il, oïl voir.

— Or me creés dont de cesti[1], fait elle; car bien saciés vraiement ke je sui icil Jehans ke vous volés aler kesre, et si vous dirai coument. Can je seuc[2] ke vous en fustes alés pour le gran deul ke vous aviés de çou ke vous cuidiés ke je me fusse mesfaite et pour vostre tière ke vous cuidiés avoir isi pierdue à tous jours, cant jou oï conter l'ocoison de la fremalle et le traïson ke mesire Raous avoit faite, si fui tant courecie conme nulle fenme plus. Tantos je fisc rouegnier[3] mes cheviaus, et pris deniers en mes cofres entour[4] .x. livres de tournois, et m'atournay com eskuiers, et vos sivi[5] juskes à Paris, et vos trouvai à la tonbe Ysoré, et là m'acompagnai ge à vous, et nous alanmes ensanle juskes à Marsaille, et fumes .VII. ans ensanble, ù je vos siervi à mon pooir conme mon droit segnor; si le tieng à bien enploiié tout le sierviche ke g'i ai fait. Et saciés pour voir ke je suis inocense et gius-

1. Celle-ci. — 2. Sus.
3. Rogner, raccourcir.
4. Environ.
5. Vous suivis.

te[1] de tout çou ke li mauvais chevaliers me metoit sus; et bien i pert, k'il en a esté en camp hounis[2] et a recouneut la trayson.

Lors achola madame Jehane[3] monsegneur Robiert son segnour, et le baisa en la bouce molt doucement. Cant mesire Robiers entendi ke ce fu elle ki si bien l'avoit siervi, si en ot si grant joie ke nus poroit dire ne penser, et molt s'esmerviella en son quer coument elle se peut apenser[4] de çou faire ki tournoit à si grant bonté : si l'en ama mius tous les jours de sa vie.

Ensi furent ensanble ces .II. boines persounes; et alèrent sour lor tière manoir, k'il avoient grant et bielle[5], et menèrent bonne vie comme jouene gent ki molt s'entr'amèrent. Et ala mesire Robiers souvent as tournoiemens aveukes son segnor, de cui mesnie il estoit[6]; et i fist molt de s'ou-

1. Innocente et juste, pure.
2. Honni en champ clos.
3. Madame Jehanne accola. La règle qui distingue le nominatif des cas obliques, le mot sujet du mot régime, fait disparoître toute amphibologie.
4. Concevoir la pensée.
5. Demeurer sur leur terre qu'ils avoient.....
6. De la suite duquel il faisoit partie. C'est tou-

neur[1], et i conquist grant pris et grant avoir, et fist tant k'il aquist plus de tière ke il n'en avoit. Et cant lor Sires et lor Dame furent mort, si orent toute la tière. Et fist tant par sa proaiche k'il fu doubles banerés[2] et eut bien IIII M. livrées de tière; mais honkes ne pot avoir nul enfant de sa fame : dont il fu molt coureciés. Ensi fu aveuc sa fame plus de .x. ans puis k'il ot venku la batalle contre monsegneur Raoul.

Apriès le tierme de .x. ans, par la volenté de Dieu, à cui nous soumes tout sousmis, le prist li maus de la mort[3]; et moru conme preudom, et ot toutes ses droitures[4], et fu mis en tière à grant ounour. Et sa fame, la bielle dame, en fist si grant deul ke tout cil ki le veoient en orent pité; mais en la fin

tefois traduire imparfaitement le mot *Mesnie;* ce mot, que nous avons déjà rencontré, désigne l'ensemble des personnes placées sous la puissance du chef, à titre de parenté, de domesticité ou de vasselage.

1. Et il s'y fit beaucoup d'honneur.

2. Double banneret.—3. Le mal de la mort le prit.

4. Et il eut tous les secours et tous les honneurs qu'on peut avoir à ses derniers moments. Le mot *droitures* désigne particulièrement ici les sacrements de l'Eglise.

li couvint le deul oublier, si s'en conforta; mais che fu petit.

Molt se demena[1] la Dame en sa vaiveté[2] conme bonne dame et relegieuse, car elle amoit molt Dieu et sainte Eglise; si se tint molt umlement, et molt ama les povres et lor fist molt de biens, et fu si bonne dame ke nus ne savoit en li ke dire ne ke reprendre, se tout gran bien non[3]. Et aveuc tout çou elle estoit tant bielle ke caskuns disoit ki le veoit ke çou estoit li mireoirs de toutes les dames del monde de biauté et de bonté[4]. Mais atant se taist li contes un poi à parler de li, et retourne à parler dou roi Flore, dont il s'est grant pièche teus.

Or dist li contes ke li rois Flores d'Ausai fu en son païs molt dolans et molt coureciés de la departie de sa première fenme; nonpourcant li autre li fu amenée, ki aukes fu bielle et gente; mais il ne le pot avoir d'asés si à quer[5] conme il avoit l'autre. .IIII.

1. Se conduisit. — 2. En son veuvage.
3. Rien reprendre en elle, ni rien dire, sinon du bien.
4. Sous le rapport de la beauté et de la bonté.
5. Il ne put, à beaucoup près, l'avoir aussi à cœur, l'aimer autant.

ans fu aveukes li ; mais honkes enfant n'en pot avoir. Et cant il i ot esté cel tiermine [1], si prist la Dame li maus de la mort [2], et fu enfouie : dont si ami furent molt dolent. Si fu fais ses siervices si ke on doit faire à roïne.

Et demora li rois Flores vaives [3] plus de .II. ans ; et fu enchores jouenes hom, k'il n'avoit pas plus de .XLV. ans, et tant ke si baron li dirent ke marier le couvenoit.

— Ciertes, dist li rois Flores, de che faire n'ai ge pas grant talent, car jou ai eu .II. fenmes : honkes enfant n'en poc [4] avoir. Et d'autre part, la première ke j'oi [5] fu tant bonne et tant bielle, et tant l'amoie de mon quer, pour la grant biauté ki estoit en li, ke je ne le puis oublier : si vous di bien que jamès fenme ne prenderai se je ne l'ai ausi bielle et ausi bonne com elle estoit. Or ait Dieus merchi de l'ame de li ! car elle est respasée [6] en l'abeie ù elle estoit, che m'a on fait entendant.

1. Cet espace de temps.
2. Le mal de la mort prit la dame.
3. Veuf. — 4. Pus. — 5. J'eus.
6. Il faudroit : *Trespasée*, trépassée.

— Ha, sire! dist uns chevaliers ki estoit de son privé consel, il a molt de bonnes dames aval le païs, ke vous ne counisiés pas toutes; et encore sai ge telle k'il n'a de bonté ne de biauté sa parel el monde. Et se vous saviés sa bonté, et vous veisiés sa grant biauté, vous diriés bien ke bons eureus[1] seroit li rois ki poroit avoir le dangier[2] de tel dame; et saciés ke elle est gentius fenme et vallans et riche et de grant tière. Et si vous conterai partie de ses bontés, s'il vous plaist.

Et li Rois dist k'il veut bien c'on li die. Et li Chevaliers coumenche à conter coument elle s'esmut por aler kesre son segnour, et coument elle le trouva et mena à Marselle, et les grans bontés et les grans siervices k'elle li fist, si conme il a esté dit el conte par devant, si ke li rois Flores s'en esmiervella trop. Et dist au Chevalier à consel[3] ke tel fenme prenderoit il volentiers.

1. Bien heureux.

2. La possession. *Dangier* exprime la puissance maritale, et plus fréquemment encore la puissance maritale personnifiée, c'est-à-dire le mari. C'est sous ce nom que celui-ci figure dans tous les grands poèmes allégoriques du moyen âge. — 3. En secret.

— Sire, dist li Chevaliers, ki estoit dou païs à la Dame, je irai à li, s'il vous plaist; si parlerai tant à li, se je puis, ke li mariages de vous .II. sera fais.

— Oïl, dist li rois Flores, je veul bien ke vous i alliés, et vous pri ke vous pensés de la besongne.

A tant s'esmut li Chevaliers, et esra tant par ses journées k'il vint ou païs ù la bielle dame manoit ke li contes apielle ma dame Jehane. Il le trouva à un sien kastiel à sejour; et elle li fist grant joie, conme celui cui elle counisoit. Li chevaliers le traist à consel, et li conta dou roi Flores d'Ausai ki le mandoit ke[1] elle venist à lui et il la prenderoit à fenme. Kant la Dame oï ensi le Chevalier parler, si coumencha à sousrire, ki molt bien li avenoit[2], et dist au Chevalier :

— Vostre Rois n'est pas si sienteus[3] ne si courtois coume je cuidoie, cant il me mande ensi ke je voise à li et il me prende-

1. Qui lui mandoit que.

2. Ce qui lui étoit très avenant, ce qui lui alloit très bien.

3. Bien instruit.

ra à fenme. Ciertes, je ne sui mie soudoiière [1] pour aler à son coumant [2]; mais dites à vostre Roi, s'il li plaist, k'il viegne à moi, se il me prise tant et ainme, et se li soit biel se [3] je le veul prendre à mari et à espous; car li segnor doivent rekesre [4] les dames, ne mie les dames les segnours.

— Dame, dist li Chevaliers, tout çou ke vous m'avés dit li dirai ge bien; mais je douc k'il ne le tiegne à orguel.

— Sire Chevaliers, dist li Dame, il i notera çou k'il li plaira; mais en chose ke je vous aie dite il n'a se courtoisie non et raison.

— Dame, dist li Chevaliers, de par Dieu ce soit! je m'en vois à vostre congiet [5] à monsegneur le roi, et li dirai çou ke vous m'avés dit; et se vous li volés plus mander, si le me dites.

— Oïl, dist la Dame : dites li ke jo li

1. Mercenaire.
2. A son commandement.
3. Et qu'il lui soit beau, qu'il s'estime heureux s je veux.
4. Requérir.
5. Avec votre congé.

manc salus et ke je li sai molt bon gré de l'ounour ke il m'a mandé.

Li Chevaliers se parti à tant de la Dame, et vint au quart jour au roi Flore d'Ausai, et le trouva en sa canbre, là ù il parloit à son privé consel. Li Chevaliers salua le Roi; et il li rendi son salu, et le fist seir dalès li[1], et li demanda nouvielles de la biele dame. Et il li conta tout çou k'elle li mandoit: ke elle ne venroit point à li, car elle n'estoit point soudoiière pour aler à la rekeste de lui, car li segnour sont tenut à rekerre les dames; che li mandoit elle, et se li mandoit salus et ke elle li savoit bon gré del hounour k'elle[2] li rekairoit. Cant li rois Flores entendi ces parolles, si coumencha à penser; et ne dist mot devant grant pièche.

— Sire, dist uns chevaliers ki estoit ses mestres conselliers, à coi pensés vous tant? Ciertes, toutes teus parolles doit bien dire boine dame et sage; et si m'ait Dieus[3]! elle est et sages et vallans; si vos lo en bonne foi ke vous regardés[4] un jour ke vos

1. A côté de lui. — 2. Qu'il.
3. Et que Dieu m'aide! — 4. Déterminez, fixez.

porés ieste : à li mandés salus, et ke vos serés à tel jor à li pour faire hounour et pour prendre à fenme.

— Ciertes, dist li rois Flores, je li manderai ke je serai à li el mois de Paskes, et ke elle s'aparaut [1] pour recevoir tel honme com je sui.

Lors dist li rois Flores au Chevalier ki ot esté à la Dame, k'il meust dedens tierc jour à aler dire ces nouvielles à la Dame.

Au tierc jour mut li Chevaliers, et esra tant k'il vint à la Dame, et li dist ke li Rois li mandoit k'il seroit à li el mois de Paskes. Et elle respondi ke che fu de par Dieu, et ke elle en parleroit à ses amis, et ke elle seroit aparelie pour faire se volenté si conme li houneurs de bonne dame le rekiert [2]. Apriès ces parolles s'en parti li Chevaliers, et en vint à son segnor le roi Flore, et li conta la response de la bielle dame si conme vous l'avés oï. Si atira li rois Flores d'Ausai son oire [3] et s'esmut à tout grant gent pour aler ou païs à la bielle dame.

1. Se prépare. — 2. L'exige.

3. Le roi Flore disposa tout ce qu'il falloit pour faire son voyage.

Cant il fu là venus, si le prist et espousa. Et i ot grant joie et grant fieste. Si l'enmena en son païs, ù on fist molt gran joie de li. Si l'ama molt li rois Flores pour sa grant biauté et pour le gran sens et le grant valour ki en li estoit.

Et dedens l'anée k'il l'ot prise elle fu grose, et porta fruit en son ventre tant ke drois fu; et delivra d'une fille avant et d'un fil apriès, ki ot à non Florens, et la fille ot à non Florie. Et fu cil enfes Florens molt biaus. Et cant i fu chevaliers, si fu li miudres [1] ke on seuist [2] as armes à son tans, si k'il fu esleus à iestre emperères de Coustantinoble. Et fu molt preudom, et fist molt d'essart [3] et de dolour as Sarasins. Et la fille fu puis roïne de la tière son père, et le prist à fenme li fius au roi de Hungrie; et fu dame de .II. roiaumes.

Celle grant hounour otria Dieus à la bielle dame pour bonté et pour sa loiauté. Gran tans fu li rois Flores aveuc celle bielle dame; et cant il plot à Dieu ke sa fins vint, si ot

1. Le meilleur.— 2. Sût.
3. De tort, de désastre.

si bielle counisanche[1] ke Dieus en ot une bielle ame. Apriès çou la Dame ne vescui ke demi an, si trespasa dou siècle conme boine et loiaus, et eut bielle fin et bonne recounisanche[2].

Ichi finist li contes dou roi Flore et de la bielle Jehane.

1. Connoissance.

2. C'est le même sens que le mot de la note précédente, c'est-à-dire qu'il signifie la lucidité et la sérénité de l'esprit aux derniers moments.

ISTOIRE

D'OUTRE MER

ISTORE
D'OUTRE MER

Au tan passé ot[1] un Conte en Pontiu[2] qui molt[3] ama chevalerie et le siecle[4], et molt fu preudom[5] et boins[6] chevaliers.

1. Eut, il y eut.
2. Ponthieu, ancien comté, dont la capitale étoit Abbeville, et qui s'étendoit entre la Somme et la Canche.
3. Beaucoup.
4. Le monde, sans doute la gloire, les pompes, les tournois, les trouvères, tout ce qui constituoit l'exercice de la magnificence féodale.
5. Homme sage et vaillant. — 6. Bon.

En icel meismes tempore[1] avoit un Conte à Saint Pol[2] ki[3] toute la contrée tenoit, et en estoit sires[4] et molt vaillans hom. Il n'avoit point d'oir de sa char[5], dont il estoit molt dolans[6]. Mais il avoit une serour[7], molt boine dame et preudefeme et vaillant[8], qui estoit dame de Dont Mart[9] en Pontiu.

Cele dame ot un fill, Thiebaus avoit non[10], qui iert[11] hoirs de la contrée de Saint Pol; mais povres fu tant comme ses oncles vescui[12]. Il estoit chevaliers preus et vaillans et boins as armes[13], et nobles et biaus; et molt estoit honnerés[14] et

1. En ce même temps.
2. Petite ville d'Artois avoisinant le Ponthieu.
3. Qui. On trouvera fréquemment *ki* et *ke* pour *qui* et *que*.
4. Seigneur.
5. D'héritier de sa chair, d'héritier né de lui.
6. Triste.
7. Sœur.
8. Valant beaucoup, pleine de grandes qualités.
9. Dommare, bourg du département de la Somme, à cinq lieues d'Amiens.
10. Nom. — 11. Étoit. — 12. Son oncle vécut.
13. Bon aux armes.
14. Honoré.

amés de boines gens[1], car il estoit haus hom et gentius[2].

Li cuens[3] de Pontiu, de coi li contes commence[4], si avoit feme[5] molt boine dame. De cele dame ot une fille molt boine et molt vaillant, laquele crut en grant beauté et monteplia[6] en grant bien; et ot bien .XVI. ans d'aage. Mais dedens le tierc an k'ele fu née[7] sa mère morut, dont ele fu molt destourbée[8] et molt dolante.

Li Cuens, ses pères, se maria molt tost apriès, et prist haute[9] feme et gentill. En

1. Nous ne pensons pas qu'il faille donner ici au mot *bonnes gens* le sens de gens du peuple, qu'il eut fréquemment plus tard; il fut aimé des gens élevés, veut dire l'auteur, car il étoit lui-même un homme de haute et noble race.

2. Gentil, de race noble. — 3. Le comte.

4. Duquel parle le commencement de l'histoire.

5. Avoit pour femme une très bonne dame.

6. Et multiplia en grant bien, acquit toute bonne qualité.

7. Notre manuscrit 455 présente ici une faute de copie. Nous avons suivi les mss. 7185, 3,3, fonds Cangé, et 272 fonds Nostre-Dame.

8. Troublée.

9. De grande naissance; *gentille*, nous l'avons vu, a un sens analogue.

poi de termine[1] li Cuens ot de ceie dame un fil que il moit ama. Chil[2] fils crut en grant valour et en grant bonté et montepiia en grant bien.

Li cuens de Pontiu, qui si estoit preudom, vit mon segneur Thiebaut de Donmart, si l'apiela[3] et le retint de sa maisnie[4]; et quant il l'ot de sa maisnie si en fu moit liés[5], car li Cuens monteplia en grant bien et en grant valour par lui.

Au repairier[6] d'un tournoiement apela li Cuens un jor mon segneur Thiebaut et li demanda et dist:

— Thiebaut, si vous ait Dex[7], le quel joiel de ma terre ameriés vous mius?

— Sire, fait me sire[8] Thiebaus, je sui

1. En peu de terme, peu après. — 2. Ce.
3. L'appela.
4. De sa suite, de sa maison.
5. Joyeux.
6. Au retour.
7. Que Dieu vous aide.
8. *Me sire, messire;* au génitif et aux autres cas, *mon segneur.* C'étoit le titre que l'on donnoit aux chevaliers, à certains dignitaires ecclésiastiques et aux possesseurs de certains grades des universités.

uns povres hom, mais se Dex m'ait, de toz les joiaus de vostre terre je n'ameroie nul tant comme ma damoisiele vostre fille.

Li Cuens, quant l'oï, si en fu molt liés et joians[1] en son cuer et dist :

— Thiebaut, et je le vous doins[2] se elle le veut.

— Sire, fait il, molt grans mercis, et Dex le vous mire[3].

Lors vint li Cuens à sa fille, et li dist :

— Biele fille, je vous ai mariée se en vous ne remaint[4].

— Sire, fait elle, à cui ?

— En non Diu[5], fait il, à un molt preudome, et ki molt vaut. C'est à un mien chevalier qui a non Thiebaus de Donmart.

— Ha! sire, fait ele, se vostre contés estoit roiaumes et à mi deusse toz venir[6],

1. Joyeux. — 2. Je vous la donne si, etc.

3. Vous en récompense, Dieu vous le rende. *Merir*, mériter envers quelqu'un, le récompenser. On trouve parfois, au lieu de *Dex* ou *Dieux le vous mire*, *Dieux vous merise*.

4. Si par vous la chose ne demeure empêchée ; si à vous ne tient.

5. Sur le nom de Dieu.

6. Et qu'à moi il dût tout entier venir.

si me tenroie jou[1] à molt bien mariée en lui.

— Fille, fait li Cuens, beneois soit vostre cors[2] et l'eure que vous fustes née !

Li mariages fu fais ; li cuens de Pontiu et li cuens de Saint Pol i[3] furent et mainte autre preudome. A grant joie furent assamblé, à grant seignorie[4] et à grant deduit[5] ; et à grant joie vescuirent .v. ans ensamble. Mais il ne plot mie[6] à Nostre Segnor Jhesucrist qu'il eussent hoir de lor char, dont molt pesa à cascun.

Une nuit se jut[7] me sire Thiebaus en son lit, et pensa molt et dist : — « Dex ! dont vient chou[8] que jou aime tant cele dame, et ele moi, et si ne poons hoir avoir de nostre char dont Dex soit siervis[9], et au siècle biens fais[10] ! » Il s'apensa de[11] mon

1. *Jou*, je ; certes je me tiendrois.
2. Corps. — 3. Y.
4. Avec grande pompe et richesse.
5. Avec de grans amusemens. — 6. Pas.
7. Se couchoit, étoit couché.
8. D'où vient ce, ceci. — 9. Servi.
10. Et au monde des services rendus.
11. Il pensa à.

segnor saint Jakeme[1], l'apostle de Galice, qui donnoit as vrais[2] requerans che qu'il requeroient par droit[3], et i promist sa voie[4] en son cuer.

La Dame se dormoit adont[5], et quant elle fu esvellie, il le tint entre ses bras et li requist qu'ele li donnast un don.

— Sire, fait la Dame, quel?

— Dame, fait il, che saurés vous quant je l'aurai[6].

— Sire, fait elle, se je donner le vous puis, je le vos donrai quels k'il soit.

— Dame, fait il, je vous requier congié d'aler à mon segneur saint Jaque apostle, que il deprit[7] Nostre Segneur Jhesucrist que il nos doinst hoir de no char dont Dex soit siervis en cest siecle, et Sainte Eglise essaucie[8].

— Sire, fait la Dame, li dons est moult

1. Saint Jacques. — 2. Sincères.
3. Légitimement.
4. Sa route; et promit en son cœur qu'il y iroit.
5. Alors.
6. Ce don, cette permission que je vous demande.
7. Afin que il prie.
8. Exhaussée, rehaussée.

courtois [1], et je le vous otroi molt deboinairement.

Molt furent en grant joie lonc tans. Trespassa un jours et autres et tiers [2]. Si avint ke [3] il jurent ensamble en lor lit une nuit, si li dist la Dame :

— Sire, je vous pri et requier un don.

— Dame, fait il, demandés, je le vous donrai se je donner le vous puis.

— Sire, fait elle, je vous requier congié d'aler o [4] vous en che voiage.

Quant me sire Thiebaus l'oï [5], si en fu molt dolans et dist :

— Dame, griés [6] chose seroit à vostre cors, car la voie est molt lointaine, et li païs est molt estranges et molt diviers [7].

Elle dist : — Sire, ne vos doutés [8] mie

1. Don courtois, facile à accorder, et venant d'une pensée bienveillante vis-à-vis de la personne à qui on le demande.

2. Il se passa un jour, puis un second, puis un troisième.

3. A ce troisième jour, il arriva qu'ils couchèrent, etc.

4. Avec. — 5. L'entendit.

6. Grièvc.

7. Divers, contraire, dangereux, désagréable.

8. Ne craignez rien de moi, ou pour moi.

de moi, car del menour[1] escuier que vous avés seriés vous plus embleés[2] que de moi.

— Dame, fait il, de par Diu, je le vos otroi[3].

Jours vint et nouviele[4] coru tant que li cuens de Pontiu le sot[5], et manda mon segnor Thiebaut et dist :

— Thiebaut, vous iestes pelerins voés[6], che me dist on, et ma fille ausi.

— Sire, fait il, c'est voirs[7].

— Thiebaut, fait li Cuens, de vous m'est il biel[8], mais de ma fille me poise il[9].

— Sire, fait mesire Thiebaut, je ne li peut[10] escondire[11].

1. Du moindre.
2. Embarrassé, empêché, encore usité dans le patois picard, ainsi, du reste, que la plupart des mots de ce texte.
3. Octroie, accorde.
4. La nouvelle en courut.
5. Le sut.
6. Voué, qui a fait vœu.
7. Vrai. — 8. Cela m'est agréable.
9. Il me pèse, il me chagrine.
10. Le *t* est sans doute une faute de copie, je ne lui pus.
11. Refuser.

— Thiebaut, fait li Cuens, mouvés[1] quant vous volés; si hastés[2] vos palefrois, et vos roncis et vos sommiers[3]; je vous donrai assés deniers et avoir[4].

— Sire, fait me sire Thiebaut, grans merchis.

Il s'aparellièrent dont, et murent[5] à grant joie, et alèrent tant par lor jornées[6] qu'il aprocièrent de mon segneur S. Jakeme à mains de .II. jornées.

Une nuit vinrent à une boine ville. Au soir me sire Thiebaus apiela son hoste et li demanda de la voie de lendemain[7], quel voie il troveroient et quele elle seroit, et il li dist :

— Biaus sire, à l'issue de ceste vile vous

1. Partez. — 2. Dès lors hâtez.

3. *Palefroi*, dit Brunetto Latini, *pour chevaucher à l'aise de son cors*, *roncis* ou *roucis pour sommes porter; roncis* a quelquefois un sens plus élevé, il signifie parfois cheval de selle, et ici, mis en regard du mot *sommiers*, chevaux de somme, il paroît indiquer les chevaux montés par les gens de la suite.

4. Richesse. — 5. Partirent.

6. De marche.

7. L'interrogea sur la route qu'ils avoient à faire le lendemain.

trouverés un poi de foriest[1] à passer, et toute jour boine voie apriés.

Atant[2] se teurent, et li lit furent apparellié; si allèrent gesir[3]. Et lendemain fist molt biel; si se levèrent li pelerin ains qu'il[4] fust jors, et firent noise[5]. Me sire Thiebaus se leva et se trova un poi pesant; si apiela son chamberlenc et li dist :

— Liève sus et fai nostre maisnie torser[6] et aler lor voie, et tu remanras o moi[7], et tourseras nostre harnois, car je sui un poi pesans et deshaitiés[8].

Chil a commandé as siergans[9] le plaisir lor segnor, et chil s'en alèrent. Petit demoura que[10] me sire Thiebaus et se feme se levèrent et s'aparellièrent et se mirent à la voie. Li chambrelens toursa lor lit, et n'estoit mie jours, mais molt biel faisoit. Il issi-

1. Un peu de forêt. — 2. Alors.
3. Se coucher. — 4. Avant que.
5. Firent du bruit.
6. *Torser* ou *tourser*, mettre des objets en paquets, charger, empaqueter; on dit encore trousser bagage.
7. Tu resteras avec moi.
8. Lourd et triste, ou malade. — 9. Serviteurs.
10. Peu de temps se passa avant que.

rent[1] de la ville entre els trois sans plus de compaignie fors de Diu, et aprocièrent la foriest. Et quant il i vinrent, i trovèrent .II. voies, l'une boine et l'autre male[2]; et me sire Thiebaus dist à son cambrelenc :

— Fier des esperons et ataing nostre gent[3], et di k'il nous atengent[4], car laide chose est à dame et à chevalier de foriest passer à poi de compaignie.

Chil s'en va grant aleure[5], et me sire Thiebaus vient à la foriest; il trova les .II. voies, il ne sot la quele aler et dist :

— Dame, la quele voie irons nous ?

Et elle dist : — Sire, se Diu plaist, la boine.

En cele foriest estoient larron; et abatoient[6] la boine voie, et faisoient grant et lée[7] la fausse, et samblant à l'autre, por

1. Sortirent. — 2. Mauvaise.

3. Frappe, donne des éperons, atteins nos gens.

4. Attendent. — 5. Grande allure.

6. Embarrassoient, détruisoient la bonne voie, y creusoient des ornières, peut-être abattoient les arbres pour la rendre difficile. Les deux autres mss. donnent : « Abatoient la fausse voie », c'est-à-dire les arbres et les branches qui l'avoisinoient.

7. Large.

faire les pelerins desvoier [1]. Me sire Thiebaus descendi et regarda la voie, trova la fausse voie plus grant et plus large que le boine et dist :

— Dame, alons, de par Diu, ceste.

Il entrèrent ens [2] et alèrent bien le quart d'une liue. Li voie commencha à estrechier [3] et li rain devenoient bas [4], et il dist :

— Dame, moi samble ke nous n'alons mie bien !

Quant il ot che dit, il esgarda devant lui, et vit .IIII. larrons armés sour .IIII. grans chevals, et cascuns [5] tenoit lance en sa main; et quant il les ot veus, il regarda arrière et en vit autres quatre en autre manière armés et atornés [6] et dist :

— Dame, or ne vous effreés de chose que vous voiiés d'ore en avant [7].

1. Devoier, s'égarer.
2. Dedans.
3. Se rétrécir.
4. Les rameaux, les branches des arbres voisins, commençoient à encombrer le sentier.
5. Chacun.
6. Ornés, vêtus, disposés, arrangés.
7. De maintenant à plus tard, dorénavant, dès ce moment.

Lors salua me sire Thiebaus les premiers et il se teurent tout coi à son salu. Après il lor demanda qu'il pensoient enviers lui [1], et li uns dist :

— Che [2] vos dirons nous jà [3].

Li lères [4] vint vers mon segneur Thiebaut le glaive alongié, et le cuida ferir par mi [5] le cors ; et me sire Thiebaus vit le cop venir, si le douta [6], si ne fu pas mervelle ; si guenci au cop [7] chou k'il [8] pot, et chil failli à lui [9]. Mais au trespasser jeta me sire Thiebaus desous le glaive, si le toli au larron [10]. Et mut as .III. dont chil estoit venus [11], si en

1. Quelle étoit leur intention à son égard.
2. Cela.
3. Déjà, bientôt, immédiatement. — 4. Le larron.
5. Par mi, par le milieu, à travers.
6. Il le craignit, ce qui certes ne fut pas étonnant.
7. Donc il se détourna du coup, il se baissa devant le coup.
8. Cela que, autant que, il put.
9. Et celui-là le manqua.
10. Mais tandis que le voleur passoit à côté de lui, emporté par l'élan de son coup, messire Thiebaut se jeta dessous l'épée et la lui enleva.
11. Et s'avança vers les trois que celui-ci avoit quittés pour venir à lui.

feri[1] .I. par mi le cors et l'ocist. Et puis retorna et mut arrière, et feri celui qui premiers estoit venus à lui par mi le cors et l'ocist.

Or si plot à Diu[2] que des .VIII. larrons ocist les .III.; et li .V. l'avironèrent et ocisent son palefroi, et il chai sus arrière[3] sans avoir blecheure qui li grevast[4]. Il n'avoit espée ne autre armeure dont il se peuust aidier. Dont[5] li tolirent li larron sa robe[6] toute jusques à sa chemise, et espourons et huèses[7]; et si prisent la coroie d'une espée, et li loiièrent[8] piès et mains, et le jetèrent en un buisson de rousces[9] molt poignans et molt aspres.

Et quant il orent che fait, il vinrent à la Dame, et li tolirent son palefroi et toute sa robe jusques à la chemise; et elle estoit

1. Frappa.
2. Ainsi plut-il à Dieu que.
3. Et il tomba à terre sur le dos.
4. Qui le fit souffrir.
5. Donc.
6. Son vêtement tout entier.
7. Ses éperons et ses houseaux (chaussures).
8. Lièrent. — 9. De ronces.

molt biele, et si ploroit molt tenrement [1] et molt estoit dolante de grant manière [2]. Lors l'esgarda li un des larrons et dist à ses compaignons ensi :

— Segnor, jou ai mon frère perdu en cest estour [3], si voel avoir ceste dame en restor [4].

Li autres dist : — Ausi i ai je perdu mon cousin giermain ; autant i claime [5] je comme vous, et autre tel droit i ai jou.

Tout ensi dist li tiers, et li quars, et li quins. Lors dist li uns :

— En la dame retenir n'avés vous mie grant preu [6] ne grant conquest ; mais menons l'en [7] en cele foriest et faisons de li [8] nostre volenté, et puis si le remetons à la voie, si l'en lassons aler.

1. D'une façon touchante.
2. Elle étoit triste d'une cruelle façon.
3. *Estour, estor,* mêlée, combat.
4. En retour, en compensation.
5. Réclame, autant y ai-je à réclamer que vous, et j'ai d'ailleurs bien d'autres droits.
6. Grand profit, *ne grant conquest*, ni grande acquisition.
7. D'ici en cette forêt, etc.
8. D'elle.

Ensi le fisent comme il le devisèrent[1], et le misent au chemin[2].

Me sire Thiebaus le vit bien[3], et molt en fu dolans, mais el[4] n'en pot faire. Ne nul mal gré n'en sot à la Dame de chose ki li fust avenue[5], car il savoit bien que chou avoit esté forcé, et encontre sa volenté. La Dame fu molt dolant et molt honteuse. Et me sire Thiebaus l'apiela et dist :

— Dame, por Diu venés chà[6] et me desloiiés et me delivrés de la dolour ù[7] je sui; car ces roisses me grièvent molt et angoissent[8].

La Dame ala cele part[9] ù me sire Thiebaus gisoit, et vit une espée jesir arrière qui fu a .I. des larrons qui ocis fu. Elle le prist, et vait envers[10] son segnor plaine de grant ire[11] et de mauvaise volenté qui li

1. Comme ils l'ont dit.
2. Et la remirent dans le chemin.
3. L'avoit bien vue s'éloigner. — 4. Autrement.
5. Des choses qui avoient pu lui advenir.
6. Venez çà, ici. — 7. Où.
8. Ces ronces me tourmentent fort et me font souffrir.
9. En cet endroit.
10. Et va vers. — 11. Colère.

iert[1] venue. Car elle doutoit molt que il ne li en seust mal gré de chou que il l'avoit ensi veue, et qu'il ne li reprouvast[2] en aucun tans, et li mesist devant[3] chou k'avenu li estoit. Si dist :

— Sire, je vous delivrerai jà.

Lors haucha[4] l'espée et vint vers son segneur et le cuida ferir par mi le cors; et quant il vit le cop venir si le douta molt, car il estoit toz nus enpur[5] sa chemise et ses braies sans plus. Si tresalli si durement que les mains et li doi li furent desevré[6], et elle le feri si que[7] elle le blecha un poi, et colpa les coroies de coi il estoit loiiés. Et quant il senti les laiiens laskier[8],

1. Etoit.

2. Reprochât.

3. Lui mît devant, lui rappelât, lui opposât ce qui, etc. — 4. Haussa.

5. *En pur*, en simple chemise, ayant uniquement sa chemise et ses braies, ses culottes.

6. Que ses mains et ses doigts, que la corde avoit liés, furent séparés; c'est-à-dire que ses liens furent relâchés par le mouvement d'étonnement et d'effroi qu'il fit.

7. De telle sorte que.

8. Lâcher, se relâcher, céder.

il sacha[1] à lui et rompi les coroies, et sailli sus en piés[2] et dist :

— Dame, se Diu plaist, vous ne m'ocirés mais hui[3] !

Et elle dist : — Certes, sire, che poise moi.

Il li toli l'espée, et le remist el fuerre[4], et après li mist la main sour l'espaule, et le ramena à la voie k'il estoient venu. Et quant il vint à l'entrée dou bois, si trova grant partie de sa compaignie ù il estoient venu encontre lui[5]. Et quant il les virent si nus si lor demandèrent :

— Sire, ki vos a ensi atornés[6] ?

Et il lor dist qu'il avoit larrons encontré, qui ensi les avoient atirés[7]. Molt en fisent grant duel ; mais tost furent viestu et acesmé[8], car il avoient bien de coi. Si remontèrent et alèrent leur voie.

1. Il tira. — 2. Sauta sur pieds, se releva.
3. Littéralement, davantage aujourd'hui. « Dame, s'il plaît à Dieu, ce n'est pas aujourd'hui que, etc. »
4. Au fourreau. — 5. A sa rencontre.
6. Qui vous a mis en cet équipage.
7. Dans un tel piége.
8. Parés, équipés.

Celui jour chevaucièrent; ne onques, por chose qui avenue fust, me sire Thiebaus piour samblant à la Dame ne monstra [1]. La nuit vinrent à une boine ville, et illuec se hebregièrent. Me sire Thiebaus demanda à son hoste s'il avoit nulle maison de relegion priès d'illuec [2], ù on peust laissier une dame, et li hostes li dist :

— Sire, bien vous en est avenu; chi defors [3] a une molt relegieuse maison et de molt boines dames.

Cele nuis passa, et me sire Thiebaus s'en ala lendemain à la maison, si oï messe; après parla à l'abbeesse et au couvent, et lor pria que cele Dame li gardassent laiens [4] jusques à son revenir, et on li otria [5] molt volentiers. Me sire Thiebaus i laissa de sa maisnie pour la Dame servir, et s'en ala, et fist son pelerinage au mius k'il pot. Et quant il ot fait son pelerinage et bien et

1. Et pour cette aventure, messire Thiébaut ne lui montra en aucune façon *pire semblant*, plus froide apparence.

2. Près de là.

3. Près d'ici, hors la ville. — 4. Là.

5. Octroya, accorda.

biel[1], il s'en retorna, et vint à la Dame. Bien fist à la maison et i donna dou sien; et reprist la Dame et l'en mena en son païs à ausi grant joie et à ausi grant honnour comme il l'en avoit amenée, fors de jesir o li[2].

Quant il fu repairiés en sa terre, molt fist on grant joie de lui et de la Dame. A son revenir[3] fu li cuens de Pontiu, li pères à la Dame; et si i fu li cuens de S. Pol, qui oncles fu à mon segneur Thiebaut. Molt i ot de boines gens et de vaillans à lor venue. La Dame fu molt honnorée des dames et des damoisieles.

Celui jour sist[4] li cuens de Pontiu entre lui et mon segneur Thiebaut à une escuièle[5]. Si avint que li Cuens li dist :

1. *Et bien et biel*, locution fréquente pour complétement, parfaitement.

2. Excepté (la joie et l'honneur) de coucher avec elle.

3. A sa rencontre, ou pour célébrer son retour.

4. S'assit, prit place.

5. Au même plat, à la même assiette. Le ms. 272 donne : « Li quens de Pontiu manga avoec mon segnor Thiebaut à s'escuele »; le ms. 7185 : à s'escuièle.

— Thiebaut, biaus fils, qui longhe voïe va, molt i ot[1] et voit d'aventures, dont chil ne sevent riens ki ne se remuent. Or me contés, s'il vos plaist, aucune chose que vous aiiés veue ù oï dire puis ke vous partesistes[2] de cest pais.

Et me sire Thiebaus li respondi k'il ne savoit nulle aventure conter. Et li Cuens li pria autre fois, et molt l'en angoissa[3], et tint en grant[4] d'aucune aventure raconter; et tant que me sire Thiebaus li respondi :

— Sire, puis que au dire vient, je vous dirai, mais che n'ert mie en l'oïe[5] de tant de gènt, se il vous plaist.

Li Cuens li respondi, et li dist que bien li plaisoit ensi. Apriès mangier, lués que[6] on eut mangié, li Cuens se leva et prist mon segneur Thiebaut par le main et li dist :

1. Entend.
2. Depuis que vous partîtes.
3. Tourmenta.
4. *Engrant* se rencontre assez fréquemment, au treizième siècle, dans un sens analogue à celui de empressé, désireux de; ici il paroît plutôt signifier tenu de; *en grant*, en garant, obligé à telle chose.
5. A la portée de l'ouïe. — 6. Dès que.

— Or me plaist que vous me dites vostre plaisir, car chi n'a mie plenté de gent[1].

Et me sire Thiebaus li commencha à conter que ensi estoit avenu à un Chevalier et à une Dame comme vous avés oï devant el conte[2]. Mais il ne li dist mie les persones à cui chou estoit avenu. Et li Cuens, ki molt estoit sages et apensés[3] li demanda que li Chevaliers avoit fait de la Dame, et il respondi que li Chevaliers avoit la Dame aconduite et amenée en son païs arrière[4] à ausi grant joie et à ausi grant hounour comme il l'en avoit menée, fors que de jesir el lit ù la Dame gisoit.

— Thiebaut, fait li Cuens, autre sens a eu li Chevaliers que je n'eusse, car par la foi ke je doi à Dieu et à vous que je molt aim, que je euusse la Dame pendue à un arbre par les trèces[5], u par une rousce, u de la corroie meismes, se jou autre hart ne peuusse trover[6].

1. Car ici il n'y a pas quantité de gens
2. Dans la partie précédente du conte.
3. Réfléchi. — 4. En revenant sur ses pas.
5. Par les cheveux.
6. Si je autre corde n'eusse pu trouver.

— Sire, fait me sire Tiebaus, si ne fust pas la chose si certaine comme elle sera quant la Dame, meismes ses cors[1], le ties-moignera.

— Thiebaut, fait li Cuens, savés vous ki li Chevaliers fu?

— Sire, fait me sire Thiebaus, encore vous prie jou que vos me deportés[2] de noumer le Chevalier à cui ceste aventure avint. Saciés por voir que el nommer ne gist mie grans conqués[3].

— Thiebaut, fait li Cuens, sachiés que il n'est pas mes grès del celer[4].

— Sire, fait Tiebaus, dont le dirai jou, puis que je n'en puis estre deportés, mais volentiers m'en deportasse s'il vous pleust, car el conter ne gist mie grans preus[5], ne grans honneurs.

— Thiebaut, fait li Cuens, puis que la parole est si avant menée, sachiés que je voel savoir entresait[6] ki li Chevaliers fu à

1. De son propre corps, de sa propre bouche.
2. Exemptiez. — 3. Grand avantage.
4. Que ce n'est pas mon gré, ma volonté, que vous le cachiez.
5. Grand gain. — 6. A l'instant même.

cui ceste aventure avint; et vous conjur par cele foi que vous devés à Dieu et à moi, que vos me dites qui li Chevaliers fu, puis ke vous le savés.

— Sire, fait me sire Thiebaus, je le vous dirai sor che[1] que vous m'avés conjuré. Et bien voel ke vos sachiés por voir[2] que je sui li Chevaliers à cui ceste aventure avint, et sachiés que je fu molt dolans et abosmés ens[3] en mon cuer, et bien sachiés certainement que je onques mais[4] n'en parlai à nul home vivant, et encore me fusse jou volentiers targiés[5] dou conter s'il vos pleust.

Et quant li Cuens entent ceste aventure molt est dolans et abaubis[6], et se teut grant pièce[7] et ne dist mot. Et quant il parla si dist :

1. Sur la foi que je dois à Dieu et à vous, ainsi que vous m'en avez conjuré.
2. Pour vérité, que vous teniés comme vérité que, etc.
3. Dégoûté en dedans de mon cœur.
4. Jamais auparavant.
5. *Targier*, différer, tarder, retarder.
6. Stupéfait, *ebaubi*, *ebeubi*, dans le patois picard.
7. *Grant pièce* de temps, long-temps.

— Thiebaut, dont fu che ma fille à cui ceste aventure avint?

— Sire, fait il, voire[1].

— Thiebaut, fait li Cuens, bien en estrés[2] vengiés, puis que ramenée le[3] m'avés.

A la grant ire ke li Cuens ot, apiela sa fille et li demanda se chou estoit voirs che que me sire Thiebaus avoit dit; et elle demanda coi, et il respondi :

— Che ke vous ensi le vausistes[4] ocirre comme on le m'a conté?

— Sire, fait elle, oil[5].

— Et por coi, fait li Cuens, le vausiste vous faire?

— Sire, fait elle, por chou que encore me poise il que je ne le fis, et que je ne l'ocis.

Li Cuens laissa tout chou ester[6], et si soufri[7] que la Cours fu departie.

Apriès fu li Cuens un jor à Rue sour la

1. Vraiment, certainement.
2. Serez.
3. La, elle.
4. Voulûtes. — 5. Oui.
6. Laissa tout cela demeurer en paix, en resta là.
7. Attendit.

mer[1], et me sire Tiebaus o lui, et li fils le Conte; et si fist li Cuens avoec lui la Dame amener. Dont fist li Cuens aparellier un fort batiel et bien portant[2]; si fist la Dame entrer ens, et si i fist metre un touniel tout nuef[3], fort et grant et espés[4]. Il entrèrent el batiel tout troi sans plus de compaignie d'autre gent fors que de maronniers[5] qui les nagièrent[6]. Si le fist li Cuens nagier bien deus liues en mer; et molt s'esmervelloit cascuns[7] que il pensoit, mais nus ne li osoit demander. Et quant il furent si avant en mer comme vous avés oï, li Cuens fist del touniel l'un des fons ferir hors[8], et prist la Dame, qui estoit sa fille, et qui molt estoit bele et bien acesmée, si le fist entrer el tonniel, u elle vausist u non[9], et fist rejoindre

1. Rue, sur la Maye, petite ville du département de la Somme, à trois lieues d'Abbeville.
2. Bien solide, peut-être facile à diriger.
3. Un tonneau tout neuf.
4. Epais. — 5. Mariniers.
6. Qui les conduisirent à la rame.
7. Chacun se demandoit avec étonnement ce qu'il pensoit.
8. Sauter hors à force de coups.
Qu'elle le voulût ou non.

après li fons tantost[1] et bien aparellier, et le pontenal[2] fist tantost rejoindre et estouper[3] que eve[4] n'i peust entrer en nulle manière. Lors le fist li Cuens metre sour le bort de la nef[5] et il meismes ses cors[6] espoinst[7] et bouta[8] le touniel en la mer et dist :

— Je te commant au vent et as ondes.

Molt en fu me sire Thiebaus dolans, et li frères à la Dame ausi, et tout chil qui che virent ; et en chairent tout as piés le Conte[9], et li proièrent mierchi[10] que il de cel touniel le peuussent oster et delivrer. Li Cuens, qui molt estoit coureciés[11] et plains d'ire, ne lor vaut otriier por chose que il seuussent dire ne faire ne priier. Atant[12] le lassièrent ester et priièrent à Jhesucrist, le Souvrain Père, que il, par sa très grant deboinaireté, euust

1. Immédiatement. — 2. Bonde.
3. Boucher. — 4. Eau.
5. *Nef*, au nominatif *nés*, navire.
6. Lui-même son corps, de ses propres mains.
7. Le souleva du poignet, l'empoigna. Le ms. 7185 donne *empainst*, poussa, lança.
8. Poussa.
9. En tombèrent tous aux pieds du comte.
10. Lui demandèrent en grâce.
11. Emu. — 12. Alors.

pité de l'ame, et li fesist pardon de ses pechiés. Ensi ont la Dame laissie en grant meschief[1], en grant peril, si comme vous avés oï devant el conte, et s'en retornèrent. Et Nostre Sires Jhesucrist, qui est souverains pères de toz, et qui ne veut mie la mort des pecheurs ne des pecheresses, mais qu'il se convertissent et vivent — cascun jor le nos monstre il apertement[2] par oevres, par example et par miracles — envoia à la Dame secours si comme vous porés oïr chà avant.

Car li estore nos tiesmoigne et conte pour voir que une nès marcheande ki venoit de viers Flandres, ançois[3] que li Cuens ne si compaignon fussent venu à terre, virent le tonniel flotant si comme li vens et les ondes les menoient[4]. Si dit li uns des marcheans à ses compaignons :

— Segnor, voés là un touniel ; et il venra[5] à nous che me samble ; et se nos le

1. Souffrance, danger.
2. Clairement.
3. *Ainçois*, avant.
4. Dans la route où les menoient le vent et les ondes.
5. Viendra.

traions çaiens[1], bien nos porra avoir mestier[2] en aucun tans.

Et sachiés que celes nés aloit en tière de Sarrazins por gaaigner[3]. Et li maronnier traisent cele part[4] ù li touniaus estoit et fisent tant, que par engien[5] que par force, que che touniel misent dedens lor nef.

Quant li touniaus fu mis en lor nef, il le regardèrent molt, et molt s'esmervellièrent que che pooit estre; et tant qu'il s'apierchurent que li uns del fons dou touniel estoit de noviel apparelliés. Il l'esfondrèrent et trovèrent la Dame tele atournée comme sor l'eur d'estaindre[6], car li airs li estoit faillis. Li cors ot gros et le viaire[7] enflé, et les iex lais et tourbles[8]. Et quant elle vit l'air et elle senti le vent, si souspira un petit, et li

1. Le tirions céans.

2. *Mestier*, besoin, utilité, il pourra bien nous être utile.

3. Acquérir, faire le commerce.

4. Se dirigèrent, tirèrent du côté où, etc.

5. Par adresse.

6. Avec l'apparence de quelqu'un qui est à l'heure de la mort.

7. Visage.

8. Les yeux laids et troubles.

marcheant furent entour li, si l'apielèrent, mais elle n'avoit pooir de parler. Et tant que li cuers et la parole li revint, si parla as marcheans et as autres gens k'ele entour li vit, et molt s'esmervella quant elle se trova en tel manière entre ces marcheans. Et quant elle s'aperçut que che estoient crestien et marcheant, si en fu plus aaise et molt en loa Jhesucrist en son cuer, et le merchia de la deboinaireté qu'il li avoit faite de chou k'ele avoit encore espasse de vie. Car elle avoit molt grant devocion en son cuer et molt grant desirrier d'amender sa vie enviers Diu et enviers autrui des meffais k'ele avoit fais, dont elle se doutoit forment[1].

Li marcheant li demandèrent dont[2] elle estoit, et elle lor cela verité, et dist que une lasse chose[3] estoit et une povre pecheresse, si comme il pooient veoir, et que par molt cruel aventure estoit là venue, et que por Diu il eussent merchi de li; et il respondirent que si aroient il. El manga et bu et devint molt biele. Et tant ala la nés as mar-

1. Dont elle redoutoit beaucoup le châtiment.
2. D'où.
3. Une misérable chose, un être à plaindre.

cheans qu'ele vint en terre de Sarrazins; et prisent port par devant Aumarie[1]. Galies[2] de Sarrazins vindrent encontre els, et il lor respondirent k'il estoient marcheant qui menoient marcheandises diverses par pluisours terres, et k'il avoient le conduit[3] des princes et des haus barons, et k'il pooient aler en toutes terres sauvement[4] lor marcheandise querir et mener.

Il misent la Dame sour terre et furent avec li; et lors demandèrent li uns à l'autre qu'il en feroient, et li uns dist c'on le vendist. Et li autres dist :

— Se jou en sui creus, nos en ferons present au riche Soudant d'Aumarie, si en amendera durement nostre afaires[5].

Il s'i assentirent tout et prisent lors la Dame et l'emmenèrent au Soudan qui jouenes[6] hom estoit. Mais il fisent ançois la

1. M. Mévil, que sa connoissance des historiens des croisades nous a engagés à consulter, pense que ce pays d'Aumarie pourroit être le Maroc.

2. Galères. — 3. Le sauf-conduit.

4. En sécurité.

5. Notre affaire s'en améliorera singulièrement.

6. Jeune.

Dame molt richement atourner et apparellier, et le presentèrent au Soudan. Et il reçut la Dame molt liement[1] et molt volentiers, car ele estoit molt biele. Li Soudans lor demanda qui elle estoit, et il li disent :

— Sire, nos ne savons, mais par merveleuse aventure le trouvasmes.

Molt lor sot li Soudans boin gré de cest present et molt lor en fist de bien, et molt ama la Dame, et le fist servir honnerablement. Elle fu bien gardée, si li revint coulours et à mervelles devint biele.

Li Soudans commencha à convoitier la Dame et à amer, et li fist enquerre par latiniers[2] de quel gent elle estoit; et elle nulle verité ne l'en vaut dire ne connoistre[3]. Et il s'apensa molt, à chou k'il veoit en li, que elle estoit haute feme et de jentill linage[4]. Il li fist enquerir se elle estoit crestiene, et s'elle voloit laissier sa loy et il le prenderoit à feme, car encore n'en avoit il point. Elle vit bien ke mius li venoit à faire

1. Joyeusement.
2. Demander par interprètes.
3. N'en voulut dire, ni faire connoître.
4. De noble race.

par amours que par force, si li manda que elle le feroit volentiers. Et quant elle fu renoie [1] et elle ot relenquie [2] sa loy, li Soudans la prist à feme, à le menière et à l'usage de la terre des Sarrazins. Il le tint en grant cierté [3], et molt l'ounera [4], et crut en grant amour envers li.

Petit [5] fu avoec li Soudant quant elle fu ençainte d'un fill, et en ajut [6] à son tierme. Li Soudans en fu molt liés et en fist molt grant joie. Et la Dame fu tozdis [7] de molt boine compaignie à la gent [8], et molt cortoise et molt entendans [9], et aprist tant k'ele sot Sarrazinois. Petit demoura apriès en l'an que elle ot euu le fill, que ele conçut et ot une fille qui puis devint molt biele et molt sage, et molt le fist norir signerivement [10]. Ensi fu la Dame bien .II. ans et demi

1. Renégat. — 2. Abandonné.
3. Cherté, tendresse.
4. L'honora. — 5. Peu de temps.
6. Accoucha. — 7. Toujours.
8. Faisant bon accueil aux gens de ce pays.
9. Intelligente.
10. Comme il convient à la fille d'un seigneur, d'un prince.

à grant joie et à grant deduit[1]. Mais or se taist l'estore de la Dame et dou Soudant jusque à cha arrière, si comme vous porés oïr, et retorne au cónte de Pontiu, et au fil le Conte, et à mon segneur Thiebaut de Donmart, qui molt estoient dolant por la Dame qui ensi estoit jetée en la mer, comme vous avés oï, ne ne savoient nulle nouviele de li, que elle fust devenue; et mius creoient qu'ele fust morte ke vive.

Or dist l'estore, et verités le tiesmoigne[2], que li Cuens estoit en Pontiu, et ses fils, et me sire Thiebaus. Li Cuens fu en molt grant tristece et en molt grant pensée de sa fille, et molt se doutoit del pechié k'il avoit fait. Me sire Thiebaus ne s'osa marier, ne li fils le Conte, por la dolour qu'il veoit que si ami avoient; et si ne voloit li fils le Conte chevaliers devenir, et si estoit il bien de l'aage que il iestre le peuust s'il vausist[3]. Un jor pensa li Cuens molt au pechié k'il avoit fait de sa fille; il se traist à l'Archevesque de Rains, et se confiessa, et li dist

1. Plaisir, fête, divertissement.
2. La Vérité sert de témoin de son authenticité
3. Qu'il l'eût pu être s'il eût voulu.

tout ensi k'il avoit ouvré[1]. Il prist la crois d'Outremer[2] et se croisa. Et quant me sire Thiebaus vit le Conte, son segnor, croisié, il se confiessa et se croisa ausi. Et quant li fils le Conte vit son père croisié, et mon segnor Thiebaut ausi, cui il amoit molt, si se croisa avoec. Et quant li Cuens vit son fill croisié, si en fu molt dolans, et dist :

— Biaus fils, por coi estes vous croisiés? Or remanra[3] la terre wide de segneur.

Li fils respondi et dist :

— Pères, je sui croisiés por Diu tout avant[4], et por le sauvement de m'ame, et por Diu siervir et hounerer à men pooir, tant comme jou aurai la vie au cors.

Li Cuens s'apparella tost et mut, et s'en ala et prist congié. Mais ains pourquist[5] ki sa terre gardast. Et me sire Thiebaus et li fils le Conte atornèrent lor afaire et murent troi ensamble à molt grant sauveté[6]. Il vin-

1. Travaillé, tout ce qu'il avoit fait.

2. Que prenoient les pèlerins pour visiter les Saints-Lieux. — 3. Restera. — 4. Tout d'abord.

5. *Pourquerir*, chercher avec soin.

6. Ici sans doute encore sauf-conduit, avec de puissants sauf-conduits; peut-être faut-il comprendre avec une grande troupe de compagnons armés.

drent en la terre d'Outremer [1], sauvement de cors et d'avoir [2]. Il firent lor pelerinage molt saintement en toz les lius ù il savoient c'on le devoit faire et Diu servir.

Et quant li Cuens ot che fait, il s'apensa que encore voloit il plus faire. Il se donna au siervice dou Temple .I. an, et sa compaignie; et quant che vint au cief de l'an [3] il s'apensa que il voloit visiter sa terre et son païs.

Il envoia à Acre [4] et fist apparellier son oire [5]; il prist congié à cels dou Temple [6] et à cels de la tierre, et molt les mierchia de l'ounour que il li avoient portée. Il vint à Acre, et si compaignon, et montèrent sour mer; et se partirent del port à vent molt bien portant [7]. Mais petit dura. Car quant il furent en haute mer si les sorprist uns vens

1. La Palestine.

2. Nous n'avons pas d'adverbe qui réponde à *sauvement*; nous pouvons traduire par saufs de corps et de biens. — 3. Au bout de l'an.

4. Acre, Saint-Jean-d'Acre, ville de Palestine à 20 lieues de Jérusalem.

5. Son erre, sa route, tout ce qui étoit nécessaire pour son voyage.

6. A ceux du Temple, aux gens du Temple.

7. Favorable.

fors et oribles ; ne li maronniers ne savoient quel part il aloient, et à cascune eure il cuidoient[1] noiier. Tant i fu grans la destrece que il s'acousoient[2] ensamble, li fils au père, li niès au neveu, li uns à l'autre selonc chou k'il s'entramoient. Li Cuens et ses fils et me sire Thiebaus s'acousirent ensamble si que on ne les pooit departir[3].

Petit eurent alé en tel manière quant il virent terre. Et il demandèrent as maronniers quele terre chou estoit. Et li maronnier respondirent que che estoit terre de Sarrazins. Si l'apieloit on la terre d'Aumarie, et disent au Conte :

— Sire, quels est vostre plaisirs que nos façons[4] ? Car se nos alons là nos serons tout pris et chau[5] ès mains de Sarrazins.

Li Cuens lor dist : Lassiés courre à la volenté de Jhesucrist, qui soit garde de nos cors et de nos vies ; car de plus male mort ne de plus vilaine ne poons nous morir k'à morir en ceste mer.

1. Ils pensoient se noyer, être noyés.
2. Se lioient ensemble. — 3. Séparer.
4. Que désirez-vous que nous fassions ?
5. Sans doute *cheu*, tombés.

Il lassièrent courre par devant Aumarie, et galies et batiel des Sarrazins lor vinrent à l'encontre. Saciés ciertainement ke che lor fu mauvais encontres; car il les prisent et les menèrent devant le Soudant ki sires estoit dou païs et de la terre. Si li fisent present des crestiens et de tout lor avoir. Li Soudans les departit et les envoia en pluisours lius en ses prisons. Li cuens de Pontiu et ses fils et me sire Thiebaus estoient si fort acousu ensamble c'on ne les pooit departir. Li Soudans commanda c'on les mesist [1] en une chartre [2] par eus [3] ù il euussent poi à mangier et poi à boire. Or si fu fait puis qu'el [4] l'ot commandé. Là furent une pièce dou tans à grant mescief, et tant que li fils le Conte fu molt malades, tant que li Cuens et me sire Thiebaus avoient paour qu'il ne morust.

Après avint que li Soudans tint court molt efforcie [5] et fist grant joie del jour de

1. Mist. — 2. Prison.

3. *Par eus*, le ms. 272 donne *apar aus*, à part eux, à part des autres. — 4. Comme il.

5. Très puissante, où il y avoit quantité de gens.

sa nativité. Et ensi estoit li coustume as Sarrazins : après mangier vinrent li Sarrazin au Soudant et li disent :

— Sire, nos vous requerons nostre droit.

Et il lor demanda que c'estoit. Et il li disent :

— Sire, un caitif[1] crestien por mettre au biersel[2].

Et lor otria, car il ne l'en estoit gaires[3], et lor dist :

— Alés à la chartre, et prenés celui ki mains puet vivre[4].

Il alèrent à la chartre et en traisent le Conte cargié[5] de barbe velue. Et quant li Soudans le vit en si povre estat, si lor dist :

— Cis n'avoit mestièr de plus vivre ; alés, menés l'ent[6], et en faites vostre volenté.

La feme au Soudant, dont vous avés oï ki estoit fille au Conte, estoit en la place ù

1. Captif.

2. *Biersel*, *bersel*, paroît être un but contre lequel on tiroit avec des flèches.

3. Car cela lui étoit peu de chose, lui importoit peu.

4. Qui moins peut vivre.

5. Couvert. — 6. D'ici.

on amena le Conte, qui estoit ses pères, por ocirre. Et luès qu'ele[1] l'ot veu, si li mua li sans et li cuers[2], ne mie por tant k'ele le conneust fors tant que nature l'en destraignoit[3]. Lors dist la Dame au Soudant :

— Sire, je sui Françoise, si parleroie volentiers à icel povre home ainçois que il morust, s'il vous plaisoit.

— Dame, fait li Soudans, oill, bien me plaist.

La Dame vint au Conte, et si le traist d'une part[4], et fist les Sarrazins traire arrière, et li demanda dont il estoit, et il dist :

— Dame, je sui del royaume de France, d'une terre c'on apiele Pontiu.

Quant li Dame oï chou, si li mua toz li sans. Erramment[5] li demanda de quel gent il estoit.

— Certes, Dame, fait il, il ne me puet

1. Dès qu'elle.

2. Locution très fréquente pour exprimer l'étonnement ou l'effroi : le cœur et le sang lui changea.

3. Non pas pourtant qu'elle le reconnût, excepté en cela que la nature, sans doute son instinct d'amour filial, la forçoit à s'affliger de cette mort.

4. Le tira à part. — 5. Aussitôt.

gaires caloir[1] de quel gent je soie, car j'ai tant soufiert de paines et d'angoisses puis que je m'en parti que je aime mius à morir k'à vivre. Mais tant vos dis jou bien por voir que j'estoie quens de Pontiu.

Quant la Dame oï chou, nul samblant n'en fist. Elle se parti luës[2] dou Conte, et vint au Soudant et li dist :

— Sire, donnés moi cel caitif, s'il vous plaist, car il sait des ekiés et des tables[3], et des biaus contes qui molt vos plairont, et si juera[4] devant vous et vos aprendra.

— Dame, fait li Soudans, par ma loi, sachiés que je volentiers le vous donrai ; faites ent vostre volenté.

Lors le prist la Dame et l'envoia en sa chambre. Et li carteriers[5] en ala querre un autre, et amena mon segnor Thiebaut, qui maris estoit à la Dame, et estoit en povre habit, car il estoit viestus de chaviaus[6] et

1. *Chaloir*, importer, intéresser.
2. Alors.
3. Des échecs et des dames, ou trictrac.
4. Jouera.
5. Le chartrier, le geôlier.
6. Couvert de longs cheveux.

avoit barbe grande. Il estoit magres et descarnés[1] comme chil qui assés avoit soufiert paine et dolour. Quant la Dame le vit, si dist au Soudant :

— Sire, encore parleroie je volentiers à cestui, s'il vos plaisoit.

—Dame, dist li Soudans, il me plaist bien.

La Dame vint à mon segnor Thiebaut et li demanda dont il estoit, et il dist :

— Dame, je sui de la terre au viel preudome que on amena devant mi, et oi sa fille à feme, et sui chevaliers.

La Dame connut bien son segnor, et vint arrière au Soudant et li dist :

— Sire, or me feriés vous grant bonté se vos me donniés cestui.

— Dame, dist il, je vous le donrai volentiers.

Et elle l'en mierchia et l'envoia en sa cambre avoec l'autre. Li archier se hastèrent et vinrent au Soudant et disent :

— Sire, vous nos faites tort, et li jors va à declin.

On en ala lors à la chartre, si en amena on

1. Maigre et décharné.

le fill le Conte, qui molt estoit chargiés de chaveus et entremellés[1], si comme chil qui piecha[2] n'avoit esté lavés. Jouenes hom estoit, encore n'avoit point de barbe; mais tant estoit maigres et malades et foibles ke à paines se pooit soustenir. Et quant la Dame le vit, si en ot molt grant pité. Ele vint à lui, si li demanda quels fils il estoit et dont il estoit, et il dist qu'il estoit fils au preudome premerain[3]. Elle sot bien lors que c'estoit ses frères, mais nul samblant n'en fist.

— Sire, certes, fait elle lors au Soudant, or me feriés vous grant bonté, se vous me donniés cestui; car il set d'eschiés et de tables et de toz autres jus qui molt vos plairont à veir et à oïr.

Et li Soudans li dist : — Dame, par ma loy, s'il en i avoit .c.[4], si les vos donroie jou volentiers.

La Dame l'en mierchia molt, si le prist

1. Hérissé.
2. Pieça, pièce a, depuis quelque temps.
3. Premier, qui avoit été amené le premier.
4. Cent.

et l'envoia errant[1] en sa cambre. On rala[2] à la chartre, si en ramena on un autre, et la Dame se parti d'illuec, car elle n'en connut mie[3]. Chil fu menés à son martyre, et Nostre Sires Jhesucris reçut s'ame. Et la Dame se ala atant[4], car il ne li plaisoit mie li martyres que li Sarrazin faisoient des crestiens.

Elle vint en sa cambre ù li prisounier estoient, et quant il le virent venir, si firent samblant d'eus lever; et elle lor fist signe qu'il se tenissent coi. Elle vint lor près d'eus et lor fist signe d'amistié. Et li Cuens, ki molt estoit sages, lor[5] demanda :

— Dame, quant nos ocira on ?

Et elle lor respondi que che ne seroit mie encore.

— Dame, font il, che poise nous, car nos avons si très grant fain que por poi que li cuer[6] ne nos partent.

1. *Errant*, *erramment*, immédiatement.
2. On realla, on alla de nouveau.
3. Car elle ne le connut pas.
4. Alors.
5. Alors.
6. Que peu s'en faut que nos cœurs, etc.

Elle s'en issi [1], et fist apparellier viande; si lor aporta et en donna à cascun un peu, et petit à boire. Et quant il orent che pris, si orent plus grant fain que devant. Ensi lor donna à mangier .x. fois le jor petit et petit; car elle se doutoit que se il mangoient à habandon, ke il n'en preissent tant que il lor grevast [2]. Et por che les faisoit elle ensi mangier atempreement [3].

Et ensi la boine dame les a peus [4] et a esté devant els toz les .VII. jors premerains, et les nuis elle les faisoit jesir aaise; et lor fist oster lor mauvais dras [5], et lor fist donner boins et nés [6]. Après les .VIII. jors elle les peut petit et petit, et plus et plus; et lor fist aporter à mangier et à boire à l'avenant, et tant que il furent si fort que elle lor abandouna la viande et le boire ausi. Il orent eschiés et tables, si juèrent et furent tout aaise. Li Soudans estoit souvent avoec els, et volentiers les veoit juer et molt li plaisoit; et la Dame se contenoit enviers

1. Sortit.
2. Il leur fît mal.
3. Modérément. — 4. Repus.
5. Habits. — 6. Nets, propres.

els sagement, si que onques n'i ot celui d'eus qui le coneust, ne par dit ne par fait.

Petit demora après cest afaire, si comme l'estore dist, que li Soudans ot afaire, car uns rices Soudans qui à lui marcissoit[1] li fit sa terre laide[2], et le commencha à guerroier. Et il, por vengier son anui[3], manda gens de toutes pars, et assambla grant ost[4]. Quant la Dame le sot, si vint en la cambre ù li prison[5] estoient; elle s'assist devant els, si les aparla et dist:

— Segnor, vos m'avés dit de vostre afaire une partie; or voel jou savoir se chou est voirs u non que vous m'avés dit; car vos me desistes[6] que vous estes cuens de Pontiu au jor ke vos vos en partistes, et ke chil hom là avoit eue vostre fille, et que chil autres là estoit vos fils. Je sui Sarrazine, et sai d'art d'astrenomie[7]; si vous di bien que vos ne fustes onques si près de

1. Qui lui étoit voisin; marche, frontière.
2. Sans doute de *laidir*, maltraiter, ravager.
3. Son ennui, son injure.
4. Armée.
5. Les prisonniers. — 6. Dîtes.
7. Astrologie, nécromancie, magie.

honteuse mort comme vos estes ore[1], se vos verité ne me dites. Vostre fille, que chil chevaliers ot, que devint-elle?

— Dame, fait li Cuens, je croi que elle soit morte.

— Comment moru elle? fait-elle.

— Certes, Dame, fait li Cuens, par une ocoison que elle desiervi[2].

— Quele fu li ocoisons? fait la Dame.

Li Cuens li commencha à conter en plourant comment elle fu mariée, et l'atargement[3] comment elle ne pot avoir enfant, et comment li boins chevaliers proumist sa voie à mon segneur Saint Jaqueme en Galice, et que la Dame li requist que il le lassast aler avoec li, et li otria volentiers; et comment il murent à grant joie et s'en alèrent, et tant que il vinrent en un liu ù il furent sans compaignie. Si trovèrent larrons en une foriest bien armés, si lor coururent sus. Li boins chevaliers n'ot mie pooir contre aus toz, car il estoit sans armes; mais

1. Maintenant.
2. Pour un sujet, par un accident qu'elle mérita.
3. Le retard.

par mit ot chou[1] en ocist il .III., et .V. en demorèrent qui li coururent sus, et li ocisent son palefroi; et prisent le chevalier, et le despoillièrent jusques à la chemise, et li loiièrent les piés et les mains, et le jetèrent en un buisson de rousces; et la Dame despoillièrent et tolirent son palefroi. Il esgardèrent la Dame, et virent qu'ele estoit molt biele, et le vaut cascuns avoir. Et après il s'acordèrent à chou ke il durent jesir à la Dame, et en fisent lor volentés malgré li. Et quant il orent che fait, si s'en alèrent, et elle remest[2] molt dolante et molt tristre. Li boins chevaliers le vit, si li proia molt douchement et li dist :

— Dame, c'or me desloiés les mains, si nos en irons.

Et elle vit lors une espée qui estoit à un des larrons qui ocis estoit. Elle prist lor l'espée et s'en vint enviers son segnor, ki ensi gisoit, et vint en samblant de grant ire et dist :

— Je vous desloierai jà.

1. Au milieu de tout cela.
2. Resta.

Elle tint l'espée toute nue et le haucha amont[1] et le cuida ferir par mi le cors. Mais par la deboinaireté Jhesucrist, et par la vigour au preudome, il se torna che desous deseure[2], et elle atainst les loiiens dont il estoit loiiés, si les trencha, et il sailli sus, si loiiés et si bleciés comme il fu, et dist :

— Dame, se Diu plaist, vous ne m'ocirés mie hui mais.

A cest mot parla la Dame, la femme le Soudant, et dist :

— Ha ! sire, vous avés voir dit, et bien sai por coi elle le vaut faire.

— Dame, dist li Cuens, por coi ?

— Ciertes, fait elle, por la grant honte ki avenue li estoit.

— Quant me sire Thiebaus l'oï, si commencha à plourer molt tenrement et dist :

— Ha ! las ! quel coupe[3] i avoit elle, Dame, fait il, dont ! si me doinst Dex delivrance de la prison ù je sui[4], jà per chou

1. La leva en haut.
2. Ce (qui étoit) dessous dessus.
3. Faute.
4. Que Dieu me délivre de ma prison comme il est vrai que je ne lui eusse fait, etc.

piour samblant ne l'en euusse fait, car che fu mal gré sien[1].

— Sire, fait la Dame, che ne cuidoit elle pas. Or me dites, fait la Dame, quel cuidiés vous mius[2] qu'ele soit morte u vive?

— Dame, dist il, nos ne savons.

— Bien sai, fait li Cuens, que la grant paine que nos avons soufierte, que Dex le nous a envoie por le pechié que je fis en lui[3].

— Et s'il plaisoit à Diu, fait la Dame, que elle fust vive, et que vous en peuussiés oïr vraies nouvieles, k'en diriés vous?

— Dame, fait li Cuens, je ne seroie mie si liés d'iestre delivrés de ceste prison, ne d'avoir autant de riquece comme jou euc onques en ma vie!

— Dame, fait me sire Thiebaus, si me doinst Dex joie de le riens que je plus desir, que je ne seroie mie si liés d'estre rois de France[4].

1. On remarque que le pronom s'accorde avec le substantif, son gré étant mal, sa volonté étant contraire à cela. — 2. Pensez-vous plutôt.

3. A cause d'elle, ou à l'égard de Dieu. — 4. Même

— Dame, certes, fait li vallés[1], qui ses frères estoit, on ne me poroit donner ne proumettre chose dont je fusse si liés comme de la vie ma serour, qui tant estoit biele dame et boine.

Et quant la Dame ot oïes lor paroles, si li atenri li cueurs[2]. Si loa Diu et en rendi graces à lui, et lor dist :

— Or, gardés qu'il n'i ait faintise[3] en vos paroles.

Et il respondirent et dirent : — Dame, non a ill.

La Dame commencha dont tenrement à plourer et lor dist :

— Sire, or poés vous bien dire ke vous estes mes pères et je sui vostre fille, icele dont vos presistes si crueuse justice. Et vous, me sire Thiebaut, estes me sires et mes barons[4], et vous, sire vallet, estes mes frères.

tournure que ci-dessus, à la page 210 : « Que Dieu m'accorde ce que je désire le plus, s'il est vrai que je serois moins joyeux d'estre roi de France que d'apprendre telles nouvelles ! » *Le riens*, la chose.

1. Le jeune homme, non encore chevalier.
2. Alors son cœur s'attendrit.
3. Fausseté. — 4. Mon mari.

Et si lor conta comment li marcheant l'avoient trovée et comment il en fisent present au Soudant. Et quant ils oïrent chou, si en furent molt lié, et si en firent molt grant joie et s'umeliièrent viers li [1], et elle lor deffendi que il n'en feissent nul samblant, et dist :

— Je sui Sarrazine et renoie, car autrement ne peusse je jà durer, ains [2] fusse piecha morte. Mais or vous pri jou et casti [3] si chier comme vous avés vos vies, et honneurs [4] à avoir gregneurs [5] ke vos n'eustes onques, que por chose que vos aiiés oïe ne veue nul plus biel semblant n'en faites, mais simplement [6] vos maintenés; si m'en

1. S'humilièrent vis-à-vis d'elle, lui demandèrent pardon.

2. Mais.

3. *Chastoier,* apprendre, instruire, avertir.

4. Dignités, richesses, parfois biens, domaines féodaux.

5. Plus grands. La phrase peut sembler embarrassée; elle se construit ainsi fort logiquement : « Si chier comme vous avés honneurs à avoir, etc. » Je vous prie, sur votre amour de la vie, sur votre respect pour vos dignités, qui peuvent devenir plus considérables encore, je vous prie que, etc.

6. Modestement, tranquillement.

lassiés couvenir[1]. Or vous dirai por coi je me suis demonstrée à vous : li Soudans qui ore est me sires en doit aler proçainement en une chevachie[2], et je vous connois bien, dist elle à mon segneur Thiebaut, ke vous estes preudom et boins chevaliers, et je prierai le Soudant ke il vos maine avoec li ; et se vos fustes onques preudom, or le moustrés, et servés si bien le Soudant que il n'en puist nulle vilonnie[3] conter.

Et atant s'en parti la Dame et s'en vint au Soudant et li dist :

— Sire, li uns de mes prisonniers ira avoec vous, se il vous plaist.

— Dame, dist il, je ne m'i oseroie fier que[4] il ne me feist fauseté.

— Sire, dist elle, seurement l'en menés, car je retenrai[5] les autres.

1. Faire une convention, un accord, disposer, arranger ; laissez-moi tout arranger, ou peut-être : laissez-moi m'expliquer.

2. Chevauchée, course de chevaliers, entreprise de gens d'armes.

3. Vilennie, injures, reproches.

4. De crainte que.

5. Retiendrai.

— Dame, dist il, je l'en menrai puis que vous le me loés [1], et li liverai cheval molt boin et armes et tout chou qu'il li convenra.

Atant s'en retorna la Dame et dist à mon segneur Thiebaut :

— Jou ai tant fait envers le Soudant que vos irés avec lui. Or pensés dou bien faire.

Et ses frères s'agenoilla devant li et li pria que elle feist tant envers le Soudant que il i alast ausi.

— Non ferai, dist elle, trop seroit la chose apierte [2].

Li Soudans atorna son afaire et mut, et me sire Thiebaus avoec lui, et vinrent sor lor anemis. Li Soudans livra à mon segneur Thiebaut armes et cheval. Par la volenté Jhesucrist, qui onques n'oublia cels qui en lui ont fiance et boine creance, tant fist me sires Thiebaus d'armes que en poi de tans furent mis audesoz [3] li anemi au Soudant, dont molt li plot [4], et ot victore, et amena

1. Me le conseillez, louez comme bon.
2. Claire, découverte.
3. Soumis, abattus.
4. Lui plut.

grant gent avoec lui. Li Soudans si tost comme il fu repairiés vint à la Dame et dist :

— Dame, par ma loy, je me lo[1] molt de vostre prisounier, car il m'a molt bien siervi, et s'il voloit sa loy guerpir[2] et la nostre prendre, je li donroie grant terre, et richement le marieroie.

— Sire, je ne sai, mais je ne croi pas que il le feist.

Atant se teurent que[3] plus ne disent. La Dame atourna son afaire auques tost[4] après ces choses au mius k'ele pot et vint à ses prisonniers et lor dist :

— Segnor, or vous maintenés sagement que Sarrazin n'aperçoivent nostre consel, car se Diu plaist encore serons nos en France et en la terre de Pontiu.

Le jour avint que la Dame se doulousa[5] molt et plainst, et vint devant le Soudant et li dist :

— Sire, je sui ençainte, bien le sai, et en grant enfermeté enkeue[6], ne onques puis

1. Loue. — 2. Quitter.
3. De telle sorte que.
4. Aussitôt. — 5. Gémit.
6. En grande infirmité tombée.

que vous en alastes ne mangai chose qui saveur m'eust.

— Dame, fait il, ce poise moi de vostre maladie, mais molt sui liés de chou que vous estes ençainte. Mais or commandés et devisés totes les choses que vos cuidiés qui boines vos soient, et je les ferai querre et apparellier, coi k'eles doient couster.

Et quant la Dame oï chou si en ot molt grant joie en son cuer, mais onques n'en monstrai samblant fors tant qu'ele dist :

— Sire, mes vius prisouniers m'a dit que se je ne sui proçainement sor terre de droite nature [1], que je sui morte et que je longhement ne porrai vivre.

— Dame, fait li Soudans, vostre mort ne voel je mie, mais devisés sor quel terre vous volés iestre, et je vos i ferai mener.

— Sire, fait elle, ne m'en caut, mais que je soie hors de ceste ville.

Lors li fist li Soudans apparellier une nef biele et fort, et le fist bien garnir de vins et de viandes.

— Sire, dist la Dame au Soudant, je

1. Sans doute, semblable à celle de mon pays natal.

en menrai men viel prisounier et le jouene, si jueront o moi as eschiés et as tables, et si menrai mon fill por moi deduire.

— Dame, fait il, bien me plaist que vous en faites vostre volenté; et que devenra li tiers prisouniers ?

— Sire, fait elle, vos en ferés vostre volenté.

— Dame, dist il, je voell que vous l'en menés o vous, car il est preudom; si vos gardera bien sour terre et sor mer se mestier en avés.

Elle a pris atant congié au Soudant et il li douna[1]; et molt li proie de tost revenir. La nés fu apparellie, et toute lor estore atournée. Il entrèrent ens et se partirent del port.

Il orent boin vent si coururent moult durement. Li marounier apielèrent la Dame et li disent :

— Dame, cis vent nos mène droit à Brandis[2]; or commandés vostre plaisir d'aler cele part u ailleurs. Et elle lor dist :

1. Et il lui donna congé. — 2. Sans doute Brindes, ville maritime du royaume de Naples.

—Lassiés courre hardiement, car je sais bien parler françois et autre langage, si vos conduirai par tout.

Tant ont courut par jor et par nuit, par la volenté Jhesucrist, k'il sont venu à Brandis; si prisent port par molt grant sauveté et descendirent à rive, et furent recheu à molt grant joie. La Dame, ki molt estoit sage, traist à lor prisonniers, si lor dist :

— Segnor, je voel que vous recordés[1] les paroles et les couvenences qui dites me furent, et voel estre bien certaine de vous[2], et avoir boines seurtés de vos sairemens, sour quanques vos tenés de Diu[3], que[4] vous me dites se vous me volés tenir les couvenences que m'eustes encouvent[5] u non, car encore ai jou bon pooir de retourner.

Il respondirent : — Dame, sachiés sans doutance que nous ne vous eusmes onques

1. Rappeliez.

2. Être bien sure de vous.

3. Et avoir pour ma sauvegarde vos serments, *sour quanques*, sur tout ce que vous regardez comme saint.

4. De sorte que je vous prie de me dire.

5. Promis, les *conventions* que vous avez *convenues*.

chose encouvent ki tenue ne vos soit par nous loiaument. Et sachiés par nos crestientés[1] et par nos batesmes, et sour quanques nos tenons de Diu, ke nous bien le tenrons, ne n'en soiés en nulle doutance.

— Et je vous en croi atant, fait la Dame. Segnor, fait elle, veés chi mon fill que je ai del Soudant; k'en ferons-nous ?

— Dame, à grant hounour et à grant joie soit il venus.

— Segnor, fait la Dame, jou ai molt meffait envers le Soudant, car je li ai tolu[2] mon cors et son fill ke il molt amoit.

Elle revint lors as maronniers, et les apiela et lor dist :

— Segnor, retornés et dites au Soudant que je li ai tolu mon cors et son fill ke il tant amoit, et si ai jeté de la prison mon père, mon baron et mon frère.

Et quant li marounier oïrent che, si en furent molt dolant, mais plus n'en porent faire. Il s'en retornèrent tristre et dolant, por la Dame et por lor damoisiel[3] k'il

1. Par notre caractère de chrétiens.
2. Enlevé.
3. Leur jeune seigneur.

molt amoient, et des prisonniers ki ensi sont pierdu sans recouvrer[1]. Et li Cuens s'apparella, qui bien l'ot de coi faire[2] par marcheans et par Templiers ki volentiers lor prestèrent del leur.

Et quant li Cuens et sa compaignie orent sejourné en la ville tant comme il lor vint à plaisir, il s'apparellièrent et murent de là et allèrent à Roume. Li Cuens s'en vint devant l'Apostole[3], et sa compaignie o lui. Cascuns d'els se confiessa au mius qu'il pot, et quant li Apostoles oï chou, si en fut molt liés, et molt en fist grant fieste. Il baptisa l'enfant, et fu apielés Guillaumes. Il reconcilia la Dame et remist en droite crestienté, et confrema la Dame et mon segnor Thiebaut, sen baron, en droit mariage, et les remit ensamble, et donna à cascun penitance, et les absost de lor pechiés.

Après che ne demora gaires qu'il se partirent de Rome, et prisent congié à l'Apostole, ki molt les avoit hounerés; et il lor donna sa beneiçon et les commanda à Diu.

1. Perdus à jamais.
2. Qui bien eut de quoi faire cela. — 3. Le pape.

Il s'en vinrent à grant joie et à grant deduit, et loèrent Diu et sa mère, et sains et saintes, et rendirent graces des biens k'il lor orent fais [1]. Et tant errèrent [2] k'il vinrent el païs dont il furent né; et furent recheu à grant pourciession des evesques et des abbés et des gens de relegion [3] et de l'autre clergié [4], ki molt les avoit desirrés. De sour toutes autres joies fait on joie de la Dame, qui ensi fut recouvrée et qui ensi avoit delivré son père, son baron et son frère des mains as Sarrazins, si comme vous avés oï. Mais or nos lairons d'eus ichi endroit, si vous dirons des marouniers qui les amenèrent et des Sarrazins qui avoec els vinrent.

Li maronnier et li Sarrazin qui les amenèrent à Brandis se retornèrent au plus tost qu'il peurent. Si orent boin vent et coururent tant k'il vinrent devant Aumarie. Il sont descendu à terre tristre et dolant et vont dire lor nouvieles au Soudant, qui molt dolans en fu, et grant duel en demena, et

1. Qu'ils leur avoient faits.
2. Tant voyagèrent.
3. Du clergé régulier, des moines.
4. Du clergé séculier.

por ceste aventure mains[1] en ama sa fille qui demourée li estoit, et mains l'ounera. Et n'anporquant[2] la damoisele devint molt sage et crut en grant sens, si que tout l'ouneroient et amoient et prisoient por les biens que on en disoit.

Mais atant se taist l'estore del Soudant, ki grant duel demaine de sa feme et de ses prisons, qui ensi sont eschapé, et retorne au conte de Pontiu, qui fu recheus en son païs à grant porciession, et molt honnerès comme sires qu'il en estoit.

Ne demora gaires après que ses fils fu chevaliers, et en fist on grant fieste. Il fu chevaliers preus et vaillans et molt ama les preudomes et douna biaus dons as povres chevaliers et as povres jentius dames[3] dou païs, et molt fu prisiés[4] et amés des povres et des riches; car il estoit preudom et boins chevaliers et courtois et larges[5] et deboinaires, et ne mie orghelleus. Mais poi vescui, dont che fu grans damages, et molt fu regretés de toz.

1. Moins.
2. Cependant.
3. Gentilles dames, femmes nobles.
4. Prisé, estimé. — 5. Généreux.

Après ceste aventure avint que li Cuens tint une grant court et une grande fieste, et ot molt de chevaliers et autres gens avoec lui; et tant qu'il i vint uns très nobles hom et chevaliers, et molt par fu[1] haus hom en Normendie, que on apieloit mon segnor Raoul des Praiaus [2]. Chil Raous avoit une fille molt biele et molt sage. Li Cuens parla tant à mon segnor Raoul et à ses amis que il fist le mariage de Guillaume son neveu, le fill au soudan d'Aumarie, et de la fille mon segneur Raoul, car il n'avoit autre hoir que cele fille. Guillaumes espousa la Damoisiele et furent les noeces faites molt richement, et puis fu chil Guillaumes sires des Praiaus.

Molt fu à lor tans li païs en pais et sans guerre. Et me sire Thiebaus fu avoec la Dame et en ot puis .II. enfans malles qui puis furent preudome et de grant signorrie. Li fils au conte de Pontiu, dont nos avons tant de bien dit, moru assés tost après, dont

1. Il étoit bien certainement. — 2. On trouve un sire de Preaux parmi les seigneurs bannerets qui suivirent à la croisade Robert Courte-Heuze. Il portoit de Gueules à un Aigle d'or.

grans deus[1] fu fais par toute la terre[2]. Li cuens de Saint Pol vivoit encore ; et si furent li doi fill mon segneur Thiebaut hoir de ces .II. contées, ù il parvinrent en la fin. Et la boine dame, lor mère, vescui en grant penitance et molt fist de biens et d'aumosnes, et me sire Thiebaus vescui comme preudom qu'il fu, et molt fist de bien tant comme il fu en vie.

Or avint il que la fille à la Dame qui demorée fu avoec le Soudant, son père, crut en grant biauté et molt devint sage, et fu apelée la Biele Caitive[3] por chou que sa mère l'avoit laissie ensi comme vous avés oï. Et uns Turs molt vaillans qui siervoit le Soudant, — Malakins de Baudas fu apielés, — cil Malakins vit la Damoisiele courtoise et sage, et molt oï de biens dire de li, si le convoita en son cuer et vint au Soudant et li dist :

1. Grand dueil.

2. De Ponthieu.

3. La Belle Captive. L'explication que l'auteur donne de ce nom nous engageroit à donner à *caitif*, *caitive*, son sens dérivé, celui de malheureux ; ce seroit donc la Belle Malheureuse, la Belle Infortunée.

— Sire, por mon service que fait vos ai, donnés moi un don.

— Malakin, fait li Soudant, quel?

— Sire, fait il, se je l'osoie dire por la hautèce dont je n'ai mie tant comme elle [1], je le diroie.

Li Soudans, qui sages estoit et aperchevans [2], li dist :

— Dites seurement che que vous volés dire, car je vous aime molt et prise, et se chou est chose que je vous puisse donner, sauve m'onnour [3], saciés vraiement que vous l'aurés.

— Sire, fait il, bien voell que vostre hounors i soit sauve, ne encontre ne voel je riens demander; mais, s'il vos plaist, vostre fille me donnés, et je le vos requier, car volontiers la prendrai.

Li Soudans estut [4] et pensa un petit, et vit bien ke Malakins estoit preus et sages et bien poroit venir à grant hounour et à grant

1. Si je n'étois empêché de le dire par sa naissance, qui est plus élevée que la mienne.

2. Devinant facilement.

3. Mon honneur sauf.

4. S'arrêta.

bien, et que bien i seroit emploié[1], et li dist :

— Malakin, par ma loy, vous m'avés grant chose requise, car jou ainc[2] molt ma fille, et plus n'ai d'oirs ; si comme vous savés bien et voirs est[3], elle est née et estraite[4] des plus hautes gens et des plus vaillans de France, car sa mère est fille au conte de Pontiu ; mais por chou que vous estes vaillans et molt bien m'avés siervi, je le vous donrai volentiers, si elle l'otrie.

— Sire, fait Malakins, encontre sa volenté n'en voel je riens faire.

Li Soudans fist lors apeler la Damoisiele, et elle i vint et il li dist :

— Ma biele fille, je vous ai mariée, se il vous plaist.

— Sire, fait elle, mes plaisirs i est bien se vous le volés.

1. Locution fréquente pour dire : mériter quelque chose. Nous disons encore, dans le langage ordinaire, c'est bien fait, pour il l'a mérité.

2. Le manuscrit donne *ainc*, par erreur sans doute, et pour *aim*.

3. Et comme c'est la vérité.

4. Descendue.

Li Soudan le prist par la main et dist :

— Malakin, tenés, je le vous doins.

Il le reçut liement et à grant joie et à grant hounour[1] de toz ses amis et l'espousa selenc la loy sarrazine, et l'en mena en son païs à grant joie et à grant hounour. Li Soudans le convoia grant pièche[2] à grant compaignie de gent tant comme lui plot. Il retourna et prist congié à sa fille et à son baron. Mais grant partie de sa gent envoia avec els por aus siervir.

Malakins vint en son païs, et i fu molt servis et honnerés, et recheus à grant joie et à grant hounour de toz ses amis, et vescuirent ensamble longhement et liement et orent enfans, ensi comme l'estore tiesmogne.

De cele Dame, qui fu apielée Belle Caitive, fu née la mère au courtois Turc Salehadin, qui tant fu preus et sages et conquerant.

1. *Hounour* semble avoir ici un sens analogue à ceux de cortége, fête, pompe, triomphe.

2. L'escorta longuement.

C'EST

D'AUCASIN

ET

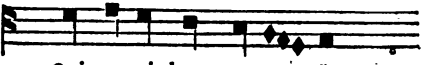
DE NICOLETE

C'EST

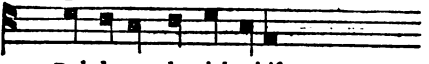
D'AUCASIN

ET

DE NICOLETE



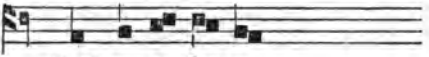
Qui vauroit bons vers o - ïr



Del deport du viel caitif
De deus biax enfans petis,

1. *Del deport du vieil caitif*, du divertissement du vieux captif, ou du vieillard chétif, malheureux. Les

Nicholete et Aucassins,
Des grans paines qu'il soufri,
Et des proueces qu'il fist
Por s'amie à le cler vis [1],
Dax est li cans, biax est li dis [2],
Et cortois et bien assis [3] :
Nus hom n'est si esbahis [4],
Tant dolans ni entrepris,
De grant mal amaladis,
Se il l'oit, ne soit garis,
Et de joie resbaudis [5].



Tant par est dou-ce.

deux sens sont acceptables. C'est l'auteur qui se désigne lui-même, ou qu'on a voulu désigner sous cette dénomination, trop vague pour donner matière à des conjectures sérieuses.

1. Au visage clair.

2. Le chant est doux, le récit est beau.

3. Bien traité, composé avec art.

4. Etonné; ici : sous le coup de la mauvaise fortune, affligé.

5. *Resbaudis*, égayé de nouveau, remis en joie.

6. *Tant par est douce*, tant elle est douce, cette histoire, cette *cantefable*, pour employer le terme dont l'auteur se servira plus tard.

Or dient et content et fabloient [1]

Que li quens [2] Bougars de Valence faisoit guere au Conte Garin de Biaucaire, si grande et si mervelleuse et si mortel, qu'il ne fust un seux jors ajornés [3] qu'il ne fust as portes et as murs et as bares [4] de le vile à [5] .c. chevaliers et à .x. mile sergens à pié et à ceval; si li argoit [6] sa terre et gastoit son païs et ocioit ses homes. Li quens Garins de Biaucaire estoit vix [7] et frales [8]; si avoit son tans trespassé [9]. Il n'avoit nul oir [10], ne fil, ne fille, fors un seul vallet [11] : cil estoit tex con je vous dirai. Aucasins avoit à non li

1. Ils disent, et content et *fabloient* (*fabulantur*). Ces mots indiquent le récit en prose, tandis que la partie rimée et chantée est toujours indiquée par ces mots : Or se cante. Nous verrons ce double avertissement constamment répété. La troisième personne du pluriel équivaut ici au pronom indéfini *on*, comme dans le latin : *ferunt*, *memorant*, ou dans l'anglais : *they said*. — 2. *Li quens*, sujet nominatif; *le comte*, aux cas obliques. — 3. Qu'il ne fut un seul jour ajourné, qu'un seul jour ne se leva pas. — 4. Barres, barrières. — 5. Avec, à la tête de. — 6. Disputoit. — 7. Vieux. — 8. Foible. — 9. Il avoit fait son temps. — 10. Héritier. — 11. Jeune garçon.

damoisiax; biax estoit et gens et grans et bien tailliés de ganbes et de piés et de cors et de bras. Il avoit les caviax blons et menus recercelés[1], et les ex[2] vairs et rians, et le face clere et tratice[3], et le nés haut et bien assis; et si estoit enteciés de bones teces[4], qu'en lui n'en avoit nule mauvaise, se bone non; mais si estoit saupris[5] d'amor qui tout vainc, qu'il ne voloit estre cevalers ne les armes prendre, n'aler au tornoi, ne faire point[6] de quanque il deust. Ses père et se mère li disoient:

— Fix, car pren tes armes, si monte el ceval, si deffent te terre, et aïe tes homes; s'il te voient entr'ex, si defenderont il mix lor cors et lor avoirs et te tère et le miue[7].

— Père, fait Aucasins, qu'en parlés vos ore? jà Dix ne me doinst riens que je li demant, quant ere[8] chevaliers, ne monte à

1. Tournés en cercles, en anneaux; frisés. — 2. Yeux. — 3. Faite à souhait, à perfection. — 4. Et il étoit si bien doué de toutes bonnes qualités. 5. Surpris, épris. — 6. Rien. — 7. La mienne. — 8. Dieu ne me donne jamais rien.... si je deviens chevalier.... avant que vous ne m'ayez accordé Nicolette....

ceval, ne que voise à estor[1] ne à bataille là ù je fière cevalier ni autres mi[2], se vos ne me donés Nicholete me douce amie que je tant aim.

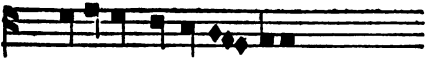
— Fix, fait li pères, ce ne poroit estre. Nicholete laise ester[3], que ce est une caitive[4] qui fu amenée d'estrange terre; si l'acata li visquens de ceste vile as Sarasins, si l'amena en ceste vile. Si l'a levée et bautisie et faite sa fillole; si li donra un de ces jors un baceler[5] qui du pain li gaaignera par honor. De ce n'as tu que faire, et se tu fenme vix avoir, je te donrai le file à un Roi u à un Conte. Il n'a si rice home en France, se tu vix sa fille avoir, que tu ne l'aies.

— Avoi[6]! pères, fait Aucasins, où est ore si haute honers en terre, se Nicolete ma très douce amie l'avoit, qu'èle ne fust bien enploiie en li[7]? S'ele estoit enpereris[8]

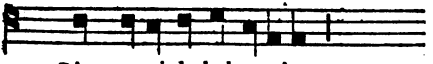
1. Combat. — 2. Là où je frappe chevalier et où un autre chevalier me frappe. — 3. Laisse là. — 4. Captive. — 5. Bachelier, jeune homme non noble. — 6. Exclamation alors en usage, qui pourroit se traduire par : Ma foi! — 7. Bien employée, bien placée en elle. — 8. Impératrice.

de Colstentinoble u d'Alemaigne, u Roïne de France u d'Engletère, si aroit il assés peu en li[1], tant est france[2] et cortoise et debonaire et entecie de toutes bones teces[3].

Or se cante.



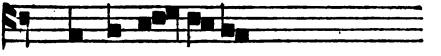
Aucasins fu de Biaucaire



D'un castel de bel repaire.
De Nicolete le bien faite
Nuis hom ne l'en puet retraire[5];
Que[6] ses pères ne li laisse[7]
Et sa mère le manace :
— Diva[8]! faus[9], que vex tu faire!
Nicolete est cointe[10] et gaie;
[11] Jetée fu de Cartage,

1. Ce seroit encore assez peu pour elle. — 2. Noble. — 3. V. plus haut, p. 234. — 4. *De bel repaire*, de beau séjour. — 5. Nul homme ne le put séparer. — 6. Tellement que. — 7. Ne le laisse en paix. — 8. *Diva!* Exclamation usuelle. — 9. Méchant. — 10. Gentille. — 11. Sous-entendu : *Mais*.

Acatée fu d'un saisne [1].
Puis qu'à moullie te vix traire [2],
Prens feme de haut parage.
— Mère, je n'en puis el [3] faire :
Nicolete est debonnaire [4];
Ses gens cors et son viaire,
Sa biautés le cuer mel traire [5];
Bien est drois que s'amor aie



Que trop est douc.

Or dient et content et flablent.

Quant li quens Garins de Biaucaire vit qu'il ne poroit Aucasin son fil retraire des amors Nicolete, il traist [7] au visconte de le vile qui ses hon [8] estoit, si l'apela :

— Sire Quens, car ostés [9] Nicolete vostre filole; que la tère soit maleoite [10] dont ele

1. *Un saisne*, sarrazin, païen en général. — 2. Puisque tu veux te tirer, te tourner à femme, c'est-à-dire : te marier.—3. *El*, autrement. — 4. *Debonnaire*, bonne, douce. — 5. M'attirent, me ravissent le cœur. — 6. *Que trop est douc*, son amour, qui est très doux.—7. Il alla trouver.—8. Son homme, son vassal. — 9. Faites disparoître. — 10. Maudite.

fu amenée en cest païs; car par li pert jou[1] Aucasin, qu'il ne veut estre chevaliers, ne faire point de quanque faire doie. Et saciés bien que se je le puis avoir[2], que je l'arderai en un fu[3], et vous meismes porés avoir de vos tote peor[4].

— Sire, fait li Visquens, ce poise moi qu'il i va ne qu'il i vient à ce qu'il i parole[5]. Je l'avoie acatée de mes deniers, si l'avoie levée et bautisie, et faite ma filole. Si li donasse un baceler qui du pain li gaegnast par honor. De ce n'eust Aucasins vos fix que faire[6]. Mais puisque vostre volentés est et vos bons[7], je l'envoierai en tel tère et en tel païs que jamais ne le verra de ses ex.

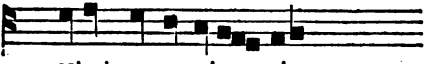
1. A cause d'elle je perds. — 2. Si je puis avoir, prendre Nicolette. — 3. Je la brûlerai en un feu. — 4. Toute peur pour vous. — 5. Il me pèse, il m'afflige qu'Aucassin aille et vienne pour chercher à lui parler. — 6. On remarquera la répétition, nous dirions homérique, si on nous permettoit la comparaison, des mêmes phrases servant à exprimer la même pensée. Cette méthode, qui donne au récit certaine tournure épique, est constamment employée par notre conteur.

7. Votre plaisir.

— Or gardés vous [1], fait li quens Garins; grans maus vos en porroit venir.

Il se departent. Et li Visquens estoit molt rices hom; si avoit un rice palais, par devers un gardin [2]; en une canbre là fist metre Nicolete en un haut estage, et une vielle aveuc li por conpagnie et por soiste tenir [3], et si fist metre pain et car [4] et vin et quanque mestiers lor fu. Puis si fist l'uis seeler [5] c'on n'i peust de nule part entrer ne iscir [6], fors tant qu'il i avoit une fenestre par devers le gardin assés petite, dont il lor venoit un peu d'essor [7].

Or se cante.



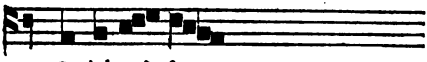
Nicole est en prison mise
En une canbre vautie [8],

1. Prenez garde. — 2. Par devers un jardin, donnant sur un jardin. — 3. *Soiste tenir*, tenir société. Soiste, soistée, soiestée. — 4. Chair, viande. — 5. Sceller, boucher la porte de telle sorte.... — 6. Sortir. — 7. *Essor*, air pur. — 8. Voutée. La musique de ce second vers manque dans le manuscrit. Il suffira de se reporter à la notation ordinaire.

Ki faite est par grant devisse[1],
Panturée à miramie[2].
A la fenestre marbrine[3]
Là s'apoia la mescine[4].
Ele avoit blonde la crigne[5],
Et bien faite la sorcille[6];
La face clere et traitice,
Ainc plus bele ne veistes.
Esgarda par le gaudine[7],
Et vit la rose espanie[8],
Et les oisax qui se crient[9].
Dont se clama orphenine[10]!
— Aimi! lasse moi! caitive[11]!
Por coi sui en prison misse?
Aucasins, damoisiax sire[12],

1. Par grant art. — 2. Peinte *à miramie*. Peut-être *mirum in modum*, merveilleusement; peut-être à l'orientale. — 3. De marbre. — 4. La jeune fille. — 5. La chevelure. — 6. Les sourcils. — 7. Elle regarda dans le jardin. — 8. Epanouie. — 9. Qui s'appellent. — 10. Alors elle se déclara orpheline, abandonnée. — 11. Hélas! malheureuse que je suis! chétive! (ou captive; mais je croirois plutôt à l'autre sens.) — 12. Seigneur damoiseau. Ce mot de *damoiseau* étoit particulièrement affecté au jeune seigneur, non encore chevalier, qui étoit l'hériter présomptif du fief.

Jà sui jou li vostre amie,
Et vos ne me haés mie [1].
Por vos sui en prison misse
En ceste canbre vautie
U je trai [2] molt male [3] vie;
Mais par Diu le fil Marie!
Longement n'i serai mie



Se jel puis far.

Or dient et content et fablent.

Nicolete fu en prison, si que vous avés oï et entendu, en le canbre. Li cris et le noise [5] ala par tote le terre et par tot le païs que Nicolete estoit perdue. Li auquant [6] dient qu'ele est fuie fors de la terre, et li auquant dient que li quens Garins de Biaucaire l'a faite mordrir 7. Qui qu'en eust joie, Aucasins n'en fu mie liés; ains traist au Visconte de la vile, si l'apela :

1. Vous ne me haïssez pas. — 2. Je passe, je traîne. — 3. Malheureuse. — 4. *Se j'el puis far*, si je puis faire autrement. — 5. Le bruit. — 6. *Li auquant*, les uns, les autres. — 7. Tuer, mettre à mort.

— Sire Visquens, c'avés vos fait de Nicolete ma très douce amie, le riens[1] en tot le mont que je plus amoie? Avés le me vos tolue ne enblée[2]? Saciés bien que se je en muir[3], faide[4] vous en sera demandée; et ce sera bien drois, que vos m'arés ocis à vos .II. mains : car vos m'avés tolu la riens en cest mont que je plus amoie.

— Biax sire, fait li Quens, car laisciés ester. Nicolete est une caitive que j'amenai d'estrange terre. Si l'acatai de mon avoir à Sarasins. Si l'ai levée et bautisie et faite ma fillole. Si l'ai nourie, si li donasce un de ces jors un baceler qui del pain li gaegnast par honor : de ce n'avés vos que faire. Mais prendés le fille à un Roi ou à un Conte. En seur que tot[5], que cuideriés vous avoir gaegnié, se vous l'aviés asognentée[6] ne mise à vo lit? Mout i ariés peu conquis, car tos les jors du siècle en seroit vo arme en Infer, qu'en Paradis n'enterriés vos jà.

— En Paradis qu'ai je à faire? je n'i quier

1. La chose. — 2. Enlevée et ravie. — 3. Meurs. — 4. *Faide*, compte, compensation; *vindicta mortis*. — 5. Par dessus tout, au surplus. — 6. *Asoignanter*, faire sa *soignant*, sa concubine.

entrer, mais que j'aie Nicolete ma très douce amie que j'aim tant. C'en [1] Paradis ne vont fors tex gens con je vous dirai : il i vont ci viel prestre et cil viel clop [2] et cil manke [3] qui tote jor et tote nuit crapent [4] devant ces autex et en ces viés croutes [5], et cil à ces viés capes ereses [6] et à ces viés tateceles vestues [7], qui sont nu et decaus [8] et estrumelé [9], qui moeurent de faim et de sei [10] et de froit et de mesaises. Icil vont en Paradis; aveuc ciax n'ai jou que faire. Mais en Infer voil jou aler : car en Infer vont li bel clerc et li bel cevalier qui son mort as tornois et as rices guerres, et li bien sergant [11] et li franc home. Aveuc ciax voil

1. *C'en* pour *qu'en*; la conjonction *que*, surabondamment employée dans ce morceau, commence fréquemment une phrase ou un membre de phrase, sans être gouvernée par aucun verbe précédent. Elle équivaut simplement aux mots *si* ou *car*. — 2. Boiteux, éclopés. — 3. Manchots. — 4. Crachent. — 5. *Croutes*, cryptes. — 6. Ceux avec, ceux qui portent ces vieilles chapes usées. — 7. Qui sont vêtus de ces vieilles *tateceles*, sorte d'habit monastique. — 8. Déchaux, sans chaussures. — 9. *Estrumelé*, enflés, boursoufflés, ou couverts de tumeurs. — 10. Soif. — 11. Les bons serviteurs, surtout dans une acception guerrière : les bons écuyers, les bons servants d'armes.

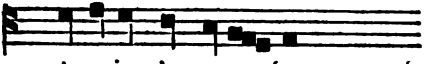
jou aler. Et s'i vont les beles dames cortoises, que eles ont .II. amis ou .III. avoc leur barons. Et s'i va li ors[1] et li argens, et li vairs et li gris[2], et si i vont herpeor[3] et jogleor[4] et li roi del siècle[5]. Avec ciax voil jou aler, mais que j'aie Nicolete ma très douce amie aveuc mi.

— Certes, fait li Visquens, por nient[6] en parlerés, que jamais ne le verrés; et se vos i parlés et vos pères le savoit, il arderoit et mi et li en un fu, et vos meismes porriés avoir toute paor.

— Ce poise moi, fait Aucasins.

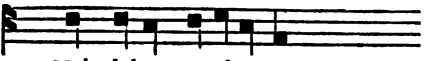
Ise[7] se depart del Visconte dolans.

Or se cante :



Aucasins s'en est tornés

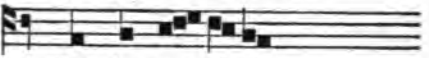
1. L'or. — 2. Le *vair* et le *gris*, c'est-à-dire les étoffes précieuses. — 3. Harpeurs, joueurs de harpe. 4. Jongleurs, poètes et musiciens. — 5. Les rois du siècle, ceux qui sont les premiers, les heureux de ce monde. — 6. Pour néant, en vain. — 7. *Ise*, *ice*, Celui-ci.



Molt dolans et abosmés.[1]
De s'amie o le vis cler,
Nus ne le puet conforter,
Ne nul bon consel doner.
Vers le palais est alés,
Il en monta les degrés;
En une canbre est entrés,
Si comença à plorer,
Et grant dol à demener,
Et s'amie à regreter.
— Nicolete, biax esters[2],
Biax venir et biax alers,
Biax deduis[3] et dous parlers,
Biax borders[4] et biax jouers[5],
Biax baisiers, biax acolers[6],

1. *Abosmés*, accablé de chagrin. — 2. Mot à mot : Beau se tenir, c'est-à-dire beau maintien. Tous ces verbes, employés substantivement et appliqués comme épithètes à Nicolette, sont intraduisibles dans notre langage actuel; on peut, du moins, en comprendre facilement le sens. Pour Aucassin, Nicolette résume en elle, le plus parfaitement et le plus gracieusement, l'action qu'ils expriment. — 3. Plaisirs. — 4. *Border, bourder*, c'est tenir une conversation enjouée et badine. — 5. Jouer, s'amuser. — 6. Embrasser.

Por vos sui si adolés[1]
Et si malement menés
Que je n'en cuit vis aler[2],



Suer douce a-mi-e!

Or dient et content et fablent.

Entreus[4] que Aucasins estoit en le canbre et il regretoit Nicolete s'amie, li quens Bougars de Valence, qui sa guerre avoit à furnir, ne s'oublia mie, ains ot mandé ses homes à pié et à ceval. Si traist au castel por asalir[5]. Et li cris liève et la noise; et li cevalier et li serjant s'arment et queurent[6] as portes et as murs por le castel deffendre. Et li borgois montent as aleoirs[7] des murs, se jètent quarriax[8] et peus[9] aguisiés. Entroeus que li asaus estoit grans et pleniers, et li quens Garins de Biacaire vint en la canbre ù Aucasins faisoit deul et

1. Affligé. — 2. Que je ne pense pas en sortir vivant. — 3. *Suer*, sœur. — 4. Pendant. — 5. Pour l'assaillir. — 6. Courent. — 7. Galeries crénelées. — 8. Carreaux. — 9. Pieux.

regretoit Nicolete sa très douce amie que tant amoit :

— Ha! fix, fait il, con par es[1] caitis et maleurox, que tu vois c'on assaut ton castel tot le mellor et le plus fort, et saces, se tu le pers, que tu es desiretés! Fix, car pren les armes et monte u ceval et defen te tère, et aïues[2] tes homes et va à l'estor. Jà n'i fières tu home ni autres ti[3]. S'il te voient entr'ax, si deffenderont il mix lor avoir et lor cors et te tère et le miue; et tu ies si grans et si fors que bien le pues faire, et faire le dois.

— Père, fait Aucasins, qu'en parlés vous ore? Jà Dix ne me doinst riens que je le demant, quant ere chevaliers, ne monte el ceval, ne voise en estor là ù je fière chevaliers ne autres mi, se vos ne me donés Nicolete me douce amie que je tant aim.

— Fix, dist li père, ce ne puet estre[4]: an-

1. Comme tu es extrêmement. Nous avons déjà noté ce sens du mot *par*. — 2. Aide, soutiens. — 3. Il n'est pas même besoin que tu y frappes un homme ni qu'un autre homme te frappe, c'est-à-dire que tu prennes une part active au combat. — 4. Toute la partie du dialogue qui précède est une de ces ré-

çois sofferoie je que je feusse tout desiretés, et que je perdisse quanques g'ai, que tu jà l'euses à mollier[1] ni à espouse.

Il s'en torne. Et quant Aucassins l'en veit aler, il le rapela.

— Pères, fait Aucasins, venés avant : je vous ferai bons couvens[2].

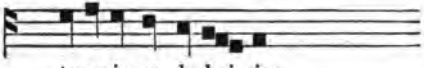
— Et quex, biax fix?

— Je prendrai les armes, s'irai à l'estor par tex covens[3] que se Dix me ramaine sain et sauf, que vos me lairés Nicolete ma douce amie tant veir[4] que j'aie .II. paroles ou .III. à li parlées et que je l'aie une seule fois baisie.

— Je l'otroi, fait li pères.

Il le creante et Aucasin fa[5] lié.

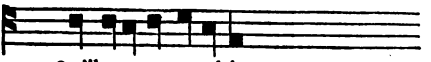
Or se cante :



Aucasin ot du bai-sier

pétitions que nous avons déjà signalées. On peut se reporter à la page 234.

1. Femme. — 2. Bonnes conventions. — 3. Par telles conventions, à telles conditions.—4. Tant voir. — 5. *Fa* pour *fait;* fait Aucassin joyeux.— 6. *Ot du baisier,* entendit du baiser, entendit promettre le baiser.



Qu'il ara au repairier
Por .C. M. mars d'or mier[2]
Ne li fesist on si lié.
Garnemens deman d'aciers[3],
On li a aparelliés.
Il vest un auberc dublier[4],
Et laça li aume en son cief[5],
Çainst l'espée au poin d'or mier[6];
Si monta sor son destrier,
Et prent l'escu et l'espiel[7];
Regarda andex ses piés[8]
Bien li sissent estriers[9];
A mervelle se tint ciers[10].
De sa mie li sovient,
S'esperona li destrier.
Il li cort molt volentiers;

1. *Qu'il ara au reparier*, qu'il aura au retour. — 2. Pour cent mille marcs d'or pur. *Mier, merus*, sans mélange. — 3. Il demande une armure d'acier. *Garnemens*, garnimens, au pluriel; ce qui garnit. — 4. Un haubert double, à double tissu de mailles. — 5. Laça le heaume à sa tête. — 6. A la poignée d'or pur. — 7. L'épieu. — 8. Ses deux pieds. — 9. Si les étriers lui sont bien placés. — 10. *Ciers*, *chier*. C'est le même sens que fier.

Tot droit à le porte ent vient
A la bataille[1].

Or dient et content.

Aucasins fu armés sor son ceval si con vos avés oï et entendu. Dix! con li sist[2] li escus au col, et li hiaumes u cief, et li renge[3] de s'espée sor le senestre hance[4]! Et li vallés fu grans et fors et biax et gens et bien fornis, et li cevaus sor qoi il sist rades[5] et corans, et li vallés l'ot bien adrecié[6] par mi la porte. Or ne quidiés vous[7] qu'il pensast n'à bués, n'a vaces, n'à civres prendre[8], ne qu'il ferist chevalier ne autres lui[9]? Nenil nient[10], onques ne l'en

1. La notation musicale de ce dernier vers manque dans le manuscrit. Il est facile d'y suppléer en se reportant à la finale ordinaire. On s'est aperçu déjà que l'air de ces sortes de couplets ne varie que très peu.— 2. Est bien assis, bien posé. — 3. La frange, les glands d'or ou de soie qui ornoient la poignée. — 4. Sur la hanche gauche. — 5. Roide, rapide. — 6. Bien dirigé. — 7. Ne croyez pas. — 8. A prendre bœufs, vaches, ni chèvres, c'est-à-dire à faire du butin, à cueillir la proie, comme on disoit alors. — 9. On voit que c'est là une sorte de formule consacrée. — 10. Point du tout, aucunement.

sovint; ains pensa tant à Nicolete sa douce amie qu'il oublia ses resnes et quanques il dut faire; et li cevax qui ot senti les esperons l'enporta parmi le presse[1]. Se se lance[2] très entremi[3] ses anemis; et il gètent les mains de toutes pars, si le prendent. Si le dessaisisent de l'escu et de le lance, si l'enmainent tot estrousement[4] pris, et aloient jà porparlant[5] de quel mort il feroient morir, et Aucasins l'entendi.

— Ha! Dix, fait il, douce creature! sont çou mi anemi mortel qui ci me mainent, et qui jà me cauperont le teste; et puis que j'arai la teste caupée, jamais ne parlerai à Nicolete me douce amie que je tant aim. Encor ai je ci une bone espée, et siés sor bon destrier sejorné[6]; se or ne me deffent por li[7], onques Dix ne li aït, se jamais m'aime[8]!

Li vallés fu grans et fors, et li cevax sor qoi il sist fu remuans[9]; et il mist le main

1. Dans la presse, dans la mêlée. — 2. Ainsi il se lance. — 3. Jusqu'au milieu de. — 4. Tout soudainement. — 5. Parlant entre eux, se demandant les uns aux autres. — 6. Reposé, vigoureux. — 7. Pour elle. — 8. Que Dieu ne lui aide jamais si elle m'aime! — 9. Fougueux.

à l'espée, si comence[1] à destre et à senestre[2], et caupe herm et naseus[3] et puins et bras, et fait un caple[4] entor lui autresi con li senglers quant li cien[5] l'asalent en le forest; et[6] qu'il lor abat dix chevaliers et navre sept, et qu'il se jète tot estroseement de le prese, et qu'il s'en revient les galopiax[7] arière, s'espée en sa main. Li quens Bougars de Valence oï dire c'on penderoit Aucasin son anemi, si venoit cele part; et Aucasins ne le mescoisi mie[8]; il tint l'espée en la main, se le fiert parmi le hiaume si qui li enbare[9] el cief. Il fu si estonés[10] qu'il caï à terre; et Aucasins tent le main, si le prent et l'enmaine pris par le nasel del hiame, et le rent[11] à son père.

— Père, fait Aucasins, vesci vostre anemi qui tant vous a gerroié et mal fait[12]; .xx.

1. Sous-entendu : à frapper. — 2. A droite et à gauche. — 3. *Caupe herm et naseus*, coupe, fend heaumes et nasals. — 4. *Caple*, une mêlée, une tuerie. — 5. Les chiens. — 6. Et tellement. — 7. Au galop. — 8. Ne passa point sans le voir, l'avisa. — 9. Lui enfonce. — 10. Étourdi. — 11. Le rend prisonnier. — 12. Et fait de mal.

ans jà dure ceste gerre, onques ne pot iestre acievée par home.

— Biax fix, fait li père, tes enfances[1] devés vos faire, nient baer à folie[2].

— Père, fait Aucasins, ne m'alés mie sermonant, mais tenés moi mes covens.

— Ha! quez covens, biax fix?

— Quoi, père, avés les vos obliées? Par mon cief! qui que les oblit, je nes voil mie oblier, ains me tient molt au cuer. Or ne m'eustes vos en covent[3] que quant je pris les armes et j'alai à l'estor, que se Dix me ramenoit sain et sauf, que[4] vos me lairiés Nicolete ma douce amie tant veir que l'aroi je parlé à li .II. paroles ou .III., et que je l'aroie une fois baisie m'eustes vos en covent? Et je voil je que vos me tenés.

1. Telles *enfances*. Les *enfances*, c'étoient les exploits de la jeunesse, les débuts dans la chevalerie. Plusieurs chansons de geste portent ce titre, par exemple : *Les enfances Ogier de Danemarche*, parce qu'elles commencent par raconter la jeunesse et les premiers faits d'armes de leur héros. — 2. Et non pas songer à folie. — 3. Ne convîntes-vous pas avec moi. — 4. Nous avons déjà signalé, dans une des pièces précédentes, cette répétition du *que* après chaque proposition incidente.

— Jo[1] ! fai li pères, jà Dix ne m'aït quant la covens vos en tenrai. Et s'ele[2] estoit jà ci, je l'arderoie en un fu, et vos meismes porriés avoir tote paor.

— Est ce tote la fins ? fait Aucasins.

— Si m'aït Dix, fait li pères, oïl.

— Certes, fait Aucasins, ce sui molt dolans quant hom de vostre eage ment. Quens de Valence, fait Aucasins, je vos ai pris ?

— Sire, voire, fait, a ! voire, fait li quens[3].

— Bailiés ça vostre main, fait Aucasins.

— Sire, volentiers.

Il li met se main en la siue.

— Ce m'afiés vos, fait Aucasins, que à nul jor que vos aiés an vie[4], ne porrés m'en père faire honte[5] ne destorbier de sen cors ne de sen avoir[6], que vos ne li faciés ?

— Sire, por Diu ! fait il, ne me gabés mie[7]; mais metés moi à raençon : vos ne

1. Moi ! — 2. Nicolette. — 3. Seigneur, certainement, fait le comte, ah ! certainement. — 4. Que vous soyez en vie. — 5. Vous ne pourrez faire honte à mon père. — 6. Ni dommage, soit dans son corps, soit dans ses biens. — 7. Ne vous moquez pas de moi.

me sarés jà demander or ni argent, cevaus ne palefrois, ne vair ne gris, ciens ne oisiax, que je ne vos doinse.

— Coment! fait Aucasins, é! ne connissiés vos[1] que je vos ai pris?

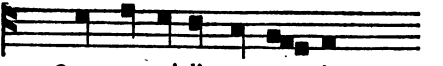
— Sire, oïe[2], fait li quens Bougars.

— Jà Dix ne m'aït, fait Aucasins, se vos ne le m'afiés, se[3] je ne vous fac jà cele teste voler.

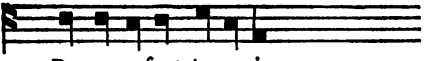
— E non Du[4]! fait il, je vous afie quanqu'il vous plaist.

Il li afie; et Aucasins le fait monter sor un ceval, et il monte sor un autre, si le conduist tant qu'il fu à sauveté.

Or se cante.



Quant or voit li quens Ga-rins



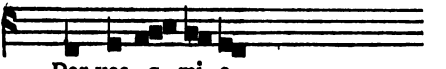
De son enfant Aucassin,
Qu'il ne pora departir

1. Eh! ne reconnoissez-vous pas? — 2. Oui. — 3. Dieu ne m'aide jamais si, à moins que vous ne me le juriez, je ne vous fais.... — 4. Au nom de Dieu!

De Nicolete au cler vis,
En une prison l'a mis
En un celier sosterin [1]
Qui fu fais de marbre bis [2].
Quant or i vint Aucassins,
Dolans fu, ainc ne fu si.
A dementer si se prist
Si con vos porés oïr :
— Nicolete, flors de lis,
Douce amie o le cler vis,
Plus es douce que roisins
Ne que soupe en maserin [3].
L'autrier vi [4] un pelerin,
Nés estoit de Limosin,
Malades de l'esvertin [5];
Si gisoit ens en un lit,
Mout par estoit entrepris [6],
De grant mal amaladis.
Tu passas devant son lit,
Si soulevas ton traïn [7]

1. Caveau souterrain. — 2. Brun. — 3. *Maserin*, *mazerin*, sorte de jatte, de vase à manger la soupe. — 4. L'autre jour je vis... — 5. *L'esvertin*, sorte de maladie : épilepsie, délire, aliénation mentale. — 6. Il étoit fortement attaqué. — 7. La partie de la jupe qui traîne par derrière.

Et ton peliçon ermin[1],
La cemisse[2] de blanc lin,
Tant que ta ganbete[3] vit.
Garis fu li pelerins,
Et tos sains, ainc ne fu si[4];
Si se leva de son lit,
Si r'ala en son païs,
Sains et saus et tos garis.
Doce amie, flors de lis,
Biax alers et biax venirs,
Biax jouers et biax bordirs,
Biax parlers et biax delis[5],
Dox baisiers et dox sentirs,
Nus ne vos poroit haïr.
Por vos sui en prison mis
En ce celier sousterin
U je fac mout male fin :
Or m'i convenra morir



Por vos, a-mi-e.

1. Ton péliçon fourré d'ermine. — 2. La chemise. — 3. *Gambete*, diminutif de jambe. — 4. Comme il n'avoit jamais été. — 5. Joies, délices. Nous avons vu précédemment la même tournure de phrase et la plupart des mêmes expressions, voy. p. 245.

Or dient et content et fabloient.

Aucasins fu mis en prison si com vos avés oï et entendu, et Nicolete fu d'autre part en le cambre. Ce fu el tans d'esté, el mois de mai, que li jor sont caut, lonc et cler, et les nuis coies et series[1]. Nicolete jut[2] une nuit en son lit, si vit la lune luire cler par une fenestre, et si oï le lorseilnol[3] center en garding, se li sovint d'Aucasin son ami qu'ele tant amoit. Ele se comença à porpenser des conte[4] Garin de Biaucaire qui de mort le haoit; si se pensa qu'ele ne remanroit plus ilec[5], que s'ele estoit acusée[6] et li quens Garins le savoit[7], il le feroit de male mort morir. Ele senti que li vielle dormoit qui aveuc li estoit. Ele se leva, si vesti un bliaut[8] de drap de soie que ele avoit molt bon; si prist dras de lit et touailes[9], si noua l'un à l'autre, si fist une corde si longe

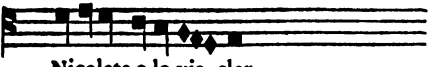
1. Sereines. — 2. Étoit couchée. — 3. Le rossignol. — 4. *Des* pour *du* : se rencontre fréquemment dans tout ce morceau. — 5. Qu'elle ne resteroit plus là. — 6. Trahie, dénoncée. — 7. Savoit où elle étoit. — 8. Manteau. — 9. Nappes, serviettes.

conme ele pot, si le noua au piler de le fenestre, si s'avala contreval le gardin[1]; et prist se vesture[2] à l'une main devant et à l'autre derière, si s'escorça[3] por le rousée qu'ele vit grande sor l'erbe, si s'en ala aval le gardin. Ele avoit les caviaus blonds et menus recercelés, et les ex vairs et rians, et le face traitice, et le nés haut et bien assis, et les levretes vermellettes plus que n'est cerise ne rose el tans d'esté, et les dens blans et menus; et avoit les mameletes dures qui li souslevoient sa vesteure ausi com ce fuissent .II. nois gauges[4]; et estoit graille[5] parmi les flans, qu'en vos dex mains le peusciés enclorre; et les flors des margerites qu'ele ronpoit as ortex[6] de ses piés, qui li gissoient sor le menuisse du pié[7] par deseure, estoient droites noires[8] avers[9] ses piés et sans[10] ganbes, tant par estoit

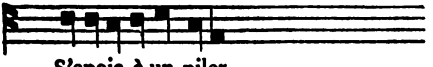
1. Se laissa glisser en bas dans le jardin. — 2. Ses vêtements. — 3. Se retroussa. — 4. Noix gogues c'est encore le mot usité en Picardie. — 5. Grêle mince. — 6. Orteils. — 7. Sur le coude-pied. — 8. Tout à fait, véritablement noires. — 9. En comparaison de. — 10. *Sans* est une faute de copiste pour *ses*.

blance la mescinete[1]. Ele vint au postic[2], si le deffrema[3], si s'en isci parmi les rues de Biaucaire par devers l'onbre[4], car la lune luisoit molt clere, et erra tant qu'ele vint à le tor ù ses amis estoit. Li tors estoit faelé[5] de lius en lius, et ele se quatist[6] delés l'un des pilers. Si s'estraint[7] en son mantel, si mist sen cief parmi une creveure[8] de la tor qui vielle estoit et anciienne, si oï Aucasin qui là dedens pleuroit et faisoit mot[9] grant dol et regretoit se douce amie que tant amoit; et quant ele l'ot assés escouté, si conmença à dire.

Or se cante.



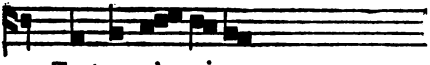
Nicolete o le vis cler



S'apoia à un piler,

1. Diminutif de *mescine*, jeune fille. — 2. Poterne, porte. — 3. L'ouvrit. — 4. En ayant soin de marcher du côté de l'ombre. — 5. Flanquée de piliers, de colonnes. — 6. Elle se blottit. — 7. S'enveloppe. — 8. Une crevasse, une fente. — 9. *Mot* pour *molt*.

S'oï Aucasin plourer
Et s'amie à regreter.
Or parla, dist son penser:
— Aucassins, gentix et ber[1],
Frans Damoisiax honorés,
Que vos vaut li dementer[2],
Li plaindres ne li plurers,
Quant jà de moi ne gorés[3],
Car vostres pères me het,
Et trestos vos parentés.
Por vous passerai le mer,
S'irai en autre regnés[4].
De ses caviax a caupés[5]
Là dedens les a rués[6].
Aucasins les prist li ber,
Si les a molt honerés,
Et baisiés et acolés;
En sen sain[7] les a boutés.
Si recomence à plorer,



Tout por s'a-mi-e.

1. *Ber*, noble, brave. — 2. A quoi sert de vous lamenter. — 3. Ne jouirez. — 4. Royaume, contrée. — 5. Elle a coupé de ses cheveux. — 6. Les a jetés. — 7 En son sein.

Or dient et content et fabloient.

Quant Aucasins oï dire Nicolete qu'ele s'en voloit aler en autre païs, en lui n'ot que courecier [1].

— Bele douce amie, fait il, vos n'en irés mie, car dont m'ariés vos mort [2]; et li premiers qui vos verroit ne qui vous porroit [3], il vos prenderoit luës [4] et vos meteroit à son lit, si vos asoignenteroit [5], et puis que vos ariiés jus en lit à home, s'el mien non [6], or ne quidiés mie que j'atendisse tant que je trovasse coutel dont je me peusce ferir el cuer et ocirre. Naie voir [7], tant n'atenderoie je mie, ains m'esquelderoie [8] de si lonc que je verroie une maisière [9] u une bisse pierre [10], si hurteroie si durement me teste que j'en feroie les ex voler, et que je m'escerveleroie tos [11]. Encore aimeroie je mix à

1. Il ne put que se courroucer, se désoler. — 2. Car alors vous m'auriez tué, vous causeriez ma mort. — 3. Qui le pourroit. — 4. Aussitôt. — 5. V. page 242. — 6. Sinon dans le mien; dans un autre lit que le mien. — 7. Non certes. — 8. Me précipiterois. — 9. Muraille. — 10. Une pierre bise. — 11. Me ferai éclater la cervelle.

morir de si faite[1] mort, que je seusce que vos eusciés jut en lit à home, s'el mien non.

— Aucassins, fait ele, je ne quit mie que vous m'amés tant con vos dites; mais je vous aim plus que vos ne faciés mi.

— Avoi! fait Aucasins, bele douce amie, ice ne porroit estre que vos m'amissiés tant que je fac vos. Fenme ne puet tant amer l'oume con li hom fait le fenme : car li amors de le fenme est en son œil et en son[2] le cateron[3] de sa mamele et en son l'orteil del pié; mais li amors de l'oume est ens el cur[4] plantée dont ele ne puet iscir.

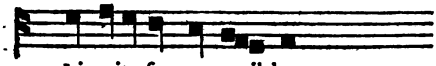
Là ù[5] Aucasins et Nicolete parloient ensanble, et les escargaites[6] de le vile venoient tote une rue, s'avoient les espées traites desos les capes, car li quens Garins lor avoit conmandé que se il le[7] pooient prendre, qui l' ocesissent[8]; et li gaite[9] qui estoit sor le tor les vit venir, et oï qu'il

1. De telle mort. — 2. *En son, in summo*, au haut, au bout. — 3. Le bouton. — 4. Au fond du cœur. — 5. Pendant que. — 6. Les gardes. — 7. Nicolette.
8. Qu'ils la tuassent.
9. La sentinelle.

aloient de Nicolete parlant, et qu'il le maneçoient à occirre.

— Dix! fait il, con grans damages de si bele mescinete s'il l'ocient! Et molt seroit grans aumosne si je li pooie dire, par qoi il nes[1] aperceuscent et qu'ele s'en gardast; car si l'ocient, dont iert Aucasins, mes Damoisiax, mors, dont grans damages ert[2].

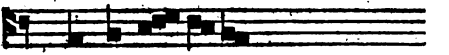
Or se cante.



Li gaite fu mout vail-lans,
Preus et cortois et saçans[3];
Li a comencié uns cans[4]
Ki biax fu et avenans:
— Mescinete o le cuer franc[5],
Cors as gent et avenant,
Le poil blont et avenant,
Vairs les ex, cière riant[6],

1. Ils ne les. — 2. *iert, ert,* fut, seroit. — 3. *Saçans,* bien instruit. Il faut encore suppléer la notation musicale de ce deuxième vers, qui a été omise dans le manuscrit. — 4. Un chant. — 5. Au coeur franc, généreux. — 6. Mine riante.

Bien le voi à ton sanblant :
Parlé as à ton amant
Qui por toi se va morant[1].
Jel te di[2] et tu l'entens :
Garde toi des souduians[3]
Ki par ci te vont querant,
Sous les capes les nus brans[4] ;
Forment te vont maneçant[5],
Tost te feront messeant[6],



S'or ne t'i gardes.

Or dient et content et fabloient.

— Hé ! fait Nicolete, l'ame de ten père et de te mère soit en beneoit repos, quant si belement et si cortoisement le m'as ore dit. Si Diu plaist, je m'en garderai bien, et Dix m'en gart !

Ele s'estraint en son mantel en l'onbre del piler, tant que cil furent passé outre, et

1. Mourant. — 2. Je te le dis. — 3. Des soudoiers, des soldats. — 4. Avec les espées nues sous leurs chapes, leurs manteaux. — 5. Ils te menacent *forment*, violemment. — 6. Ils te feront bientôt mauvais parti.

ele prent congié à Aucasin ; si s'en va tant qu'ele vint au mur des castel. Li murs fu depeciés[1], s'estoit rehordés[2], et ele monta deseure, si fist tant qu'ele fu entre le mur et le fossé, et ele garda contreval[3], si vit le fossé molt parfont et molt roide[4] : s'ot molt grand poor.

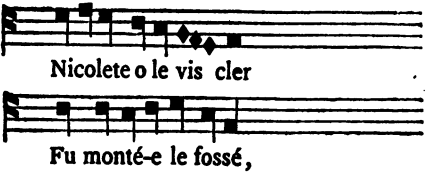
— Hé Dix! fait il, douce creature[5]! si je me lais caïr, je briserai le col; et se je remain ci, on me prendera demain, si m'ardera on en un fu. Encor aime je mix que je muire ci que tos li pules[6] me regardast demain à merveilles.

Ele segna son cief[7], si se laissa glacier[8] aval le fossé, et quant ele vint u fons, si bel pié et ses beles mains, qui n'avoient mie apris c'on les bleçast, furent quaissiés[9] et escorciés, et li sans en sali bien en .XII. lius; et ne porquant ele ne santi ne mal ne dolor, por le grant paor qu'ele avoit. Et

1. Rompu. — 2. Réparé.— 3. Elle regarda en bas. — 4. Rapide. — 5. Fait-elle, douce créature! Cette expression, que nous avons déjà rencontrée page 251, se rapporte à Dieu, à Notre-Seigneur, bien qu'on pourroit croire qu'elle fût mieux appliquée à Nicolette elle-même. — 6. Le peuple. — 7. Elle fit le signe de la croix sur sa figure.— 8. Glisser.— 9. Contusionnés.

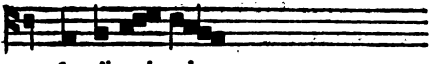
se ele fu en paine del entrer, encor fu ele en forceur[1] del iscir. Ele se pensa qu'ileuc ne faisoit mie bon demorer, e trova un pel[2] aguisié que cil dedens[3] avoient jeté por le castel deffendre. Si fist pas un avant l'autre, tant qu'ele si monta tout à grans paines, qu'ele vint deseure[4]. Or estoit li forés près à .II. arbalestrées[5], qui[6] bien duroit .XXX. liues de lonc et de lé[7]. Si i avoit bestes sauvages et serpentine[8]. Ele ot paor que s'ele i entroit, qu'eles ne l'ocesiscent. Si se repensa[9] que s'on le trovoit ileuc, c'on le remenroit[10] en le vile por ardoir[11].

Or se cante.



1. En plus forte, en plus grande peine. — 2. Un pieu. — 3. Ceux du dedans. — 4. En haut. — 5. Deux portées d'arbalète. — 6. Laquelle forêt. — 7. Large. — 8. Serpents, couleuvres. — 9. Mais elle songea d'autre part. — 10. Qu'on la ramèneroit. — 11. Pour la brûler.

Si se prent à dementer,
Et Jhesum à reclamer [1].
— Pères, Rois de Maïsté [2],
Or ne sai quel part aler :
Se je vois u gaut ramé [3],
Jà me mengeront li lé [4],
Li lion et sengler
Dont il i a plenté [5] ;
Et se j'atent le jor cler
Que on me puist ci trover,
Li fus sera alumés
Dont mes cors iert enbrasés.
Mais, par Diu de Maïsté !
Encor aim jou mix assés
Que me mengucent [6] li lé,
Li lion et li sengler,
Que je voisse [7] en la cité :



Je n'i-rai mi-e.

Or dient et content et fabloient.

Nicolete se dementa molt, si com vos

1. Invoquer. — 2. Majesté. — 3. Au bois touffu. — 4. Les loups. — 5. Grande quantité. — 6. Que me dévorent. — 7. Que j'aille.

avés oï; ele se conmanda à Diu, si erra tant qu'ele vint en le forest. Ele n'osa mie parfont entrer por les bestes sauvaces et por le serpentine. Si se quatist en un espés buisson, et soumax[1] li prist, si s'endormi dusqu'au demain[2] à haute prime[3], que li pastorel[4] iscirent de la vile, et jetèrent lor bestes entre le bos[5] et la rivière. Si se traien[6] d'une part[7] à une molt bele fontaine qui estoit au cief[8] de la forest. Si estendirent une cape, se missent lor pain sus. Entreus qu'il mengoient, et Nicolete s'esveille au cri des oisiax et des pastoriax, si s'enbati sor aus[9].

— Bel enfant[10], fait ele, Dame Dix vos iait!

— Dix vos benie! fait li uns qui plus fu enparlés[11] des autres.

— Bel enfant, fait ele, conissiés vos Aucasin le fil le conte Garins de Biaucaire?

— Oïl, bien le counisçons nos.

1. Sommeil. — 2. Jusqu'au lendemain. — 3. A six heures passées du matin. — 4. Les pasteurs, les bergers. — 5. Le bois. — 6. Ils se rendirent. — 7. Tous ensemble. — 8. Au bord. — 9. S'avança vers eux. — 10. Beaux enfants. — 11. Qui avoit la langue plus déliée, la parole plus facile.

— Se Dix vos aït, bel enfant, fait ele, dites li qu'il a une beste en ceste forest, et qui le viegne cacier[1], et s'il l'i puet prendre, il n'en douroit mie un menbre por .c. mars d'or, ne por .vc., ne por nul avoir.

Et cil le regardent, se le virent si bel qu'il en furent tot esmari[2].

— Je li dirai? fait cil qui plus fu enparlés des autres; de hait ait[3] qui jà en parlera ne qui jà li dira! C'est fantosmes[4] que vos dites, qu'il n'a[5] si cière beste en ceste forest, ne cierf, ne lion, ne sengler, dont uns des menbres vaille plus de dex deniers u de trois au plus; et vos parlés de si grant avoir! Ma dehait[6] qui vos en croit, ne qui jà li dira! Vos estes fée, si n'avons cure de vo conpaignie, mais tenés vostre voie[7].

— Ha! bel enfant, fait ele, si ferés: le beste a tel mecine[8] que Aucasins ert garis de son mehaig[9]. Et j'ai ci .v. sols en me borse[10]:

1. Qu'il vienne la chasser. — 2. Tout stupéfaits, émerveillés. — 3. Malheur ait, malheureux soit. — 4. Chimère, mensonge. — 5. Car il n'y a. — 6. *Ma dehait*, pour *mal dehait*, même sens, mais plus énergique que *dehait*. — 7. Suivez votre chemin. — 8. Telle médecine, telle vertu en elle. — 9. Maladie, tourmens. — 10. En ma bourse.

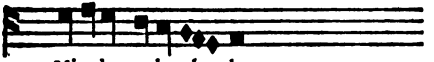
tenés, se li dites; et dedens trois jors li covient cacier[1], et se il dens trois jors ne le trove, jamais n'iert garis de son mehaig.

— Par foi! fait il, les deniers prenderons nos, et s'il vient ici, nos li dirons, mais nos ne l'irons jà quere.

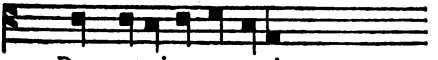
— De par Diu! fait ele.

Lors prent congié as pastoriaus, si s'en va.

Or se cante.



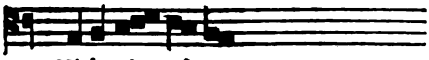
Nicolete o le vis cler



Des pastoriaux se parti.
Si acoilli[3] son cenin[4]
Très parmi le gaut foilli[5],
Tout un viés sentier anti[6],
Tant qu'à une voie vint[7]

1. Il faut qu'il la chasse. — 2. *O le vis cler,* lisez : *o le cler vis.* — 3. Prit, commença. — 4. Son chemin. — 5. Feuillu, ombreux. — 6. Le long d'un vieux sentier antique. — 7. Tant qu'elle arriva à un endroit de la route.

U a forkeut set cemin[1]
Qui s'en vont par le païs.
A porpenser or se prist
Qu'esprovera son ami,
Si l'aime si com il dist.
Ele prist des flors de lis,
Et de l'erbe du garris[2],
Et de le foille autresi[3],
Une bele loge[4] en fist :
Ainques tant gente ne vi[5].
Jure Diu qui ne menti[6],
Se par lei[7] vient Aucasins,
Et il, por l'amor de li,
Ne s'i repose un petit[8],
Jà ne sera ses amis,



N'ele s'a-mi-e.

Or dient et content et fabloient.

Nicolete eut faite le loge, si com vos

1. Où sept chemins fourchoient, se divisoient. — 2. *Garris*, terre inculte, en bruyère. — 3. Et des feuilles pareillement. — 4. Cabane, hutte. — 5. Vous n'en vîtes jamais de si belle. — 6. Elle prend à témoin Dieu, qui n'a jamais menti, que. — 7. Si par là. — 8. Un instant.

avés oï et entendu, molt bele et mout gente; si l'ot bien forrée [1] dehors et dedens de flors et de foilles. Si se repost delés le loge [2] en un espés buison por savoir que Aucasins feroit. Et li cris et li noise ala par tote le tère et par tot le païs que Nicolete estoit perdue. Li auquant dient qu'ele en estoit fuie, et li autre dient que li quens Garins l'a faite murdrir. Qui qu'en eut joie, Aucasins n'en fu mi liés, et li quens Garins ses pères le fist metre hors de prison. Si manda les Chevaliers de le tère et les Damoiselles, si fist faire une mot rice feste, por çou qu'il cuida Aucasin son fil conforter [3]. Qoi que li feste estoit plus plaine [4], et Aucasins fu apoiiés à une puie [5] tos dolans et tos souples [6]. Qui que derve [7], n'ost joie Aucasins, n'en ot talent [8], qu'il n'i veoit rien de çou qu'il amoit. Uns chevaliers le regarda, si vint à lui, si l'apela :

1. Fourrée, tapissée. — 2. Elle se cache tout près de la cabane. — 3. Distraire, consoler Aucassin. — 4. Alors que la fête étoit plus brillante. — 5. Rampe, balustrade, balcon. — 6. Abattu. — 7. Qui que ce soit qui fasse des folies. — 8. Il n'avoit point envie de se réjouir, car.

— Aucasin, fait il, d'ausi fait mal[1] con vos avés ai je esté malades. Je vos donrai bon consel se vos me volés croire.

— Sire, fait Aucasins, grans mercis, bon consel aroie je cier.

— Montés sor un ceval, fait il, s'alés selonc cele forest esbanoiier[2]; si verrés ces flors et ces herbes, s'orrés ces oisellons canter. Par aventure, orrés[3] tel parole dont mix vos iert[4].

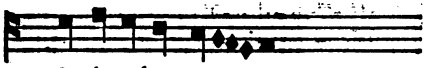
— Sire, fait Aucasins, grans mercis, si ferai jou.

Il s'enble[5] de la sale, s'avale[6] les degrés, si vient en l'estable où ses cevaus estoit. Il fait metre la sele et le frain, il met pié en estrier, si monte, et ist del castel, et erra tant qu'il vint à le forest, et cevauça tant qu'il vint à le fontaine et trove les pastoriax au point de none[7]. S'avoient une cape estendue sor l'erbe, si mangoient lor pain et faisoient mout très grant joie.

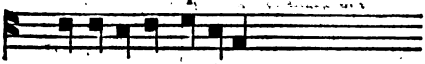
1. De tel mal. — 2. Allez vous ébattre au fond de cette forêt. — 3. Vous entendrez. — 4. Dont mieux vous sera. — 5. Il se dérobe, il s'esquive. — 6. Descend.

7. Vers trois heures après midi.

Or se cante.



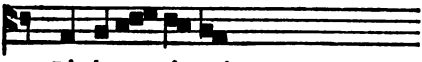
Or s'asanlent pastouret



Esmerés et Martinés,
Fruclins et Johanés,
Robeçons et Aubriés.
Li uns dist : — Bel compaignet [2],
Dix aït Aucasinet,
Voire, a foi ! le bel vallet [3],
Et le mescine au cors corset [4],
Qui avoit le poil blondet [5],
Cler le vis, et l'œul vairet [6],
Ki nos dona denerés [7]
Dont acatrons gastelés [8],
Gaïnes et coutelés [9],
Flausteles [10] et cornés,

1. *S'asanlent pastouret*, s'assemblent les pastoureaux. — 2. Beaux compagnons. — 3. Oui, par ma foi ! le beau garçon. — 4. *Corset*, diminutif de *cors*. *Au cors corset*, au corsage mince, étroit. — 5. Les cheveux blonds. — 6. Vair. — 7. Deniers. — 8. Dont nous achèterons gâteaux. — 9. Gaînes et couteaux. — 10. Flûtes, flageolets.

Macueles[1] et pipés[2],



Dix le ga-ris-se!

Or dient et content et fabloient.

Quant Aucasins oï les pastoriax, si li sovint de Nicolete se très douce amie qu'il tant amoit, et si se pensa qu'ele avoit là esté; et il hurte le ceval des eperons, si vint as pastoriax.

— Bel enfant, Dix vos iait!

— Dix vos benie! fait cil qui fu plus enparlés des autres.

— Bel enfant, fait il, redites le cançon que vos disiés ore.

— Nous n'i dirons, fait cil qui plus fu enparlés des autres; dehait ore qui por vous i cantera, biax sire!

— Bel enfant, fait Aucasins, en ne me conissiés vos?

— Oil, nos savons bien que vos estes Aucasins nos Damoisiax, mais nos ne somes mie à vos, ains somes au Conte.

1. *Macueles*, diminutif de *maçue*. — 2. Pipeaux.

— Bel enfant, si ferés, je vos en pri.

— Os por le cuer bé [1] ! fait cil, por qoi canteroie je por vos, s'il ne me seoit [2] ? Quant il n'a si rice home en cest païs, sans le cors le conte Garins [3], s'il trovoit me bués, ne mes vaces, ne mes brebis en ses prés, n'en sen forment [4], qu'il fust mie tant hardis, por les ex à crever [5], qu'il les en ossast cacier; et por qoi canteroie je por vos, s'il ne me seoit?

— Se Dix vos aït, bel enfant, si ferés; et tenés dix sous que j'ai ci en une borse.

—Sire, les deniers prenderons nos, mais ce ne vos canterai mie, car j'en ai juré; mais je le vos conterai se vos volés.

— De par Diu! fait Aucasins, encor aim je mix conter que nient.

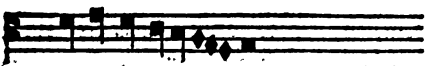
— Sire, nos estiiens orains [6] ci, entre prime et tierce, si mangiens no pain à ceste fontaine, ausi come nos faisons ore; et une pucele vint ci, li plus bele riens du monde, si que nos quidames que ce fust une fée, et

1. Oh! pour le cœur bieu, par le cœur bœuf! — 2. S'il ne me plaisoit.—3. Excepté le comte Garin en personne. — 4. Froment, blé. — 5. Sous peine d'avoir les yeux crevés. —6. Tantôt, il y a peu de temps.

que tos cis bos en esclarci[1]. Si nos dona tant des sien que nos li eumes en covent, se vos veniés ci, nos vos desisiens[2] que vos alissiés cacier en ceste forest, qu'il i a une beste que, se vos le poüiés[3] prendre, vos n'en donriés mie un des menbres por .vc. mars d'argent, ne por nul avoir : car li beste a tel mecine que, se vos le poés prendre, vos serés garis de vo mehaig, et dedens .III. jors le vos covien avoir prisse, et se vos ne l'avés prise, jamais ne le verrés. Or le caciés se vos volés, et se vos volés, si le laiscié[4], car je m'en sui bien acuités vers li[5].

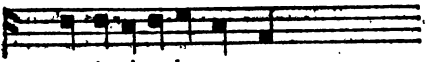
— Bel enfant, fait Aucasins, assés en avés dit, et Dex le me laist trover!

Or se cante :

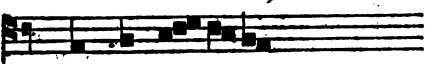


Aucassins o-ï les mos

1. Que tout ce bois en fut éclairé. — 2. Que nous lui promîmes de vous dire. — 3. Pouviez. — 4. Laissez-là. — 5. Je me suis bien acquitté de ma promesse envers elle.



De s'amie o le gent cors,
Mout li entrèrent el cors.
Des pastoriax se part tost,
Si entra el parfont bos,
Li destriers l'i anble tost [1],
Bien l'enporte les galos.
Or parla, s'a dit trois mos :
— Nicolete o le gent cors,
Por vos sui venus en bos,
Je ne cac ne cerf ne porc [2],
Mais por vos sui les esclos [3] ;
Vo voir oiel [4] et vos gens cors,
Vos biax ris et vos dox mos
Ont men cuer navré à mort.
Se Dex plaist le Père fort,
Je vous reverrai encor,



Suer douce a-mi-e!

Or dient et content et fabloient.

Aucasins ala par le forest devers Nico-

1. Conduit rapidement. — 2. Sanglier. — 3. Les traces, la piste. — 4. Vos yeux vairs.

lete, et li destriers l'enporta grant aleure. Ne quidiés mie que les ronces et les espines l'esparnoiscent [1]. Nenil nient; ains li desronpent ses dras qu'à paines peust en nouer desus el plus entier [3], et que li sans li isci des bras et des costés et des gans en .XL. lius ou en .XXX., qu'après le vallet peust on suir le trace du sanc qui caoit sor l'erbe. Mais il pensa tant à Nicolete sa douce amie, que ne sentoit ne mal ne dolor; et ala tote jor parmi le forest si faitement [4] que onques n'oï noveles de li. Et quant il vit que li vespres [5] aproçoit, si comença à plorer por çou qu'il ne le trovoit. Tote une viés voie herbeuse cevauçoit [6], il esgarda devant lui enmi le voie, si vit un vallet tel com je vos dirai. Grans estoit et mervellex et lais et hidex : il avoit une grande hure [7] plus noire qu'une carbouclée [8], et avoit plus de plaine paume [9] entre .II. ex;

1. L'épargnassent. — 2. Lui déchirent ses vêtements. — 3. Tellement qu'il peut à peine retenir sur lui le plus entier. — 4. De telle manière. — 5. Le soir. — 6. Il chevauchoit dans une vieille route couverte d'herbes. — 7. Tête, groin. — 8. *Carbouclée*, viande fumée. — 9. Largeur de la main.

et avoit unes grandes joes [1] et un grandisme nés plat, et unes granz narines lées [2], et unes grosses lèvres plus rouges d'une carbounée [3], et uns grans dens [4] gaunes et lais; et estoit cauciés d'uns housiax [5] et d'uns sollers de buef [6], fetés de tille [7] dusque deseure le genol; et estoit afulés [8] d'une cape à .II. envers, si estoit apoiiés sor une grande maçue. Aucasins s'enbati sor lui, s'eut grant paor quant il le sorvit [9].

— Biax frère, Dix t'iait!

— Dix vos benie! fait cil.

— Se Dix t'aït, que fais tu ilec?

— A vos que monte [10]? fait cil.

— Nient, fait Aucasins, je nel vos demant se por bien non.

— Mais por qoi plourés vos, fait cil, et faites si fait duel? Certes, se j'estoie ausi rices hom que vos estes, tos li mons ne me feroit mie plorer.

1. De grandes joues. — 2. Larges. — 3. *Carbounée*, viande grillée. — 4. De grandes dents. — 5. Houseaux, sorte de guêtres. — 6. Souliers de cuir de bœuf. — 7. Guêtres et souliers liés, entourés avec de la tille, avec de la corde grossière. — 8. Afublé. — 9. Le vit tout à coup. — 10. Que vous importe?

— Ba! me connissiés vos? fait Aucasins.

— Oie, je sais bien que vos estes Aucasins, li fix le Conte, et se vos me dites por qoi vos plorés, je vos dirai que je fac ci.

— Certes, fait Aucasins, je le vos dirai molt volentiers. Je ving hui matin cacier en ceste forest; s'avoie un blanc levrier, le plus bel del siècle; si l'ai perdu, por ce pleur jou.

— Os! fait cil, por le euer que cil Sires[1] eut en sen ventre! que vos plorastes por un cien puant! Mal dehait ait qui jamais vos prisera, quant il n'a si rice home en ceste terre, se vos pères l'en mandoit[2] .x. u .xv. u .xx., qu'il ne les eust trop volentiers, et s'en esteroit trop liés[3]. Mais je doi plorer et dol faire.

— Et tu, de quoi, frère?

— Sire, je le vous dirai. J'estoie luiés[4] à un rice vilain, si caçoie se carue[5], .IV. bués i avoit. Or a .III. jors qu'il m'avint une grande malaventure que je perdi li mellor de mes bués, Roget, le mellor de

1. Que Notre Seigneur. — 2. Lui en demandoit. — 3. Et il seroit joyeux de les donner. — 4. Loué. — 5. Je conduisois sa charrue.

me carue. Si le vois querant, si ne mengai ne ne bus .III. jors a paissés, si n'os aler à le vile, c'on me metroit en prison, que je ne l'ai de quoi saure [1]. De tot l'avoir du monde n'ai je plus vaillant que vos veés sor le cors de mi. Une lasse [2] mère avoie, si n'avoit plus vaillant que une keutisele [3], si li a en sacié [4] de desou le dos, si gist à pur l'estrain [5]. Si m'en poise assés plus que de mi : car avoirs va et vient ; se j'ai or perdu, je gaaignerai une autre fois, si sorrai [6] mon buef quand je porrai, ne jà por çou n'en plouerai. Et vos plorastes por un cien de longaigne [7]. Mal dehait ait qui jamais vos prisera !

— Certes tu es de bon confort [8], biax frère, que benois soies tu ! Et que valoit tes bués ?

— Sire, .XX. sols m'en demande on, je n'en puis mie abatre une seule maaille [9].

1. *Saure*, payer, *solvere*. — 2. Une pauvre. — 3. Un méchant matelas. — 4. On le lui a arraché. — 5. Sur la paille pure, *in puro stramine*. — 6. Paierai. — 7. De fumier, d'ordure. On pourroit traduire par un mot plus juste et plus énergique. — 8. Un bon consolateur. — 9. Rabattre une seule maille.

— Or tien, fait Aucasins, .xx. sols que j'ai en me borse, si sol ten buef.

— Sire, fait il, grans mercis, et Dix vos laist trover ce que vos querés!

Il se part de lui. Aucasins si cevauce : la nuis fu bele et qoie[1], et il erra tant qu'il vint..... [2] defors et dedens et par deseure et devant de flors, et estoit si bele que plus ne pooit estre. Quant Aucasins le aperçut, si s'aresta tot à un fais[3]; et li rais[4] de le lune feroit ens.

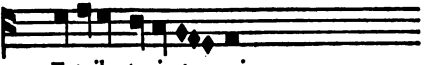
— E Dix! fait Aucasins, ci fu Nicolete me douce amie, et ce fist ele à ses beles mains. Por le douçour de li et por s'amor me descendrai je or ci et m'i reposerai anuit mais[5].

Il mist le pié fors de l'estrier por descendre, et li cevaus fu grans et haus. Il pensa tant à Nicolete se très douce amie,

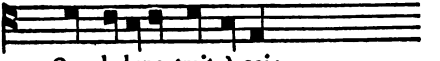
1. Paisible. — 2. Le manuscrit étant déchiré, il y a en cet endroit une lacune de trois demi-lignes; mais il est facile de suppléer le sens : Aucassin vint à la *loge*, à la hutte construite par Nicolette; cette loge étoit, au dehors et au dedans, par dessus et par devant, tapissée de fleurs. — 3. Tout à coup. — 4. La lumière. — 5. Cette nuit-ci.

qu'il caï si durement sor une pière, que l'espaulle li vola hors du liu[1] : il se senti molt blecié, mais il s'efforça tant au mix qu'il peut, et ataça son ceval à l'autre main à une espine. Si se torna sor costé, tant qu'il vint tos souvins[2] en le loge. Et il garda parmi un trau[3] de le loge, si vit les estoiles el ciel, s'en i vit une plus clere des autres, si conmença à dire.

Or se cante.



Estoile-te, je te voi



Que la lune trait à soi;
Nicolete est avec toi,
M'amiete o les blont poil[5].
Je quid que Dix le veut avoir
Por la biauté.....[6]

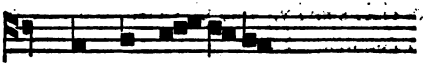
. . . . . .

1. Se déplaça, se démit. — 2. Tout en rampant. — 3. Un trou. — 4. *Que la lune trait à soi*, que la lune attire à soi. — 5. Mon amie à la chevelure blonde. — 6. Nouvelle lacune au verso du feuillet.

. . . . . .

. . . . . .

Que que fust du recaoir,
Que fuisse lassus o toi [1] !
Jà te baiseroie estroit [2].
Se j'estoie fix à Roi,
S'afferiés vos bien à moi [3],



Suer douce a-mi-e!

Or dient et content et fabloient.

Quant Nicolete oï Aucasin, ele vint à lui, car ele n'estoit mie lonc. Ele entra en la loge, si li jeta ses bras au col, si le baisa et acola.

— Biax doux amis, bien soiés vos trovés!

— Et vos, bele douce amie, soiés li bien trovée!

Il s'entrebaissent et acolent, si fu la joie bele.

— Ha! douce amie, fait Aucasins, j'es-

1. Plût au ciel! dit Aucassin, quoi qu'il dût m'arriver en retombant, que je fusse là-haut avec toi. — 2. Etroitement. — 3. Vous seriez bien digne de moi.

toie ore molt bleciés en m'espaulle, et or ne sens ne mal ne dolor, pui que je vos ai.

Ele le portasta et trova qu'il avoit l'espaulle hors du liu. Ele le mania tant à ses blances mains, et porsaça[1] si com Dix le vaut, qui les amans aime, qu'ele revint à liu[2]; et puis si prist des flors et de l'erbe fresce et des fuelles verdes, si le loia sus[3] au pan de sa cemisse, et il fu tox garis.

— Aucassins, fait elle, biaus dox amis, prendés consel que vous ferés. Se vos pères fait demain cerquier[4] ceste forest et on me trouve, que que de vous aviegne, on m'ocira.

— Certes, bele douce amie, j'en esteroie molt dolans; mais se je puis, ils ne vos tenront jà.

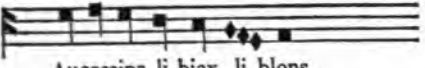
Il monta sor son ceval, et prent s'amie devant, lui baisant et acolant; si se metent as plains cans[5].

1. Pourchassa, fit en sorte. Nous rappellerons qu'un peu de chirurgie entroit alors dans l'éducation des jeunes filles. — 2. Que l'épaule fut remise à sa place. — 3. Et lia ces herbes sur l'épaule.

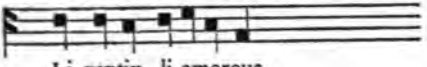
4. Fouiller.

5. En pleine campagne.

Or se cante.



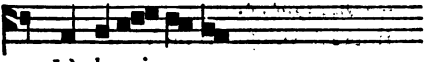
Aucassins li biax, li blons,



Li gentix, li amorous,
Est issus del gaut parfont[1],
Entre ses bras ses amors[2]
Devant lui sor son arçon.
Les ex li baise et le front,
Et le bouce et le menton.
Ele l'a mis à raison[3] :
— Aucassins, biax amis dox,
En quel tère en irons nous ?
— Douce amie, que sai jou ?
Moi ne caut[4] ù nous aillons,
En forest u en destors[5],
Mais que je soie aveuc vous.
Passent les vaus et les mons,

1. De la forêt profonde. — 2. Ses amours entre ses bras. — 3. Elle lui a parlé sagement, raisonnablement. — 4. Il ne me chaut, il ne me soucie. — 5. Lieux détournés, écartés.

Et les viles et les bors ;
A la mer vinrent au jor,
Si descendent u sablon[1],



Lès le ri-va-ge.

Or dient et content et fabloient.

Aucasins fu descendus entre lui et s'amie, si com vous avés oï et entendu. Il tint son ceval par le resne et s'amie par la main : si conmencent aler selonc le rive[2].... Il les acena[3] et ils vinrent à lui. Si fist tant vers aus qui le missent en lor nef, et quant il furent en haute mer, une tormente leva[4] grande et mervelleuse qui les mena de tère en tère, tant qu'il arivèrent en une tère estragne[5], et entrèrent el port du castel de Torelore[6]. Puis demandèrent ques terre

1. Sur le sable. — 2. Il y a ici une phrase passée dans le manuscrit. Le sens étoit que les deux amants apercevoient en mer une *nef*, un navire de marchands. — 3. Aucassin leur fit signe. — 4. S'éleva. — 5. Etrangère, lointaine. — 6. Nous n'avons pas besoin de dire que c'est un nom de pure fantaisie. Le récit

c'estoit, et on lor dist que c'etoit le tère le Roi de Torelore. Puis demanda quex hon c'estoit ne s'il avoit gerre, et on li dist :

— Oïl, grande.

Il prent congié as marceans, et cil le conmandèrent à Diu. Il monte sor son ceval s'espée çainte, s'amie devant lui, et erra tant qu'il vint el castel. Il demande ù li Rois estoit, et on li dist qu'il gissoit d'enfent[1].

— E ù est dont se fenme ?

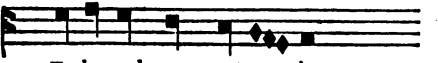
Et on li dist qu'ele est en l'ost[2], et si i

change de ton ; nous entrons maintenant dans un épisode facétieux qui paroît destiné à faire diversion à une histoire un peu trop sentimentale.

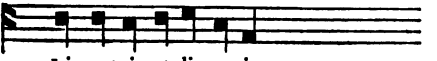
1. Qu'il étoit en couche. — 2. A l'armée. M. E. du Méril, dans son introduction au poème de *Floire et Blanceflor* (édition de la Bibliothèque elzevirienne), page CXCIV, a rapproché de ce passage du conte d'Aucassin et Nicolette un passage de la relation du voyageur Marc Pol : *Dominæ eorum*, y est-il dit, livre II, chap. 42, *faciunt omnia facta hominum cum sclavis quos habent. Et quando aliqua domina facit filium, maritus stat in lecto quadraginta diebus, et gubernat filium.* Ce rapprochement semble prouver que cette facétie a été suggérée à l'auteur par une tradition orientale, que Marc Pol auroit rencontrée également dans son voyage en Asie. Legrand d'Aussy

avoit mené tox ciax du païs. Et Aucasins l'oï, si li vint à grant mervelle [1], et vint au palais et descendi entre lui et s'amie; et ele tint son ceval, et il monta u palais l'espée çainte, et erra tant qu'il vint en le canbre ù li Rois gissoit.

Or se cante.



En le canbre entre Aucassins,

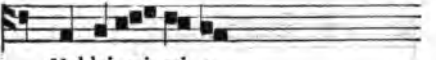


Li cortois et li gentis;
Il est venus dusque au lit
Alec [2] ù li Rois se gist;
Par devant lui s'arestit,
Si parla, oés que dist [3] :

avoit, du reste, signalé déjà (*Fabliaux ou Contes*, t. III, p. 372) quelques autres traces de la même coutume : chez les Celtibériens (dans Strabon, livre III); chez les Béarnais et les Corses (dans Diodore de Sicile, liv. V); enfin chez les Caraïbes d'Amérique et chez certains peuples Tartares (*Histoire générale des voyages*, t. VII).

1. Il s'en émerveilla grandement. — 2. *Alec*, pour *ilec*, là. — 3. Ecoutez ce qu'il dit.

— Diva! fau, que fais-tu ci?
Dist li Rois : — Je gis d'un fil.
Quant mes mois sera conplis[1]
Et ge sarai bien garis,
Dont irai[2] le messe oïr,
Si com mes ancissor[3] fist,
Et me grant guerre esbaudir[4]
Encontre mes anemis,



Nel lai-rai mi-e.

Or dient et content et fabloient.

Quant Aucasins oï ensi le Roi parler, il prist tox les dras qui sor lui estoient, si les houla[6] aval le canbre. Il vit derière lui un baston. Il le prist; si torne, si fiert[7], si le bati tant que mort[8] le dut avoir.

— Ha! biax sire, fait li Rois, que me demandés vos? Avés vos le sens dervé[9], qui en me maison me batés?

1. Accompli. — 2. Alors j'irai. — 3. Mon prédécesseur. — 4. Mener gaiement. — 5. *Nel lairai mie*, je n'y manquerai pas. — 6. Jeta, poussa. — 7. Frappe. — 8. Tué. — 9. Avez-vous perdu la raison?

— Par le cuer Diu ! fait Aucasins, malvais fix à putain, je vos ocirai se vos ne m'afiés[1] que jamais hom en vo tère d'enfant ne gerra.

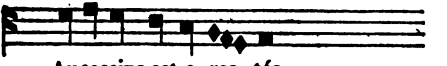
Il li afie, et quant il li ot afié :

— Sire, fait Aucasins, or me menés là ù vostre fenme est en l'ost.

— Sire, volentiers, fait li Rois.

Il monte sor un ceval et Aucasins monte sor le sien, et Nicolete remest ès canbres la Roïne. Et li Rois et Aucasins cevaucièrent tant qu'il vinrent là ù la Roïne estoit, et trovèrent la bataille de pomes de bos waumonnés[2] et d'ueus[3] et de frés fromages; et Aucasins les conmença à regarder, se s'en esmevella molt durement.

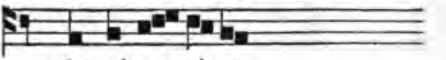
Or se cante.



Aucassins est a-res-tés.

1. Si vous ne me jurez. — 2. Pommes de bois. Le mot *waumonnés* nous est inconnu. Veut-il dire *cuites*, comme l'a traduit Legrand d'Aussy ? C'est fort conjectural. — 3. œufs.

. . . . . [1]
Si coumence à regarder
Ce plenier estor canpel [2].
Il avoient aportés
Des fromages frés assés [3],
Et puns de bos waumonés,
Et grans canpegneus [4] caupés.
Cil qui mix torble [5] les gués
Est li plus sire clamés [6].
Aucassins li prex, li ber,
Les coumence à regarder,



S'en prist à ri-re.

Or dient et content et fabloient.

Quant Aucasins vit cele mervelle, si vint au Roi, si l'apele :

— Sire, fait Aucasins, sont ceci vostre anemi ?

1. Manque le deuxième vers noté. — 2. Combat en pleine campagne. — 3. Un grand nombre de fromages frais. — 4. Champignons. — 5. Qui mieux trouble les gués. — 6. Est proclamé le plus fort, le vainqueur.

— Oïl, sire, fait li Rois.

— Et vouriiés vos que je vos en venjasse ?

— Oïe, fait il, volentiers.

Et Aucasins met le main à l'espée, et se lance enmi ax, si conmence à ferir à destre et à senestre, s'en ocist molt. Et quant li Rois vit qui les ocioit, il le prent par le frain et dist :

— Ha! biax sire, ne les ociés mi si faitement.

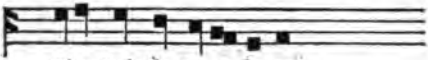
— Conment, fait Aucasins, en volés vos que je vos venge ?

— Sire, dist li Rois, trop en avés vos fait. Il n'est mie costume que nos entr'ocions [1] li uns l'autre : cil torment en fuies.

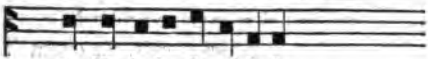
Et li Rois et Aucasins s'en repairent au castel de Torelore; et les gens del païs dient au Rois qu'il cast [2] Aucassin fors de sa tère, et si detiegne Nicolete aveuc son fil [3], qu'ele sanbloit bien femme de haut lignage. Et Nicolete l'oï, si n'en fu mie lie, si conmença à dire.

1. Entretuions. — 2. Chasse. — 3. Qu'il retienne Nicolette pour son fils.

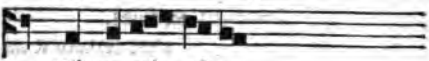
Or se cante.



Sire Rois de To-re-lo-re,



Ce dist la be-le Nichole,
Vostre gens me tient pour fole,
Quant mes dox amis m'acole,
Et il me sent grasse et mole;
Dont sui jou à cele escole [1] :
Baus, ne tresce, ne carole [2],
Harpe, gigle ne viole [3],
Ne deduis de la nimpole [4]



N'i vauroit mi-e.

Or dient et content et fabloient.

Aucasins fu el castel de Torelore et Ni-

1. Mais alors je suis à telle école, que.— 2. Ni bal, ni ronde, ni danse. — 3. La *gigle* et la *viole* étoient des instruments de musique en honneur à cette époque là.— 4. Mot incertain. Sainte-Palaye a traduit : le jeu de l'escarpole. — 5. *N'i vauroit mie*, n'y vaudroient rien, n'y seroient pas comparables.

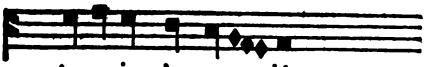
colete s'amie, à grant aise à grant deduit, car il avoit aveuc lui Nicolete sa douce amie que tant amoit. Enço qu'il estoit en tel aisse et en tel deduit, et uns estores de Sarrasins vinrent par mer, s'asalirent au castel, si le prissent par force. Il prissent l'avoir, s'emmenèrent caitis et kaitives. Il prissent Nicolete et Aucasin, et si loièrent Aucasin les mains et les piés, et si le jetèrent en une nef et Nicolete en une autre. Si leva une tormente par mer qui les espartit [1]. Li nés ù Aucasins estoit ala tant par mer waucrant [2] qu'ele ariva au castel de Biaucaire; et les gens du païs ururent au lagan [3], si trovèrent Aucasin, si le reconurent. Quant cil de Biaucaire virent lor Damoisel, s'en fisent grant joie, car Aucasins avoit bien més [4] u castel de Torelore trois ans, et ses pères et ses mères estoient mort. Il le menèrent u castel de Biaucaire, si devinrent tot si home [5]. Si tint se tère en pais.

1. Sépara. — 2. Voguant, errant. — 3. *Lagan*, droit d'épaves; les gens du pays accoururent pour piller le vaisseau.

4. Demeuré.

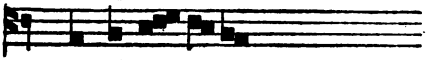
5. Ses vassaux, ses sujets.

Or se cante.



Aucassins s'en est a - lés

A Biaucaire sa ci-té :
Le païs et le regné
Tint trestout en quité [1].
Jure Diu de Maïsté
Qu'il li poise plus assés
De Nicolete au vis cler
Que de tot sen parenté,
S'il estoit à fin alés.
— Douce amie o le vis cler,
Or ne vous sai ù quester [2].
Ainc Diu ne fist ce regné,
Ne par terre ne par mer,
Se t'i quidoie trover [3],



Ne t'i que-sis-ce [4]

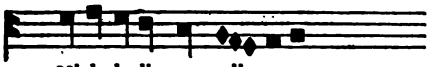
1. En tranquillité.
2. Chercher. — 3. Si je pensois t'y trouver. — 4. *Ne t'i quesisce*, que je ne t'y cherchasse.

Or dient et content et fabloient.

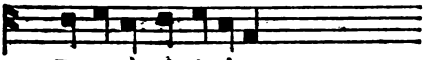
Or lairons d'Aucasin, si dirons de Nicolete. La nés ù Nicolete estoit[1] le roi de Cartage, et cil estoit ses pères; et si avoit[2] .XII. frère tox Princes u Rois. Quant il virent Nicolete si bele, se li portèrent molt grant honor, et fisent feste de li, et molt li demandèrent qui ele estoit, car molt sanbloit bien gentix fenme et de haut[3]. Mais ele ne lor sot à dire qui ele estoit : car ele fu prée petis enfes[4]. Il nagièrent[5] tant qu'il arivèrent desox le cité de Cartage; et quant Nicolete vit les murs del castel et le païs, ele se reconut qu'ele i avoit esté norie et prée petis enfes; mais ele ne fu mie si petis enfes que ne seust bien[6] qu'ele avoit esté norie en le cité.

1. Il faudroit répéter le mot *estoit*, étoit au roi de Cartage. — 2. Et elle avoit. — 3. De haut rang. — 4. Elle avoit été enlevée petite enfant. — 5. Ramèrent. — 6. Qu'elle ne se rappelât bien.

Or se cante.



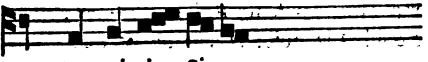
Nichole li preus, li sage,



Est a-ri-vée à rivage,
Voit les murs et les ostages [1],
Et les palais et les sales
Dont si s'est clamée : — Lasse !
Tant mar fui de haut parage [2],
Que [3] fille au Roi de Cartage,
Que cousine l'Amuaffle [4],
Ci me mainnent gent sauvages [5] !
Aucassins gentix et sages,
Frans damoisiax honorables,
Vos douces amors me hastent [6],
Et semonent [7] et travaillent.
Ce doinst Dix l'esperitables [8]

1. Edifices. — 2. C'est bien malheureusement que je fus de si haut parage. — 3. Telle que. — 4. *L'Amuaffle*, l'amirant, l'émir, le khalife. — 5. Pour que gens sauvages, farouches, me mènent ainsi ! — 6. Pressent. — 7. Excitent. — 8. Ce donne Dieu, *l'esperitables*, le père spirituel, céleste.

C'oncor vous tiengne en men brace[1],
Et que vous baissiés me face,
Et me bouce et mon visage,



Or dient et content et fabloient.

Quant li Rois de Cartage oï Nicolete ensi parler, il li geta ses bras au col.

— Bele douce amie, fait il, dites moi qui vos estes; ne vos esmaiiés mie de mi.

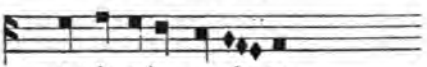
— Sire, fait ele, je sui fille au Roi de Cartage, et fui prée petis enfes, bien a .xv. ans[2].

Quant il l'oïrent ensi parler, si seurent bien qu'ele disoit voir : si fissent de li molt grant feste, si le menèrent u palais à grant honeur si conme fille de Roi. Baron li vourent doner[3] un Roi de paiiens, mais ele n'avoit cure de marier. Là fu bien trois jors

1. En ma brace, entre mes bras.
2. Il y a bien quinze ans.
3. Ils voulurent lui donner pour *baron*, pour mari.

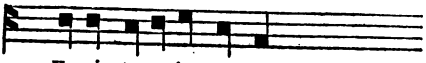
u .IIII. Ele se porpensa par quel engien ele porroit Aucasin querre. Ele quist[1] **une** viele, s'aprist à vieler. Tant c'on le vaut marier un jor à un Roi rice Paiien; et ele s'enbla[2] la nuit, si vint au port de mer, si se herbega ciés une povre fenme sor le rivage. Si prist une herbe, si en oinst[3] son cief et son visage, si qu'ele fu tote noire et tainte; et ele fist faire cote et mantel et cemisse et braies[4], si s'atorna à guise de jogleor[5]. Si prist se viele, se vint à un marounier[6], se fist tant vers lui qu'il le mist en se nef. Il drecièrent lor voile, si nagièrent tant par haute mer qu'il arivèrent en le terre de Provence; et Nicolete issi fors, si prist se viele, si alla vielant par le païs tant qu'ele vint au castel de Biaucaire, là ù Aucasins estoit.

Or se cante.



A Biaucaire sous la tor

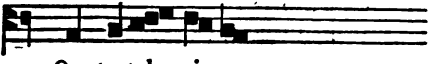
1. Chercha, se procura. — 2. S'esquiva. — 3. Oignit. — 4. *Braies*, haut-de-chausses, culotte. — 5. Jongleur, chanteur, musicien. — 6. Marinier.



Estoit Aucasins un jor :
Là se sist sor un perron,
Entor lui si franc Baron.
Voit les herbes et les flors,
S'oit canter les oisellons :
Menbre li [1] de ses amors,
De Nicolete le prox [2],
Qu'il ot amée tans jors,
Dont jète souspirs et plors.
Es vous [3] Nichole au peron [4],
Trait viele, trait arçon [5],
Or parla, dist sa raison :
— Escoutés moi, franc Baron,
Cil d'aval et cil d'amont [6],
Plairoit vos oïr un son [7]
D'Aucassin un franc baron,
De Nicolete la prous ?
Tant durèrent lor amors,
Qu'il le quist u gaut parfont.

1. Il lui souvient. — 2. La preux, la vaillante. — 3. Voilà. — 4. Au pied du perron. — 5. Elle tire sa vielle, elle tire son archet. — 6. Ceux d'en bas et ceux d'en haut.
7. Un chant.

A Torelore u dongon[1]
Les prissent paiien un jor.
D'Aucassin rien ne savons;
Mais Nicolete la prous
Est à Cartage el donjon,
Car ses père l'aime mout,
Qui sire est de cel roion[2].
Doner li volent baron[3]
Un Roi de Paiiens felon :
Nicolete n'en a soing[4],
Car ele aime un dansellon[5]
Qui Aucasins avoit non.
Bien jure Diu et son non :
Jà ne prendera baron
S'ele n'a son ameor



Que tant de - si - re.

Or dient et content et fabloient.

Quant Aucasins oï ensi parler Nicolete,

1. Au donjon, au château de Torelore. — 2. De ce royaume. — 3. Pour mari. — 4. Souci. — 5. Un jeune damoiseau.

il fut molt liés; si le traist d'une part, se li demanda :

— Biax dous amis, fait Aucasins, savés vos nient de cele Nicolete dont vos avés si canté?

— Sire, oïe, j'en sai com de le plus france creature et de le plus gentil et de le plus sage qui onques fust née. Si est fille au Roi de Cartage qui le prist là ù Aucasins fu pris, si le mena en le cité de Cartage, tant qu'il seut bien que c'estoit se fille : si en fist molt grant feste. Si li veut on doner cascun jor baron un des plus haus Rois de tote Espaigne; mais ele se lairoit ançois[1] pendre u ardoir qu'ele en presist nul, tant fust rices.

— Ha! biax dox amis, fait li quens Aucassins, se vous voliiés r'aler en cele terre, se li dississciés[2] qu'ele venist à mi parler, je vos donroie de mon avoir tant com vos en oseriés demander ne prendre. Et saciés que por l'amor de li ne voul je prendre fenme, tant soit de haut parage; ains l'atent, ne jà n'arai fenme se li non. Et se

1. Plutôt. — 2. Afin que vous lui disiez, pour lui dire.

je le seusce ù trover, je ne l'eusce ore mie à querre[1].

— Sire, fait ele, se vos çou faissiés[2], je l'iroie querre por vos et por li que je molt aim.

Il li afie, et puis se li fait doner .xx. livres. Ele se part de lui, et il pleure por le douçor de Nicolete. Et quant ele le voit plorer :

— Sire, fait ele, ne vos esmaiiés pas, que dusqu'à pou[3] le vos arai en ceste vile amenée, se que vos le verrés.

Et quant Aucasins l'oï, si en fu molt liés. Et ele se part de lui, si traist[4] en le vile à le maison le Viscontesse, car li Visquens ses parrins estoit mors. Ele se hergala[5], si parla à li tant qu'ele li gehi[6] son afaire, et que le Viscontesse le recounut, et seut bien que c'estoit Nicolete, et qu'ele l'avoit norrie. Si le fist laver et baignier et sejorner[7] .VIII. jors tous plains. Si prist une

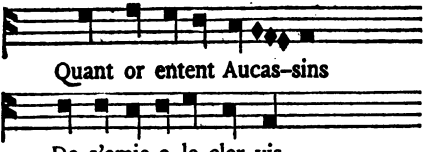
1. Je n'aurois plus maintenant à la chercher. — 2. Si vous me promettiez cela. — 3. D'ici à peu de temps. — 4. Va. — 5. *Hergala*, peut-être pour *herbega*, elle lui rendit visite, elle vint chez elle. — 6. Avoua, confessa. — 7. Reposer.

herbe qui avoit non esclaire[1], si s'en oinst, si fu ausi bele qu'ele avoit onques esté à nul jor. Se se vesti de rices dras de soie dont la Dame avoit assés; si s'assist en le canbre sor une cueute pointe de drap de soie, si apela la Dame et li dist qu'ele alast por Aucasin son ami. Et ele si fist. Et quant ele vint u palais, si trova Aucasin qui ploroit et regretoit Nicolete s'amie por çou qu'ele demouroit tant; et la dame l'apela, si li dist :

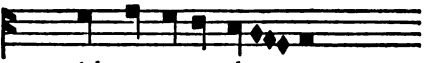
— Aucassins, or ne vos dementés plus, mais venés ens aveuques mi, et je vos mostrerai la riens el mont que vos amés plus, car c'est Nicolete vo duce amie qui de longes terres vos est venue querre.

Et Aucasins fu liés.

Or se cante.



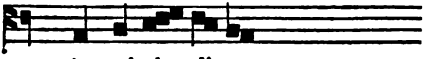
1. *Esclaire*, qui éclaircit, qui nettoie. En bot., grande chélidoine.



Qu'ele est venue el pa - ïs.
Or fu liés, ainc ne fu si.
Aveuc la Dame s'est mis,
Dusqu'à l'ostel ne prist fin;
En le cambre se sont mis
Là ù Nicholete sist.
Quant ele voit son ami,
Or fu lie c'anc ne fu si;
Contre lui en piés sali[1].
Quant or le voit Aucassins,
Andex ses bras[2] li tendi,
Doucement le recaulli[3],
Les eus li baisse et le vis.
La nuit le laissent ensi[4],
Tresqu'au demain par matin
Que l'espousa Aucassins.
Dame de Biaucaire en fist,
Puis vesquirent il mains dis[5]
Et menèrent lor delis.

1. Sauta au devant de lui.
2. Ses deux bras.
3. La reçut.
4. Ils en restent là.
5. Maints jours.

Or a sa joie Aucasins
Et Nicholete autresi.
No cantefable[6] prent fin,



N'en sai plus di-re.

1. *Cantefable*, récit mêlé de chansons.

ERRATA.

Page 131, ligne 11 : slle, *lisez :* fille.

Page 236 : Ponctuez les trois derniers vers comme il suit :

— Diva! faus, que vex-tu faire?
— Nicolete est cointe et gaie.
— Jetée fu de Cartage....

Supprimez la note 11.

Page 254, ligne 17 : m'en père, *lisez :* men père.

Page 266, note 4, *lisez :* Creusé en pente roide, escarpée.

Page 276, note 1, *lisez : Macuele*, diminutif de *maque*, houlette.

Page 298, ligne 4 : en quité, *lisez :* en quitéé.

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction. v
L'Empereur Constant. 3
Amis et Amile. 35
Le Roi Flore et la belle Jehanne. 85
La Comtesse de Ponthieu. 161
Aucassin et Nicolette. 231

UNIV.

OCT 1 1912